
Princeton University Library
32101 065976290




[redacted]

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE CONDILLAC.

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME SEIZIÈME.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE CONDILLAC,

REVUES, CORRIGÉES PAR L'AUTEUR,

ET

IMPRIMÉES SUR SES MANUSCRITS AUTOGRAPHES.

TOME SEIZIÈME.

A PARIS,

CHEZ DUFART, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES NOYERS, N°. 22.

AN XI. — 1803.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE SEPTIÈME.

Pour suivre le progrès des armes des Romains, il est nécessaire de connoître les Carthaginois et les peuples de Sicile, dont l'histoire d'ailleurs mérite d'être connue. Ce sera le sujet de ce livre.



CHAPITRE PREMIER.

Des Carthaginois jusqu'à leur al-liance avec Xerxès.

ELISSE, plus connue sous le nom d Didon, passe pour la fondatrice de Car thage. Pigmalion, son frère, régnoit à Tyr prince avare, cruel, né pour le malheur d ses sujets, et par conséquent, malheureu lui-même. Sichée, son oncle et son beau frère, fut une des victimes de son avaric Il le fit mourir pour en avoir les biens.

Sichée étoit extraordinairement rich Par conséquent, il est à présumer que l plus grande partie de ses biens n'étoit pa de nature à être transportée à l'insu du ro de Tyr. Il n'est donc pas vraisemblable quoi qu'en disent les historiens, que Dido ait dérobé à Pigmalion tout le fruit de so crime. Il paroît seulement qu'elle s'enfu avec des trésors, et qu'elle aborda sur le



côtes d'Afrique, près d'Utique, colonie phénicienne.

Vous connoissez, Monseigneur, l'ancienneté de Tyr, et vous savez que cette ville a étendu sur mer son commerce et sa puissance. L'industrie enrichit ses citoyens : le luxe qui suit les richesses, fit prendre un nouvel essor à l'industrie ; et les arts furent cultivés, ainsi que les sciences relatives aux besoins d'un peuple florissant.

Ceux qui suivirent Didon n'étoient pas, sans doute, ce qu'il y avoit de moins estimable à Tyr : car ce sont les arts, les sciences et les vertus, sur-tout, qui fuient les tyrans. Il ne faut donc pas juger des commencemens de Carthage par ceux des villes de la Grèce, encore moins par ceux de Rome. Ce ne sont pas des aventuriers qui s'établissent parmi des sauvages : ce ne sont pas des brigands qui, ramassés de toutes parts, s'arment contre des villes où l'on n'a pas voulu d'eux pour citoyens. Ce sont des hommes industrieux, qui cherchent un pays où il leur soit permis de jouir des fruits de leurs talens.

CHAPITRE PREM[illegible]

Des Carthaginois jusqu'à [illegible] liance avec Xerxè[illegible]

Élissar, plus connue sous le [illegible] Didon, passe pour la fondatrice [illegible] thage. Pygmalion, son frère, régn[illegible] premier tyran, cruel né pour le m[illegible] ses sujets, et par conséquent, ma[illegible] lui-même. Sichée, son oncle et [illegible] frère, fut une des victimes de so[illegible] Il le fit mourir pour en avoir le[illegible]

Sichée étoit extraordinairem[illegible] Par conséquent, il [illegible] à présum[illegible] plus grande par[illegible] biens [illegible] de nature à ê[illegible] é à l[illegible] de Tyr. Il n[illegible] quoi qu'en d[illegible] ait décidé [illegible] crime. I[illegible]

...tes d'Afrique, près d'[illegible]
...énicienne.

Vous connoissez, [illegible]
...eté de Tyr, et vous savez [illegible]
...étendu sur mer son commerce [illegible]
...ance. L'industrie enrichit [illegible]
...uxe qui suit les richesses. [illegible]
...ouvel essor à l'industrie; et les arts [illegible]
...ultivés, ainsi que les sciences [illegible]
...esoins d'un peuple florissant.

Ceux qui suivirent Didon n'étoient pas,
...ans doute, ce qu'il y avoit de moins es-
...mable à Tyr : car ce sont les arts, les scien-
...es et les vertus, sur-tout, qui fuient les ty-
...ans. Il ne faut donc pas juger des com-
...encemens de Carthage par ceux des villes
...e la Grèce, encore moins par ceux de Rome.
...e ne sont pas des aventuriers qui s'établ...
...ent parmi des sauvages : ce ne sont pas
...rigands qui, ramassés de toutes parts,
...ent contre des villes où l'on n'a pas...
...eux pour citoyens. Ce sont des [illegible]
[illegible]

...t aucun
...c, à la
...nols des
...rappor-
...ichesses
...oit l'Es-
... plomb,
...nche de
...considé-

...r l'usage
...ent donc
...faisoient
...ur consé-
...er chez
...bien loin
...t, ils of-
..., ou que
...oilà com-
...s chez les
...erce avec
...'en établir
...se refusant
...se retiroient
...s montagnes,

Les auteurs ne s'accordent pas sur l temps où Carthage fut fondée. Les uns veu lent que ce soit 142 ans avant Rome, d'autre 65 seulement; et entre ces deux opinion il y en a plusieurs encore, qui différen toutes de quelques années. Mais l'interval de 65 à 142 est peu de chose pour nous, q cherchons moins des dates, que des fai instructifs. Je supposerai seulement que fondation de Carthage répond au temps o Lycurgue donna ses lois, c'est-à-dire, l'année 885 avant J. C. Si c'est une erreu elle n'est pas grande. Elle liera cet évén ment à une époque que nous connoisson déjà, et ce sera un secours pour notre m moire.

Didon acheta le sol sur lequel elle bât Carthage, et s'assujettit à payer un trib aux Africains qui le lui vendirent. Il se peu comme on le dit, qu'elle se soit établie sa obstacle: car, dans ces siècles où l'hospitali étoit, sur-tout, la vertu des nations pauvre autant les peuples faisoient la guerre av férocité, autant ils se montroient humain lorsqu'on n'employoit pas la violence cont

eux. D'ailleurs les Africains, qui ne s'adonnoient ni au commerce ni à la navigation, n'avoient aucun intérêt à défendre leurs côtes. Comme ils n'en faisoient aucun usage, ils n'avoient pas de répugnance à en abandonner quelques parties; et il est vraisemblable, que, voyant l'établissement d'une colonie nouvelle, avec curiosité plutôt qu'avec jalousie, ils étoient plus portés à concourir aux desseins de Didon, qu'à s'y opposer. Il se pourroit néanmoins que cette princesse n'eût été regardée comme la fondatrice de Carthage, que parce qu'elle augmenta considérablement cette ville: car il paroît que, plus de trois siècles auparavant, des Phéniciens en avoient déjà jeté les premiers fondemens.

Nous avons vu que, lors de la conquête du pays de Canaan par les Hébreux, Sidon ouvrit un asyle aux Phéniciens, et que leur ayant fourni des vaisseaux, elle forma plusieurs établissemens pour son commerce. Elle répandit des colonies dans les îles de la Méditerranée, sur les côtes d'Afrique, sur celles d'Espagne, et c'est à ce siècle que re-

montent la fondation d'Utique et celle de Cadix. Vers le temps de la guerre de Troye, les Phéniciens passèrent le détroit de Gibraltar, et fondèrent plusieurs villes sur les côtes occidentales de l'Espagne et de l'Afrique. Enrichis par le commerce, ils cultivèrent de bonne heure les arts, et toute la tradition dépose que les lettres, à leur naissance, leur durent au moins autant qu'elles pouvoient devoir aux Egyptiens et aux Chaldéens. Plus libres que ces peuples, puisque le commerce florissoit parmi eux, ils pensoient avec plus de liberté.

Tout étoit commun entre les Tyriens et les Carthaginois : la langue, les usages, les lois, la religion, l'industrie, les arts et les sciences. On ne peut donc pas douter que les Carthaginois n'aient eu des historiens, puisque les Phéniciens en avoient eux-mêmes plusieurs siècles auparavant. Cependant les premiers temps de leur histoire sont tout-à-fait inconnus. Les Romains, qui ont détruit Carthage, semblent avoir voulu que cette ville ne fût comptée que parmi leurs conquêtes, et ils ont effacé

tous les monumens qui pouvoient nous apprendre ce qu'elle a été.

Les colonies, transplantées sur les côtes de la Grèce, ont été lentes dans leurs progrès. Il n'en a pas été de même de Carthage. Ses citoyens, plus industrieux, s'adonnèrent à la navigation et au commerce avec d'autant plus de succès, qu'ils n'avoient qu'à marcher sur les traces des Tyriens. Situés avantageusement pour cultiver l'un et l'autre, c'est en se rendant puissans sur mer, qu'ils pouvoient le devenir dans le continent de l'Afrique; et tout concouroit à faire des Carthaginois un peuple de commerçans. Dès les temps de Cyrus, ils étoient redoutables par leur marine. Un des plus anciens combats de mer, dont il soit parlé dans l'histoire, est celui que leur flotte, combinée avec celle des Étrusques, livra aux Phocéens d'Ionie, qui fuyoient la domination du roi de Perse. Ceux-ci se flattèrent d'avoir remporté la victoire : mais leur perte fut si grande, qu'ils abandonnèrent Cirne, aujourd'hui l'île de Corse. Forcés à se réfugier à Rhège, ils se réunirent ensuite à

deux de leurs colonies qui s'étoient établies auparavant, l'une à Marseille, et l'autre dans une petite île vis-à-vis de la Lucanie.

Il ne reste aucune trace du premier gouvernement des Carthaginois. Il est vraisemblable qu'il étoit monarchique, puisque les Tyriens n'en connoissoient pas d'autre. Mais la monarchie ne subsistoit plus dans les siècles où nous commençons à connoître l'histoire de Carthage. Aussi haut que nous pouvons remonter, nous y voyons une république dont nous ne saurions nous faire une idée exacte, et dont nous ignorons tout-à-fait les révolutions.

Je conjecture qu'on se trompe, quand on regarde comme des conquêtes, les premiers établissemens des Carthaginois dans les îles de la Méditerranée et sur les côtes d'Espagne. Dans les commencemens, ils n'étoient pas soldats, et ils n'en soudoyoient point, c'étoient des marchands qui abordoient par-tout où ils pouvoient faire des échanges avec avantage. Il avoient appris à Tyr que les peuples d'Espagne, sans arts et sans connoissances, avoient en abondance

de l'or et de l'argent, et n'attachoient aucun prix à ces métaux. Ils allèrent donc, à la suite des Tyriens, offrir aux Espagnols des choses de peu de valeur; et ils en rapportèrent de l'or et de l'argent. Ces richesses n'étoient pas les seules que produisoit l'Espagne. On en tiroit encore du fer, du plomb, du *cuivre*, de l'étain; et cette branche de commerce n'étoit pas la moins considérable.

Les choses n'ont de prix que par l'usage qu'on en fait. Les Espagnols gagnoient donc eux-mêmes aux échanges qu'ils faisoient avec *les* Carthaginois. Il étoit, par conséquent, de leur intérêt de les attirer chez eux; et il est vraisemblable, que, bien loin de s'opposer à leur établissement, ils offroient de leur vendre des terres, ou que même ils leur en abandonnoient. Voilà comment Carthage établit des colonies chez les peuples qui recherchoient le commerce avec l'étranger. Il lui fut aussi facile d'en établir chez les nations sauvages, qui, se refusant à toute espèce de commerce, se retiroient dans leurs bois et dans leurs montagnes,

lorsque des étrangers abordoient sur leurs côtes.

C'est par les commerçans de Tyr et de Carthage que l'orient communiquoit avec l'occident. Ils étoient les commissionnaires de toutes les nations, et ils gagnoient sur toutes. Ils pouvoient faire ce commerce sans se nuire. Ils se donnoient même des secours : car Tyr et Carthage, par leur situation, servoient d'entrepôt l'une à l'autre. La concurrence n'élevoit point de guerres entre ces villes; et on remarque qu'elles ont toujours été fort unies. La colonie n'oublia jamais la métropole d'où elle tiroit son origine. Toutes les années elle y envoyoit des présens, et elle y faisoit offrir des sacrifices aux dieux tutélaires des deux peuples.

Enrichis par le commerce, avec autant de promptitude que de facilité, les Carthaginois eurent de bonne heure des flottes et des soldats. Alors, trop resserrés dans les terres qu'ils avoient achetées, ils armèrent contre les Maures, les Numides et les Africains : ils s'affranchirent du tribut qu'ils payoient; et ils firent des conquêtes en

Afrique. On peut conjecturer que leurs colonies entreprirent aussi de s'agrandir, et que, par conséquent, ils eurent des guerres par-tout où ils avoient fait des établissemens.

Les nations contre lesquelles ils avoient à combattre, sans être puissantes, paroissoient difficiles à subjuguer. C'étoit une multitude de petites cités, peu capables, à la vérité, de se réunir pour leur défense commune; mais toutes belliqueuses, et toutes également jalouses de leur liberté. Voilà ce qu'offroient l'Espagne, la Sicile et l'Italie, où les Carthaginois ont fait leurs premiers établissemens; et c'est ainsi que toute l'Europe étoit alors divisée. Une victoire ne soumettoit donc qu'un petit canton. On trouvoit au-delà de nouveaux ennemis; et, quelque supérieures que fussent les forces d'une colonie carthaginoise, elle ne pouvoit subjuguer les cités que les unes après les autres; et par cette raison, elle s'agrandissoit lentement.

De toutes ces guerres, les plus intéressantes pour les Carthaginois étoient celles

qu'ils faisoient en Afrique, où il leur importoit, sur-tout, de reculer leurs frontières. Ils y étoient puissans, lorsque leurs colonies paroissoient plutôt des entrepôts pour le commerce, que des places élevées pour ouvrir un pays à leurs armes.

Occupés de leur commerce, les Carthaginois n'avoient guère que des troupes mercenaires. Ils levoient des soldats en Afrique, en Espagne, en Italie, dans les îles de la Méditerranée, dans les Gaules et dans la Grèce. Ils pouvoient avoir de grandes armées, parce qu'ils étoient riches, et que d'ailleurs l'entretien des troupes n'étoit pas dispendieux, puisqu'alors les choses absolument nécessaires étoient à bas prix.

La guerre n'étoit pas encore un art. On la faisoit avec plus de courage que de méthode. Le nombre, par conséquent, décidoit du sort des combats, et les grandes armées avoient ordinairement l'avantage. Les Carthaginois devoient donc avoir des succès; et ils en eurent.

L'argent étoit pour eux le nerf de la guerre. Toujours en état d'acheter des trou-

pes, ils pouvoient toujours réparer leurs pertes, et retomber sur leurs ennemis avec de nouvelles forces.

Dans cette position, ils s'accoutumoient à juger de leur puissance par leurs richesses. Parce qu'ils soudoyoient de grandes armées, ils croyoient s'assurer la victoire. Ils ne comprenoient plus qu'ils dussent éprouver des revers; et, rejetant sur leurs généraux les mauvais succès d'une campagne, ils les en punissoient.

La guerre qu'ils ont faite aux Grecs, établis dans la Sicile, est la première dont l'histoire ait conservé les détails. Il y avoit, sans doute, long-temps qu'ils avoient fait des établissemens dans cette île : mais on n'en sait pas l'époque. On voit seulement, par le traité qu'ils firent avec Rome, l'année de l'expulsion des rois, qu'ils avoient quelques places sur la côte méridionale de la Sicile.

On les regardoit alors comme la principale puissance d'occident. Darius leur envoya des ambassadeurs, et leur proposa de s'allier avec lui contre les Grecs; et ils con-

clurent ce traité avec Xerxès, lorsque ce prince entreprit d'exécuter les projets de son père. Ils s'engagèrent à tomber avec toutes leurs forces sur les Grecs de Sicile et d'Italie, pendant que Xerxès marcheroit contre la Grèce.

CHAPITRE II.

De Carthage et de la Sicile jusqu'à la fin de la guerre que les Athéniens ont portée dans cette île.

LA Sicile, la plus grande des îles de la Méditerranée, a eu, comme la Grèce, des temps fabuleux qui ne sont connus que par les poëtes, et qu'on doit mettre parmi les temps inconnus. Les Listrigons et les Cyclopes ont paru aux Grecs en être les premiers habitans, parce que ce sont les premiers que des relations fabuleuses leur ont fait connoître. Mais ils n'ont entendu parler de cette île que depuis la guerre de Troye, lorsque des Troyens, qu'on dit avoir bâti Érix et Égeste, s'y furent établis.

La Sicile, qu'on nommoit Trinacrie, parce qu'elle est triangulaire, prit le nom de Sicanie, des Sicaniens, qui se disoient naturels du pays, et qu'on croit Espagnols

d'origine, parce qu'il y a en Espagne un fleuve qu'on nommoit Sicanus. Dans la suite, les Siciliens, venus d'Italie, s'emparèrent d'une grande partie de cette île, à laquelle ils donnèrent leur nom, et ils forcèrent les Sicaniens à se retirer dans la partie méridionale.

Ces commencemens sont très-obscurs. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les temps où la navigation n'étoit pas connue, les peuples d'Italie ont seuls pu passer en Sicile.

Il semble que la première peuplade, aussitôt qu'elle y arriva, dut naturellement se disperser sous différens chefs. Chacun s'établit dans le lieu qui lui convenoit; et il se forma plusieurs cités, qui se gouvernèrent séparément.

Ces cités étoient autant de petites monarchies, qui, ayant une origine commune, s'intéressoient les unes aux autres, et paroissoient former une espèce de confédération. Plus ou moins unies, tant qu'elles conservèrent le souvenir de leur origine, il est vraisemblable qu'il ne fut jamais en leur pouvoir de se gouverner par les mêmes

magistrats, et de ne faire toutes ensemble qu'une seule république. Il en a été d'elles comme des cités que nous avons vues dans la Toscane, dans le Latium et dans toutes les parties de l'Europe, que nous avons observées.

Cette forme de gouvernement ouvroit leur pays à l'étranger. De nouvelles peuplades pouvoient donc s'y établir facilement, et, par conséquent, la Sicile a dû être exposée à bien des révolutions.

Elle est située si avantageusement pour le commerce, qu'on ne peut pas supposer que les Phéniciens aient négligé d'y envoyer des colonies. Il est même vraisemblable qu'ils s'y sont établis avant la guerre de Troye, puisque dès-lors ils naviguoient déjà jusques dans l'Océan. Les Grecs n'y sont venus qu'après les Carthaginois. Ils y apportèrent la démocratie, l'amour de la liberté, les talens, et ils y firent fleurir les arts et les sciences. Ils s'emparèrent d'une grande partie des côtes, et ils chassèrent dans l'intérieur les anciens habitans, c'est à- dire, les Sicaniens et les Siciliens.

Leurs premières colonies arrivèrent en

Sicile, vers le temps de la fondation de Rome. Les Calcidiens d'Eubée fondèrent Naxe, Léontium et Catane. Archias de Corinthe bâtit Syracuse; et les Mégariens, ayant été reçus par Hiblon, un des rois de Sicile, bâtirent Mégare, à laquelle on donna le nom d'Hibla. Nous avons vu que les Messéniens, chassés du Péloponèse par les Spartiates, s'établirent dans la ville de Zangle, à laquelle ils donnèrent leur nom. Une de leur colonie fonda Himère. Les Syracusains fondèrent Acre, Casmène, Camarine et Géla. Une colonie, sortie de cette dernière ville, bâtit Agrigente; et une autre, sortie d'Hibla, fonda Sélinonte. Telles étoient les villes grecques de la Sicile.

Syracuse a été la plus florissante. Mais il n'est pas possible de développer les causes de son agrandissement, et nous n'en pouvons commencer l'histoire qu'au règne de Gélon, temps où elle se mêle avec celle de Carthage.

Cléandre, tyran de Géla, ayant été assassiné par un Gélois, laissa la couronne à Hippocrate, son frère. Celui-ci donna le

commandement de ses troupes à Gélon. Ce général étoit d'une famille que la sacrificature rendoit respectable, et avoit un mérite qui le fit respecter encore. Il soumit plusieurs peuples, enleva Camarine aux Syracusains, et se fit, par une suite de succès, une réputation brillante.

Hippocrate, en mourant, laissa deux fils qui ne lui succédèrent pas. Un peuple, jaloux de sa liberté, ne s'accoutume point à regarder la couronne comme un bien héréditaire. Le courage et les talens sont à ses yeux des droits supérieurs à ceux de la naissance. Gélon fut roi.

Sur ces entrefaites, quelques citoyens de Syracuse avoient été bannis par une faction. Il s'en déclara le protecteur, et marcha pour les faire rentrer dans leur patrie. Les Syracusains ouvrirent leurs portes, vinrent au-devant de lui, reçurent les bannis, et l'invitèrent lui-même à les gouverner. S'il avoit dû jusqu'alors des conquêtes à ses armes, il dut cette dernière à ses vertus. C'étoit le vrai moyen de les conserver toutes. Syracuse devint pendant son règne une puissance formidable.

Il régnoit depuis dix ans, lorsqu'Athènes et Lacédémone lui demandèrent des secours contre Xerxès qui menaçoit la Grèce. Il paroît qu'auparavant il avoit été en guerre avec les Carthaginois, et qu'il avoit inutilement eu recours aux Athéniens et aux Spartiates. Il leur offrit néanmoins deux cents galères, vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux, deux mille hommes de trait et deux mille frondeurs. Il s'engageoit même à faire les frais de la guerre: mais il vouloit le commandement en chef de toutes les troupes. Cette proposition ayant été rejetée, il se relâcha, et consentit à ne commander que la flotte ou l'armée de terre. Il jugeoit que les Athéniens et les Spartiates, devenant ses alliés, devoient être sous ses ordres, parce qu'il fournissoit plus de troupes qu'aucun de ces deux peuples. Cette façon de penser, qui n'est pas toujours juste, l'étoit de la part de Gélon, digne en effet de commander. Les Grecs répondirent qu'ils avoient besoin de soldats, et non de généraux.

Gélon, inquiet sur le succès qu'auroit l'entreprise des barbares, fit partir trois

vaisseaux chargés de magnifiques présens ; et ordonna à Cadmus, à qui il les confia, de faire hommage de ces trésors à Xerxès, supposé que ce roi fût vainqueur. Cadmus rapporta toutes ces richesses à Gélon; et Hérodote l'en loue. C'étoit lui faire un mérite de n'avoir pas commis la plus basse infidélité. Il y a dans la vie de Cadmus un trait plus digne d'éloge. Affermi sur le trône dans l'île de Cos, il abdiqua la couronne, parce que ses pères l'avoient mal acquise.

Il paroît qu'en Sicile on n'avoit aucune connoissance du traité de Xerxès avec les Carthaginois. Car les écrivains Siciliens, selon Hérodote, assuroient que Gélon étoit résolu à donner des secours aux Grecs; et qu'il eût même servi sous leurs généraux, si dans ces circonstances, les Carthaginois n'eussent pas porté la guerre en Sicile.

Ils y avoient été appelés par Térillus, tyran d'Himère, qui avoit été dépouillé par Théron, tyran d'Agrigente. Celui-ci d'une ancienne famille de la Grèce, descendoit de Cadmus. Il étoit allié de Gélon, à qui il avoit donné sa fille, et dont il avoit

épousé la nièce. Le roi de Syracuse, qui arma pour son beau-père, leva cinquante mille hommes de pied et cinq mille chevaux.

Les préparatifs des Carthaginois étoient terribles. Amilcar partit avec une flotte de deux mille vaisseaux de guerre, de trois mille de transport et de trois cent mille hommes de débarquement. Il descendit à Panorme, et mit le siége devant Himère.

Il ne faut pas, Monseigneur, que cette armée vous surprenne. Il n'en est pas de Carthage ainsi que de Rome. Comme elle pouvoit faire des recrues dans tous les pays où elle étendoit son commerce, elle avoit des soldats avec de l'argent; et elle ne l'épargnoit pas, persuadée que les succès suivent les grandes armées. Ces marchands pensoient là-dessus comme Xerxès : ils se trompèrent de même.

Amilcar avoit formé deux camps. Dans l'un étoient ses vaisseaux de ligne, qu'il avoit tirés sur le rivage, et qu'il faisoit garder par ses troupes de mer. Dans l'autre étoient les troupes de terre. Il les avoit tous deux parfaitement bien retranchés; car il passoit pour le plus grand capitaine des

Carthaginois. Mais il n'y a point de retranchemens contre le courage, quand la sagesse le guide, et que la présence d'esprit saisit le moment d'agir.

La cavalerie de Gélon se présenta au premier camp, à-peu-près dans le temps que l'ennemi attendoit un pareil corps, qu'on lui envoyoit de Sélinonte. Cette troupe pénètre, comme amie, poignarde Amilcar qui faisoit un sacrifice, et met le feu à la flotte. Voilà ce que fit le stratagême. Le courage força le second camp, et mit trois cent mille hommes en déroute. Une moitié périt dans le combat ou dans la fuite, l'autre porta les fers. Jamais victoire n'éleva des trophées sur tant de morts et sur tant de prisonniers. Il n'échappa qu'une vingtaine de vaisseaux, qui se trouvèrent par hasard en mer. Mais, battus par la tempête, ils furent submergés. A peine se sauva-t-il quelques matelots, pour porter à Carthage cette nouvelle si inattendue et si funeste.

Tous les tyrans de Sicile, ceux sur-tout qui avoient été jusqu'alors le plus opposés à Gélon, recherchèrent son amitié; et les

Carthaginois, qui crurent déjà le voir à leurs portes, se hâtèrent de lui demander la paix. Ils l'obtinrent. Une des conditions fut qu'ils n'offriroient plus de victimes humaines à leurs divinités. Il est beau de vaincre, quand on impose de pareilles lois aux vaincus. Dans ce traité, Gélon est au-dessus de sa victoire.

Il n'avoit pas oublié le danger où étoit la Grèce, et il y vouloit conduire une puissante armée, dût-il servir sous les ordres d'un Spartiate ou d'un Athénien. Dans cette circonstance, il apprit la victoire de Salamine. N'ayant plus alors de motif pour prendre les armes, et se sentant des talens dans la paix comme dans la guerre, il préféra les plus estimables aux plus brillans, et il s'occupa du bonheur de ses sujets.

Il voulut s'assurer de l'amour des Syracusains, ou plutôt il voulut se procurer une occasion d'en jouir. Dans cette vue, il convoqua une assemblée générale, où il ordonna que tout le peuple se rendroit en armes. Il y parut lui-même, désarmé, sans suite, sans appareil, et il rendit

compte de sa conduite. Vous imaginez quels furent les effets de cette démarche. Vous entendez les noms de bienfaiteur, de sauveur, et toutes les acclamations d'un peuple heureux. Non seulement on lui confirma la puissance, on arrêta encore, à sa considération, qu'après lui la couronne passeroit à ses frères. Les Syracusains néanmoins étoient idolâtres de leur liberté. Mais, Monseigneur, quand les rois sont justes, les peuples chérissent les rois; et quelque jaloux qu'ils soient de se gouverner eux-mêmes, ils aiment encore mieux être bien gouvernés.

On érigea une statue à Gélon. Vous croyez peut-être qu'on le représenta foudroyant les Carthaginois. Non, Monseigneur; on le représenta en habit de simple citoyen, tel qu'il avoit paru dans l'assemblée du peuple. C'est ainsi que les Syracusains louoient leur roi, et que leur roi aimoit à être loué.

Gélon, desirant d'attirer les étrangers dans ses états, donna les droits de citoyen à dix mille. Cependant ce n'étoit pas assez pour lui que son peuple fût nombreux: il

vouloit encore qu'il s'occupât, et qu'il s'endurcît au travail et à la fatigue. Il donnoit des soins particuliers à l'agriculture. On le voyoit souvent se promener dans la campagne, et préférer la conversation de ses laboureurs à celle de ses courtisans. Il regardoit la couronne comme une obligation de défendre l'état, de rendre la justice, de protéger les foibles, d'encourager les talens utiles, et de donner à ses sujets l'exemple des vertus. Malheureusement il mourut deux ans après sa victoire. Il fut enterré sans pompe, comme il l'avoit ordonné, ou plutôt sans dépense extraordinaire : car c'étoit une grande pompe, que les peuples en larmes, qui le suivirent jusqu'à son tombeau, à vingt milles de Syracuse. Les Syracusains élevèrent dans cet endroit un monument magnifique.

Les Carthaginois, après avoir fait la paix avec le roi de Syracuse, armèrent contre les Numides et contre les Cyrénéens. Cyrène avoit été fondée par Battus, Lacédémonien, plus de cent ans avant le règne de Gélon. On ne sait point le détail de ces guerres.

Les historiens ne s'accordent pas dans les jugemens qu'ils portent sur Hiéron, qui succéda à Gélon, son frère : il parut rechercher les hommes de mérite, et il attira auprès de lui des poëtes, tels que Pindare et Simonide. D'ailleurs, il ne fit rien de remarquable. Il régna onze ans, et laissa la couronne à son frère Thrasybule, tyran cruel et sanguinaire, qui força ses sujets à la lui ôter. Thrasybule se retira, après onze mois de règne, à Locres, dans la grande Grèce.

A cette occasion toutes les villes grecques secouèrent le joug de la tyrannie, et formèrent une confédération entre elles pour assurer leur liberté. Une assemblée, à laquelle chacune envoya ses députés, ordonna qu'on élèveroit une statue colossale à Jupiter libérateur, et que chaque année on célébreroit cet événement par des sacrifices et par des jeux.

Cette assemblée, qui fit elle-même le choix des magistrats, donna l'exclusion aux étrangers, parce qu'elle les jugea plus faits pour obéir à des tyrans, que pour servir dans une république. Cette exclusion

odieuse les souleva. Syracuse eut bien de la peine à les réduire. Enfin toutes les villes confédérées ayant conspiré contre eux, on les força de se retirer à Messine.

Tout parut alors tranquille. Mais bientôt après, il naquit des troubles, sur-tout, à Syracuse; et ce fut à cette occasion qu'on imagina le pétalisme. Les citoyens écrivoient sur une feuille d'olivier, le nom de celui dont ils craignoient le crédit, et il étoit banni pour cinq ans. Cet usage écarta des affaires les plus honnêtes gens, livra la république aux hommes les moins capables de gouverner, et les désordres vinrent au point, qu'on fut obligé d'abolir le pétalisme.

A l'avantage de la situation, la Sicile joignoit la fertilité du sol. La liberté donna l'essor à l'industrie. L'agriculture et le commerce furent plus cultivés que jamais, et les villes grecques devinrent florissantes en peu de temps.

Cependant les Siciliens proprement dits ne permettoient pas aux Grecs de jouir de la paix. Deucétius, leur général, eut même des avantages sur plusieurs républiques, et

particulièrement sur Syracuse. Mais, lorsqu'il formoit de nouveaux desseins, une défaite, suivie de l'abandon de ses troupes, le laissa tout-à-coup sans ressources.

Dans son désespoir, il osa chercher son salut chez ses ennemis mêmes. Il vient de nuit à Syracuse ; et, s'étant rendu dans la place publique, il se prosterne aux pieds des autels, et offre au peuple sa vie et son pays. Les Syracusains pouvoient se venger : ils eurent la générosité de lui pardonner. Jugeant que c'étoit assez de l'éloigner, ils l'envoyèrent à Corinthe pour y passer le reste de ses jours, et ils lui assurèrent un revenu convenable. Mais le repos étoit trop opposé à son caractère. Il revint en Sicile, dans l'espérance d'y former un nouvel établissement; et il réussissoit déjà, lorsque la mort l'arrêta au milieu de ses succès.

Les Syracusains faisoient alors la guerre aux autres villes grecques. Une victoire, remportée sur les Agrigentins, ne paroissoit plus laisser d'obstacle à leur ambition. Ils traitoient déjà leurs alliés avec hauteur, et ils se regardoient comme les maîtres de la Sicile. Plus un peuple est jaloux de sa

liberté, plus son empire est tyrannique. Les Léontins qui se défendoient encore, demandèrent des secours à la république d'Athènes.

Nous avons vu que les Athéniens se proposoient la conquête de la Sicile, et que ce fut même par ce motif qu'ils se déclarèrent pour les Corcyréens contre les Corinthiens. Ils saisirent donc le prétexte des secours qu'on leur demandoit, et ils équipèrent une flotte, qui se montra dans les mers de Sicile. Mais, comme leur dessein ne pouvoit être secret, les Léontins, qui se reprochoient de les avoir attirés, firent la paix avec Syracuse, et les Athéniens en furent pour les frais de leur armement.

C'est environ douze ans après, que les Athéniens envoyèrent une nouvelle flotte, sous les ordres de trois généraux, Alcibiade, Nicias et Lamachus. Les Égestains, en guerre avec les Sélinontains, que Syracuse soutenoit, s'étoient engagés à soudoyer leurs troupes, et leur avoient promis les secours de plusieurs villes. Mais Athènes ne devoit pas compter sur de pareilles promesses.

Persuadés que cette république, qui avoit

été trompée quelques années auparavant, ne tenteroit pas une nouvelle entreprise sur la Sicile, les Syracusains ne prenoient aucune mesure pour leur défense; et il est vraisemblable que cette sécurité leur eût été funeste, si les ennemis, qui s'étoient rassemblés à Corcyre, se fussent hâtés de passer en Sicile.

Athènes, dans sa confiance, avoit négligé de s'assurer des peuples de la grande Grèce. Tarente et Locres lui refusèrent leurs secours; et Rhège, où la flotte s'arrêta, se déclara pour la neutralité. On avoit néanmoins compté sur les habitans de cette ville, parce qu'ils étoient originaires de Calcide, ainsi que les Léontins ennemis de Syracuse.

Il s'agissoit de savoir par où on ouvriroit la campagne. Les généraux ne s'accordèrent pas. L'avis de Nicias fut de marcher à Sélinonte. Comme il avoit toujours été contraire à cette guerre, il vouloit se borner à rétablir la paix entre les Sélinontains et les Égestains.

Alcibiade, qui avoit promis de plus grands succès aux Athéniens, proposoit de rechercher l'alliance des Siciliens, des

Grecs, et, sur-tout des Messéniens, dont la ville et le port ouvriroient la Sicile à de nouveaux secours. Il pensoit qu'il falloit avant tout, s'assurer de la plus grande partie des peuples de cette île, parce qu'alors on seroit maître de porter la guerre où l'on jugeroit à propos.

C'étoient-là des mesures qu'il auroit fallu prendre avant de partir d'Athènes; mais, dès qu'on étoit à Rhège, il ne restoit plus d'autre parti que d'attaquer promptement Syracuse. C'étoit l'avis de Lamachus; on ne le suivit pas.

La flotte fit voile pour la Sicile, et Alcibiade se rendit maître de Catane par surprise. C'est toute la part qu'il eut à cette expédition, qu'il avoit conseillée. Il fut alors rappelé.

Après son départ, Nicias resta seul chargé de la conduite de cette guerre, son collègue, qui étoit pauvre, étant peu considéré. On reprochoit à ce général de la timidité. Il est vrai qu'il étoit lent à se décider : mais il exécutoit avec courage tout ce qu'il entreprenoit. Il remporta une victoire, et il mit le siége devant Syracuse.

Les Syracusains députèrent aux Corinthiens et aux Spartiates, pour leur demander des secours et pour les engager à faire une diversion. Alcibiade, qui étoit à Sparte, appuya les députés : ils obtinrent ce qu'ils demandoient ; les Lacédémoniens portèrent leurs armes dans l'Attique, et envoyèrent à Syracuse un corps de troupes sous les ordres de Gilippe. Les Corinthiens se préparoient aussi à secourir incessamment cette ville.

Cependant Syracuse étoit bloquée. La flotte des Athéniens fermoit l'entrée du port : un mur de contrevallation, que Nicias avoit presque achevé, alloit bientôt enfermer la ville du côté de la terre : les peuples de Sicile commençoient à se déclarer pour les Athéniens : ils apportoient l'abondance dans leur camp ; et les Syracusains, qui avoient été défaits dans plusieurs sorties, et qui souffroient beaucoup de la disette, se voyoient sans ressources, si les secours de Sparte et de Corinthe se faisoient attendre quelque temps.

Ils songeoient à capituler, et ils faisoient déjà des propositions, lorsque Gilippe arriva.

Il avoit peu de vaisseaux, et Nicias auroit pu s'opposer à son débarquement : mais, aveuglé par ses succès, il affecta de le mépriser. L'arrivée d'une flotte des Corinthiens acheva bientôt de rendre le courage aux assiégés.

Alors les choses changèrent de face. Gilippe, qui eut l'avantage dans plusieurs actions, ramena, dans le parti des Syracusains, plusieurs villes de Sicile ; et cependant les forces des Athéniens diminuoient d'un jour à l'autre. Nicias, qui avoit perdu son collègue dans un combat, écrivit à sa république. Il représenta la nécessité de rappeler l'armée, ou d'envoyer de nouveaux secours : il demanda, sur-tout, qu'on lui donnât un successeur ; son âge et sa santé ne lui permettant pas de conserver le commandement.

Les Athéniens nommèrent Eurimédon et Démosthène pour remplacer Alcibiade et Lamachus. Le premier partit sur-le-champ avec dix galères, et le second attendit qu'on eût équipé une flotte, qui devoit porter de plus grands secours. On conserva le commandement à Nicias, et on arrêta qu'en

attendant les collègues qu'on lui envoyoit, il s'aideroit de Ménandre et d'Euthydème, deux officiers qui servoient dans son armée.

Cependant il avoit été chassé de plusieurs forts. Avec des troupes inférieures en nombre et fatiguées, il étoit comme assiégé dans son camp, où les vivres n'arrivoient qu'avec beaucoup de difficulté. Dans cette situation, il se proposoit de ne rien hasarder avant l'arrivée de Démosthène. Ménandre et Euthydème, jaloux de signaler le temps de leur commandement, ne furent pas de cet avis; et ils le forcèrent d'accepter le combat que Gilippe leur offroit. Le Spartiate vouloit ruiner leur flotte avant qu'ils eussent reçu de nouveaux secours. Il la ruina entièrement, et Démosthène arriva le lendemain.

Cette guerre ne fut plus pour les Athéniens qu'une suite de revers. Ils perdirent sur mer une seconde bataille, dans laquelle Eurimédon fut tué. Ayant ensuite tenté de se retirer par terre, à Catane, ils furent poursuivis par les ennemis, qui s'étoient saisis de tous les passages. Ils combattirent avec courage jusqu'à la dernière extrémité: mais enfin il fallut succomber, et ils se ren-

dirent à discrétion. Les Syracusains usèrent de la victoire en barbares. Ils condamnèrent tous les Athéniens aux carrières; et, après avoir battu de verges les deux généraux, Nicias et Démosthène, ils les mirent à mort. Telle fut la fin de cette guerre, dans laquelle Athènes perdit plus de quarante mille hommes.

CHAPITRE III.

De la Sicile et de Carthage jusqu'à la mort de Denis l'Ancien.

Les hostilités ayant recommencé entre Égeste et Sélinonte, les Égestains qui craignoient que Syracuse ne les punît de leur alliance avec les Athéniens, demandèrent des secours aux Carthaginois, et allumèrent une nouvelle guerre qui causa la ruine de plusieurs villes.

Annibal, petit-fils d'Amilcàr, descendit en Sicile avec une puissante armée, et assiégea Sélinonte. Pendant que les Agrigentins et les Syracusains faisoient avec lenteur des préparatifs pour secourir cette place, elle fut prise d'assaut, et les habitans perdirent la vie ou la liberté. Il n'en échappa que deux mille six cents, qui se refugièrent à Agrigente. Sélinonte fut détruite.

Himère subit un sort plus barbare encore. Tous les habitans périrent. Annibal

ne sauva que les femmes et les enfans qu'il mit dans les fers. Au lieu même où Amilcar, son grand-père, avoit été tué, il fit égorger trois mille prisonniers, et il rasa la ville. Après avoir immolé tant de victimes aux mânes de son grand-père, il repassa la mer, et fut reçu à Carthage avec de grandes acclamations. Mais, Monseigneur, ne frémissez-vous pas quand vous voyez les dévastations que la guerre cause de toutes parts? et la joie cruelle des conquérans ne vous fait-elle pas horreur?

Les Carthaginois, qui ne doutoient plus de se rendre maîtres de toute la Sicile, levèrent bientôt une nouvelle armée. Annibal s'excusoit, sur son grand âge, d'en prendre le commandement : on lui donna, pour collègue, un homme de sa famille, Imilcon, fils d'Hannon. Les deux généraux firent le siége d'Agrigente, ville où l'on comptoit deux cent mille habitans.

La peste se mit dans le camp, et Annibal en périt. Les Carthaginois, qui crurent que les dieux les punissoient d'avoir démoli plusieurs tombeaux, immolèrent un enfant à Saturne; et, pour appaiser Neptune, ils

jetèrent plusieurs victimes dans la mer. Cependant un des deux camps fut forcé par les Syracusains, qui vinrent au secours des assiégés; et, si l'autre eût été attaqué avec le même courage, les Carthaginois auroient été réduits à lever le siége. Les Agrigentins se défendirent, jusqu'à ce que, pressés par la famine, ils n'eurent plus d'autre ressource que d'abandonner leur ville. Ils se retirèrent à Géla à la faveur de la nuit. Tous ceux qui restèrent, furent livrés à la mort ou aux fers.

Agrigente cultivoit les arts de luxe. C'étoit, après Syracuse, la ville la plus opulente de toute la Sicile. Le temple consacré à Jupiter Olympien renfermoit seul des richesses immenses : il avoit trois cent quarante pieds de longueur, soixante de largeur, et cent vingt de hauteur. On peut juger, par-là, de la magnificence de cette ville. Imilcon la ruina entièrement.

Toute la Sicile reprochoit aux Syracusains la ruine d'Agrigente : on les accusoit d'avoir manqué de diligence et de courage.

Denis, né dans un état obscur, saisit cette occasion pour rendre suspects les magistrats qui gouvernoient Syracuse. Il les

accusa hautement de trahison. Il invectiva contre les riches. Il déclama sur la misère des pauvres. Il tint, en un mot, le même langage que les tribuns tenoient à Rome; et il conclut, comme eux, à donner l'autorité à des hommes tirés du peuple. On suivit cet avis, et Denis fut choisi pour être le chef des nouveaux magistrats.

Les factions, qui divisoient Syracuse, en avoient exilé un grand nombre de citoyens, qui attendoient avec impatience l'occasion de revenir dans leur patrie. Ils avoient leurs injures à venger, et ils devoient naturellement s'attacher à un chef, qui leur offriroit les dépouilles de leurs ennemis. Denis travailla à leur retour.

Dans cette vue, il fit un état des forces dont la république avoit besoin, pour soutenir la guerre contre les Carthaginois; et, lorsqu'il vit que le peuple se prêtoit avec peine aux nouvelles dépenses auxquelles il paroissoit forcé, il proposa, comme pour le soulager, le rappel des bannis: représentant qu'il étoit absurde de faire venir à grands frais des troupes étrangères, lorsqu'on pouvoit avoir de meilleurs soldats dans des

citoyens attachés à leur patrie. Les bannis furent rappelés.

Denis se fit ensuite une étude de rendre ses collègues suspects d'intelligence avec l'ennemi. On parloit sourdement d'une conspiration qu'ils tramoient, et il affectoit de ne point se trouver avec eux.

Comme les Carthaginois menaçoient d'ouvrir la campagne prochaine par le siége de Géla, les habitans de cette ville demandèrent des secours, et Denis y conduisit deux mille hommes de pied et quatre cents chevaux.

Les richesses causoient, dans cette république, les mêmes désordres que nous avons vus ailleurs; et il y avoit alors deux factions cruellement animées l'une contre l'autre. Denis, conformément au plan qu'il s'étoit fait, se déclara pour les pauvres; et, livrant à leur avidité les citoyens riches, il tint une assemblée qui condamna ceux-ci à mort, et confisqua leurs biens. Les pauvres, qui s'étoient saisis des dépouilles de leurs concitoyens, ne savoient comment reconnoître le service que Denis leur avoit rendu. Ils vouloient le retenir à Géla; il leur

promit de revenir bientôt avec de nouveaux secours.

A son arrivée à Syracuse, le peuple, qui dans le moment sortoit du théâtre, lui demanda des nouvelles des Carthaginois. Ils se préparent à la guerre, répondit Denis, pendant qu'ici on vous occupe de jeux. Pourquoi demander, ajoutoit-il, ce que font les Carthaginois? Les vrais ennemis de la république sont ces magistrats, qui dissipent en spectacles le trésor public, et qui, sous prétexte de vous donner des fêtes, détournent à leur profit la paie des soldats. Mes collègues vendent la patrie. Il y a longtemps que je le soupçonnois, et je n'en puis plus douter: Imilcon m'a fait faire à moi-même des propositions. Mais, si je ne puis pas défendre la république contre des traîtres, au moins ne veux-je pas qu'on puisse me soupçonner d'être leur complice. Je ne suis revenu que pour renoncer au commandement, et je déclare que j'abdique.

Ces discours répandirent l'alarme, et le peuple s'assembla. Il étoit naturel de commencer par faire le procès aux magistrats que Denis accusoit. C'est ce que ses partisans

ne vouloient pas. Ils représentèrent qu'on seroit toujours à temps de les juger; que la guerre, dont on étoit menacé, ne permettoit aucun délai; et qu'il falloit se hâter de donner un chef à la république. Le choix tomba sur Denis, à qui le peuple confia toute l'autorité.

A peine les Syracusains furent revenus à eux-mêmes, qu'ils reconnurent qu'ils venoient de se donner un maître. Leur inquiétude commençoit à se montrer. Denis, pour en prévenir les suites, prit une garde, sous prétexte que des ennemis du bien public avoient voulu attenter à ses jours.

Alors Imilcon assiégeoit Géla. Denis tenta, ou parut tenter de faire lever le siége. On l'accusa du moins de trahison pour n'avoir pas réussi. Sa cavalerie, qui le devança, répandit ces soupçons dans Syracuse, pilla son palais, insulta sa femme. Mais le tyran arrivant bientôt avec d'autres troupes, immola les révoltés à son ambition, et joignit à ces victimes les citoyens qu'il jugea lui être contraires. Tout ce qu'il fit dans son expédition de Géla, fut de favoriser la retraite des habitans qui abandonnèrent leur

ville. Ceux de Camarine, craignant d'être assiégés, se retirèrent aussi avec les effets qu'ils purent emporter. Les fugitifs de ces deux villes trouvèrent un asyle chez les Léontins. Tout ce qui ne put pas fuir, fut égorgé.

Sur ces entrefaites, la peste ayant enlevé une partie de l'armée des Carthaginois, Imilcon fit des propositions de paix, que Denis accepta. Par le traité, Carthage acquit le territoire des Sicaniens, de Sélinonte d'Agrigente, d'Himère. Les citoyens de Géla et de Camarine eurent la permission d'habiter ces villes, moyennant un tribut. Les Léontins, les Messéniens et les Siciliens, proprement dit, furent déclarés libres et indépendans; et Carthage reconnut Denis pour souverain de Syracuse.

Maître dans sa patrie, ce tyran disposa de tout en despote. Il distribua les meilleures terres à ses soldats et à des étrangers. Il accorda les droits de cité à des esclaves: et, prenant contre ses sujets les précautions qu'on prend contre des ennemis, il fortifia le quartier de la ville dans lequel il bâtit son palais, et il en donna les maisons aux

créatures intéressées à sa fortune. C'étoit une île qui communiquoit au continent par un pont. Elle étoit au midi, et par sa situation, elle le rendoit maître des deux ports. On la nommoit Ortyge ou l'île.

Après avoir pris des mesures si différentes de celles de Gélon, il tenta de subjuguer les peuples qui avoient donné des secours aux Carthaginois, et il marcha contre Herbesse. Mais à peine ses sujets ont des armes, qu'ils les tournent contre lui. Forcé de revenir à Syracuse, il y est poursuivi par les troupes. Le soulèvement est général : on l'assiège dans la citadelle qu'il a bâtie, et on met sa tête à prix.

Dans cette extrémité, il dépêcha un courier aux Campaniens qu'Imilcon avoit laissés en Sicile, et il leur fit des offres capables de les faire venir à son secours. Cependant, pour ralentir les efforts des assiégeans, il feignoit de vouloir renoncer à la tyrannie, et il paroissoit ne demander que la permission de se retirer. Les Syracusains, se croyant déjà libres, commençoient à suspendre les attaques. Ils ne veilloient point à la garde de la ville, parce qu'ils ne sa-

voient pas que les Campaniens approchoient. Ceux-ci étant donc entrés sans trouver de résistance, ils se rendirent maîtres de Syracuse, et tout le peuple se soumit au tyran.

Pour prévenir de nouveaux soulèvemens, Denis ajouta encore des fortifications à la citadelle de l'île. Il équipa un grand nombre de vaisseaux : il prit à sa solde de nouvelles troupes étrangères; il se saisit de toutes les armes des citoyens.

Rassuré contre ses sujets, il reprit ses projets de conquête. Il lui importoit de s'attacher les soldats par l'espoir du butin, et d'occuper au dehors les Syracusains, afin de les distraire de la perte de leur liberté.

Il se rendit maître par trahison de Catane, de Naxe et de quelques autres villes. Il eut même la barbarie de vendre des citoyens qu'il n'avoit pas eu la gloire de vaincre. Les Léontins, épouvantés, subirent le joug, et il les transportaà Syracuse.

Parce que les Grecs, qui fuyoient la tyrannie, se réfugioient dans les villes que Carthage conservoit sous sa domination, il arma contre cette république, comme

si l'unique moyen de s'attacher ses sujets, eût été de leur ôter tout asyle. Il fit des préparatifs étonnans. Il remplit la ville d'ouvriers, qu'il avoit fait venir de Grèce et d'Italie, et qu'il encourageoit par sa présence et par ses bienfaits. On fabriqua une grande quantité d'armes de toutes espèces. On construisit des galères à trois rangs de rames et à cinq. En peu de temps, Syracuse eut une flotte de plus de trois cents vaisseaux. Une forte paie attira de toutes parts des matelots et des soldats.

Denis n'ignoroit pas combien il avoit besoin d'intéresser à ses succès les peuples de Sicile, et, sur-tout, les Syracusains. Il affecta des manières populaires. Il se montra affable, bienfaisant, et il ne parut occupé qu'à faire oublier la conduite qui jusqu'alors l'avoit rendu odieux.

Pour faire entrer dans ses vues les Messéniens, dont la ville ouvroit la Sicile aux secours de la Grèce, il leur donna des terres qui étoient à leur bienséance. Il envoya des ambassadeurs à ceux de Rhège; et, leur témoignant la considération qu'il avoit pour eux, il leur demanda en mariage

une fille de leur ville. Cette négociation ne réussit pas : on ne lui offrit que la fille du bourreau. Il n'oublia pas cette injure. Les Locriens, à qui il fit la même demande, lui accordèrent Doride, fille d'un de leurs premiers citoyens. Il épousa en même temps Aristomaque, sœur de Dion et fille d'Hipparinus, le plus puissant citoyen de Syracuse. Comme cette polygamie, qui étoit sans exemple, pouvoit devenir une source de dissensions par la jalousie de ces deux femmes, Denis ne marqua aucune préférence, et parut les aimer également. Les Syracusains cependant vouloient qu'Aristomaque fût préférée. Mais Doride eut l'avantage de donner la première un fils au roi.

Dion eut beaucoup de crédit à cette cour ; il sut plaire, quoiqu'il eût l'ame élevée, et qu'il ne cachât pas sa haine pour la tyrannie. *Vous régnez*, disoit-il à Denis, *et on se fie à vous à cause de Gélon : mais, à cause de vous, on ne se fiera plus à personne.* Rempli des maximes de Platon, dont il étoit devenu l'ami et le disciple, il eut la simplicité de croire que les

les discours de ce philosophe feroient sur le tyran la même impression qu'ils avoient faite sur lui. Nous avons vu combien il se trompa.

Il semble que les peuples n'avoient pas encore appris à s'observer. Sans précaution contre l'ambition de leurs voisins, ils étoient presque toujours pris au dépourvu. Les Carthaginois n'auroient pas dû ignorer les préparatifs du tyran de Syracuse : cependant ils commerçoient sans méfiance dans toute la Sicile, lorsque les villes grecques se soulevèrent toutes à-la-fois contre eux. On les assaillit dans leurs maisons, sur leurs vaisseaux, on pilla leurs biens, on les égorgea.

Cette trahison forçoit les villes grecques à se réunir contre l'ennemi commun; et c'est vraisemblablement ce que Denis avoit eu en vue. Les Syracusains se prêtoient d'autant plus volontiers à cette guerre, qu'elle pouvoit leur offrir l'occasion de recouvrer la liberté. Mais la conjoncture étoit funeste pour Carthage, que la peste venoit de ravager.

Denis ouvrit la campagne par le siége

de Motia, qu'il prit et qu'il livra au pillage. Il avoit quatre-vingt mille hommes de pied et trois mille chevaux, deux cents galères, un grand nombre de vaisseaux chargés de vivres et de machines de guerre. La plus grande partie des villes qui étoient dans l'alliance des Carthaginois, se rendirent à son approche.

L'année suivante, les Carthaginois débarquèrent à Palerme trois cent mille hommes sous les ordres d'Imilcon. Cette armée étoit soutenue par une flotte de quatre cents galères, qui côtoyoit la Sicile. Imilcon se rendit maître d'Érix par trahison. Il reprit Motia : et, ayant mis le siége devant Messine, il la força et la rasa entièrement. Il marcha ensuite à Syracuse, où Denis, abandonné de la plus grande partie de ses troupes, s'étoit retiré. Il parut devant cette place, lorsque sa flotte, qui avoit défait celle des Syracusains, entroit dans le port. Mais il ne sut pas profiter de l'alarme que son arrivée avoit répandue, et le siége traîna en longueur.

La fortune changea. La flotte des Carthaginois fut entièrement défaite : la peste

survint dans leur camp : bien loin de pouvoir continuer le siége, ils se trouvèrent trop foibles pour se défendre : et il y avoit du danger pour eux à faire une retraite. Imilcon, n'ayant de ressources que dans la paix, fut donc réduit à recevoir la loi. Il obtint la permission de se retirer avec les Carthaginois[1], qu'il embarqua sur quarante vaisseaux; et il fut obligé d'abandonner à la discrétion du tyran de Syracuse, les Africains qui servoient dans son armée, les Siciliens et toutes les troupes étrangères. On attribua ses mauvais succès à la profanation des temples et des tombeaux qu'il avoit démolis pour fortifier son camp. Il ruina, entre autres, le tombeau de Gélon.

Lorsque les Africains apprirent que leurs compatriotes avoient été abandonnés, ils se soulevèrent, et marchèrent contre Carthage, au nombre de plus de deux cent mille. Les Carthaginois crurent que Cérès et Proserpine les armoient, parce qu'Imilcon avoit pillé les temples de ces divinités, adorées chez les Syracusains comme chez tous les Grecs, et inconnues jusqu'alors à Carthage. Ils leur élevèrent des autels, leur

donnèrent pour prêtres les citoyens les plus distingués, leur offrirent des sacrifices : ils n'oublièrent rien pour se les rendre favorables. Cependant l'armée nombreuse des Africains, sans provisions, sans machines de guerre, et sans chef, se dissipa, comme elle s'étoit ramassée; et les Carthaginois s'imaginèrent devoir leur salut au nouveau culte qu'ils venoient d'instituer en l'honneur de Cérès et de Proserpine. Pendant le règne de Denis, ils firent encore sur la Sicile plusieurs tentatives dont les détails sont peu intéressans.

Il y avoit long-temps que Denis attendoit le moment de tirer vengeance de l'outrage que les habitans de Rhège lui avoient fait. Il y trouva plus de difficultés qu'il n'avoit prévu : car il eut à combattre contre une ligue puissante des peuples de la grande Grèce. Il recommença cette guerre à plusieurs reprises. Il la fit même d'abord avec peu de succès, et il fut obligé de passer en Sicile, où les Carthaginois avoient fait une descente. Mais, ayant remporté une victoire sur les peuples ligués, il renvoya sans rançon les prisonniers qu'il avoit faits sur les

alliés de Rhège. Par cette conduite, ils dissipa la ligue. Rhège, abandonnée à ses propres forces, succomba, et il la traita cruellement.

Dans un des intervalles que lui laissa cette guerre, il envoya son frère Théoride aux jeux Olympiques, jaloux d'y remporter le prix de la course des chars et celui de la poésie. On admira la beauté des chevaux, la magnificence des chars, et la richesse des tentes sous lesquelles on s'assembla pour écouter les vers. Dans les poëmes on n'admira rien. Les écuyers de ce prince n'eurent pas même un heureux succès : leurs chars, emportés au-delà de la borne, se brisèrent les uns contre les autres.

Denis aimoit les Lettres : il recherchoit ceux qui s'y distinguoient : il se piquoit, sur-tout, de cultiver la poésie. Mais le goût des Lettres, louable dans un prince qui les protège, devient un ridicule qui l'avilit, s'il se croit des talens qu'il n'a pas; et il lui est bien difficile d'éviter ce ridicule, parce que la flatterie semble se concerter avec son amour-propre, pour le lui donner. Or Denis vouloit être flatté. Il a banni de sa cour

plusieurs personnes, parce qu'il soupçonnoit qu'elles ne faisoient pas cas de ses vers : on l'accuse même d'en avoir condamné à mort sous différens prétextes.

Quoique ce fût une nécessité d'applaudir à ses poëmes, le poëte Philoxène osa lui parler avec franchise. Il fut envoyé aux carrières. Il est vrai que dès le lendemain, il recouvra la liberté, à la sollicitation de ses amis. Il mangea même avec le roi : mais il entendit encore des vers, et il étoit le seul qui n'applaudît pas. Il se tut, jusqu'à ce que forcé de rompre le silence, il répondit, en regardant les gardes du tyran qui l'interrogeoit, *qu'on me remène aux carrières*. Denis rit de cette saillie. Il y en avoit néanmoins qu'il ne pardonnoit pas. Un jour qu'on parloit de différentes sortes d'airain, il demanda quel étoit le meilleur? *Celui*, répondit Antiphon, *dont on a fait les statues d'Harmodius et d'Aristogiton*. Ce mot lui coûta la vie.

Souvent dans ces siècles, le butin étoit pour les souverains, comme pour les peuples, le motif d'une entreprise. Dans une descente en Toscane, Denis pilla un des temples de

la ville d'Agille. Une autre fois, il pilla celui de Proserpine chez les Locriens. Il commettoit les mêmes brigandages en Sicile, et il se proposoit d'enlever les trésors du temple de Delphes. Pour se préparer à cette entreprise, il établit des colonies en Italie sur la côte qui regarde l'Épire, il s'allia des Illyriens, et fit la guerre aux Molosses.

Enrichi par ses pirateries, il résolut de chasser de Sicile les Carthaginois; il remporta sur eux une victoire: mais, ayant été défait la même année, il fut forcé à céder de nouvelles places.

Quelques années après, une armée que les Carthaginois envoyèrent en Italie, au secours des Hipponiates, rapporta la peste qui fit d'étranges ravages dans leur ville. La Lybie et la Sardaigne se soulevèrent. Ils firent rentrer l'une et l'autre sous leur domination: mais ils commençoient à peine à se rétablir, lorsque Denis arma de nouveau contre eux.

Il n'eut aucun succès dans cette guerre. Il s'en consola par une victoire d'un autre genre. Les Athéniens donnèrent le prix à

une tragédie qu'il fit représenter aux fêtes de Bacchus. Mais sa joie fut courte, parce que dans les premiers transports il se livra à des excès de table, dont il mourut. Il étoit dans la trente-huitième année de son règne.

Diodore de Sicile prétend qu'un oracle avoit marqué la mort de ce tyran, au temps où il auroit vaincu des adversaires qui lui seroient supérieurs; et que Denis, jugeant que ces adversaires étoient les Carthaginois, avoit plus d'un fois abandonné ses avantages, et s'étoit même laissé enlever la victoire. Il seroit bien étrange qu'il eût si souvent déclaré la guerre à des ennemis qu'il n'auroit pas osé vaincre.

On a dit encore qu'il prenoit des précautions étonnantes pour sa sûreté; qu'il portoit toujours sous sa robe une cuirasse d'airain; qu'il ne haranguoit jamais le peuple que du haut d'une tour; que, n'osant livrer sa tête au rasoir d'un barbier, il se faisoit brûler la barbe par ses filles; qu'il s'enfermoit chez lui comme dans une prison; et que personne n'y entroit ni son frère, ni son fils même, sans avoir été fouillé. Mais il paroît que ce sont-là des bruits répandus

par les Grecs, en haine des tyrans. Dès les commencemens de son règne, c'est-à-dire, dans le temps où l'on n'étoit pas encore accoutumé à la tyrannie, on l'a vu au milieu des ouvriers dont il avoit rempli Syracuse. Pendant les guerres qui étoient fréquentes, il se montroit à la tête de ses armées; et pendant la paix il ouvroit son palais aux gens de Lettres, avec qui il vivoit familièrement. Il est impossible de concilier cette onduite avec les frayeurs continuelles dont n veut qu'il ait été tourmenté. Il étoit ruel, avide, pirate, brigand: mais il avoit, ns doute, la confiance que donne le ourage.

CHAPITRE IV.

De la Sicile et de Carthage jusqu'à la mort de Timoléon.

DENIS, qu'on nomme l'Ancien, laissoit en mourant une nouvelle génération, qui n'avoit pas connu la liberté. C'est pourquoi la couronne passa, comme un patrimoine héréditaire, à son fils Denis, qu'il avoit eu de Doride, et qu'on surnomme le Jeune.

Ce nouveau tyran assembla les Syracusains, et les conjura d'avoir pour lui les bontés qu'ils avoient eues pour son père. On se flattoit d'être heureux sous son règne, parce qu'il avoit dans le caractère une nonchalance qu'on prenoit pour de la douceur. On en jugea différemment, lorsqu'on vit son oisiveté, sa mollesse, ses frivolités et ses débauches. Dans la crainte que, s'il acquéroit des talens, il n'acquît aussi des amis, et qu'il ne fût tenté d'usurper le trône, son père, à ce qu'on prétend, n'avoit rien

négligé pour le tenir dans une profonde ignorance; et il y avoit réussi. Denis le Jeune rechercha néanmoins les gens de Lettres. Il étoit entouré de poëtes et de philosophes qui le flattoient Dès les premières années de son règne, Aristippe vint à sa cour.

Denis aimoit la paix, parce qu'elle s'accordoit avec ses goûts; et il se hâta de la donner à la Sicile. Dion eût voulu le rendre vertueux : mais ses manières austères étoient un sujet de raillerie pour les courtisans, et d'ailleurs il paroissoit difficile qu'il gagnât la confiance du prince. On l'accusoit d'avoir une préférence marquée pour le fils d'Aristomaque, sa sœur. On n'ignoroit même pas qu'il avoit parlé en sa faveur à Denis l'Ancien. Puissant par ses biens et par sa naissance, allié du tyran dont il avoit épousé la sœur, Aréta, fille d'Aristomaque, il avoit trop d'avantage sur les courtisans, pour ne pas exciter leur jalousie. Ils conspirèrent sa perte, et son zèle même servit à leur dessein. Lorsque la paix n'étoit pas encore assurée avec les Carthaginois, il offrit d'armer et d'entretenir à ses frais

quante galères à trois rangs de rames. Une pareille offre, qui montroit sa puissance, servit à le rendre suspect.

Il inspira néanmoins au tyran le desir de voir Platon, ou peut-être ne fit-il que réveiller en lui une curiosité, que faisoit naître la célébrité de ce philosophe. Les courtisans, qui redoutoient la présence du chef de l'académie, firent rappeler Philiste que Denis l'Ancien avoit exilé. Homme d'esprit, et versé dans les Lettres, Philiste s'étoit fait une réputation par ses écrits. Il falloit qu'il eût de la considération, puisqu'il avoit contribué à l'élévation de Denis l'Ancien. Flatteur des tyrans, il étoit l'ennemi de Dion; il concerta avec les courtisans les moyens de le perdre. Dion fut accusé d'être d'intelligence avec les Carthaginois, pour mettre sur le trône le fils d'Aristomaque.

Tel étoit l'état des choses, lorsque Platon arriva. Il n'y changea rien. Peut-être ne fit-il qu'avancer la disgrace de son ami. Dion fut banni de Sicile, et Platon se crut trop heureux d'obtenir, quelque temps après, la permission de se retirer.

Denis, qui recherchoit et craignoit tout.

à-la-fois les gens de Lettres, parut plus empressé que jamais à les attirer, songeant à réparer dans leur esprit les torts qu'il avoit eus avec Platon. Peut-être avoit-il remarqué qu'ils flattoient mieux que les courtisans. Il les admettoit dans sa familiarité, moins parce qu'il aimoit les savans, que parce qu'il le vouloit paroître. On lui reproche de s'être cru le plus bel esprit de sa cour.

Cependant, parce que Platon étoit absent, il crut que ce philosophe lui manquoit. Il desira de le revoir. Il employa tous les moyens pour l'engager à revenir, et Platon fit un troisième voyage en Sicile. Accueilli, comme la première fois, il se flatta d'obtenir le rappel de Dion. Il en parla : mais il vit vendre les biens de son ami. Bientôt après, il douta s'il recouvreroit sa liberté, et sa vie même fut en danger. Ce fut à la sollicitation des philosophes pythagoriciens, qu'il obtint la permission de retourner en Grèce.

Après son départ, Dion reçut encore une nouvelle injure. Aréta, sa femme, fut forcée d'épouser Timocrate, favori du tyran. Cependant Syracuse, qui portoit impatiem-

ment le joug, appeloit Dion à son secours. Toutes les villes grecques de Sicile, prêtes à se soulever, le sollicitoient. Assuré de cette disposition des esprits, il n'hésita pas : soit pour se venger, soit pour affranchir sa patrie, il résolut de détrôner le tyran.

Denis paroissoit le prince le plus puissant de l'Europe. Il avoit quatre cents vaisseaux de guerre, cent mille hommes d'infanterie, dix mille chevaux ; et Syracuse étoit la ville la plus grande, la plus riche et la mieux fortifiée de toutes celles des Grecs. Mais cette puissance appartenoit plus aux Syracusains qu'au tyran, qui n'étoit pas aimé.

Dion arriva sur les côtes de Sicile, lorsque Denis étoit en Italie. Il débarqua près d'Agrigente, à Minoa, petite ville qui appartenoit aux Carthaginois, et dont le gouverneur étoit son ami. Il n'avoit que mille hommes, et cependant il arriva dans la place de Syracuse à la tête de cinquante mille. Les troupes du tyran se retirèrent dans la citadelle; et Timocrate, qui les commandoit, lui dépêcha un courier.

Cependant Dion assemble le peuple. Il lui déclare qu'il n'est venu que pour lui ren-

dre la liberté: il l'invite à se nommer des chefs; et il est élu lui-même avec son frère Mégaclès.

Denis, qui revint peu de jours après, débarqua dans l'île Ortyge. Il entra d'abord en négociation : il parut même vouloir abdiquer; et, lorsqu'il crut avoir répandu la sécurité, il fit une sortie à la tête de toutes ses troupes. Le combat fut vif: Dion y reçut une blessure : cependant les Syracusains eurent tout l'avantage, et forcèrent le tyran à se renfermer dans sa citadelle.

Denis, dans l'espérance de diviser ses ennemis, reprit la négociation. Il se proposoit, sur-tout, de rendre Dion suspect au peuple. La vertu austère du disciple de l'académie n'étoit que trop propre à donner cours à des soupçons. Elle paroissoit hauteur, ambition de commander; et on appréhendoit que celui qui avoit vécu avec les tyrans, et qui leur étoit allié, ne haït la tyrannie que pour se venger du tyran.

Ces inquiétudes divisoient les esprits, lorsque Héraclide arriva du Péloponnèse avec quelques vaisseaux. Il étoit un de ceux que Denis avoit exilés, et il paroissoit n'avoir

d'autre intérêt que de se joindre à Dion, dont il se disoit l'ami : mais, en secret, il songeoit à l'écarter, pour se saisir lui-même de l'autorité. Quoique sans talens, il avoit des dehors qui en imposent à la multitude. Il sut donc séduire le peuple, et il obtint le commandement de la flotte.

Avant son arrivée, Dion lui-même avoit été déclaré généralissime des troupes de terre et de mer. On lui faisoit donc une injure. Il s'en plaignit ; et, ayant eu assez de crédit pour se faire rendre ce commandement, il le céda aussitôt à Héraclide. Il comptoit par sa générosité s'attacher ce traître. Il auroit dû prévoir qu'il l'humilioit au contraire, et qu'il allumoit sa jalousie. En effet Héraclide ne songea qu'à le traverser en tout. Si Dion paroissoit écouter les propositions du tyran qui offroit de se retirer, Héraclide l'accusoit de le vouloir ménager : s'il se refusoit à des propositions qu'il ne croyoit pas devoir accepter, il lui reprochoit de tirer à dessein la guerre en longueur, afin de conserver l'autorité.

Sur ces entrefaites, Philiste qui venoit de l'Apulie avec plusieurs galères, fut

entièrement défait, et se tua. Denis, qui ne comptoit plus sur aucun secours, passa en Italie, laissant dans la citadelle Apollocrate son fils aîné, avec une garnison.

Comme on faisoit un crime à Héraclide d'avoir laissé échapper le tyran, il proposa, un nouveau partage des terres, afin de regagner la faveur du peuple. Peut-être avoit-il prévu que Dion s'y opposeroit, et que ce seroit une occasion de le perdre. En effet Dion, par ses oppositions, souleva contre lui les Syracusains, qui le déposèrent. Chassé, poursuivi, il se retira chez les Locriens avec trois mille soldats étrangers, qui lui restèrent fidelles.

Après son départ, tout changea. Nipsius, que Denis envoya de Naples, apporta l'abondance dans la citadelle, au moment que, manquant de tout, elle songeoit à se rendre. Ce général, dans une première sortie, livra la ville au pillage; et, dans une seconde, il mit le feu à différens quartiers. Les Syracusains reconnurent combien ils étoient devenus foibles, en perdant le seul chef capable de les conduire; et Dion fut rappelé. Alors les choses changent encore: les troupes

du tyran sont vaincues : forcées de capituler, elles rendent la citadelle, et se retirent.

Les Syracusains, qui devoient leur salut à Dion, avoient à réparer l'injure qu'ils lui avoient faite ; et il paroît que, dans cette circonstance, ce général auroit dû citer, devant le peuple, Héraclide, qui étoit la cause des dernières dissentions. Il falloit punir ce traître : il falloit au moins le mettre hors d'état de troubler. On le conseilloit à Dion : mais il aima mieux pardonner. C'étoit une imprudence.

Cependant, quoique Denis fût chassé, les Syracusains ne s'appercevoient pas qu'ils fussent libres. En effet Dion ne vouloit pas rétablir la démocratie. Il y trouvoit trop de vices : il songeoit à mettre un frein à la multitude, et il commença par casser le décret qui avoit ordonné un nouveau partage des terres.

Cette démarche excita un mécontentement général. Héraclide, qui la blâmoit, remua de nouveau; et, comme il parut assez puissant pour empêcher ce qu'il n'approuvoit pas, Dion permit d'assassiner cet homme, qu'il n'avoit pas voulu punir par

les lois. Ce fut une nouvelle imprudence. Le peuple regretta Héraclide, qu'il regardoit comme le protecteur de sa liberté, et crut avoir retrouvé dans Dion un nouveau tyran.

De nouvelles factions se formèrent. Callipse Athénien, à qui Dion avoit donné sa confiance, lui offrit de se mettre à la tête des mécontens, pour être instruit de tout ce qui se trameroit, et pour l'en avertir. C'étoit un artifice. Il vouloit pouvoir remuer impunément. En effet, quelques jours après, il assassina Dion. Ce scélérat ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. Chassé de Syracuse au bout de treize mois, et ne trouvant d'asyle dans aucune des villes de Sicile, il se retira à Rhège, où il fut assassiné.

Les troubles, qui continuèrent pendant plusieurs années, replacèrent Denis sur le trône. Il le recouvra dix ans après l'avoir abandonné. Mais, aigri par ses malheurs, il en devint plus méfiant et plus cruel. Il obligea une partie de ses sujets de se mettre sous la protection d'Icétas, Syracusain, qui avoit usurpé la tyrannie à Léontium, et qui n'étoit pas moins odieux. En un mot, il fit

naître une multitude de factions, et il excita un mécontentement général. Les Carthaginois, qui entretenoient ces divisions, armèrent. Ils se flattoient d'achever la conquête de la Sicile : mais Syracuse demanda des secours aux Corinthiens.

Corinthe conservoit la haine des tyrans. Peu ambitieuse d'étendre son empire, elle préféroit à cet avantage la gloire de donner la liberté. Qu'étoit-ce néanmoins que cette ville comparée à Carthage ? quelle proportion y avoit-il entre les richesses de ces deux républiques, et entre les armées qu'elles pouvoient mettre sur pied ? Mais la puissance consiste moins dans le nombre des hommes que dans le choix ; et chez un peuple libre tous semblent en quelque sorte avoir été choisis. Corinthe nomma Timoléon pour commander les troupes qu'elle envoyoit au secours des Syracusains.

Grand capitaine, grand homme d'état, excellent citoyen, Timoléon prit Épaminondas pour modèle, et il lui fut facile de l'imiter. En lui, comme dans le Thébain, les vertus et les talens paroissoient plutôt des dons de la nature que des qualités ac-

quises. Partisan zélé de la liberté, il avoit sacrifié à sa patrie un frère qu'il aimoit tendrement. Timophane, c'est ainsi qu'on nommoit son frère, usurpa la tyrannie à Corinthe. Timoléon, qui lui avoit sauvé la vie au péril de la sienne, la lui ôta, ou du moins le fit poignarder en sa présence. Mais à peine l'eut-il immolé, qu'il ne vit plus dans la victime qu'un frère dont il se reprochoit la mort. Trop malheureux d'avoir servi Corinthe à ce prix, il vouloit mourir lui-même, et il fut difficile à ses amis de lui faire abandonner cette funeste résolution. Depuis vingt ans il vivoit retiré, et ne prenoit aucune part au gouvernement, lorsque les Corinthiens le choisirent pour l'envoyer en Sicile. Il n'accepta cette commission, que parce qu'il ne la pouvoit pas refuser, après le sacrifice qu'il avoit fait à la liberté. Il aborda à Rhège avec dix galères.

Icétas, alors maître de la plus grande partie de Syracuse, assiégeoit l'île Ortyge, où Denis s'étoit renfermé. Il se proposoit de partager la Sicile avec les Carthaginois, dont la flotte fermoit le port de Syracuse, et qui avoient débarqué dans l'île cinquante

mille hommes. Il paroissoit difficile que Timoléon abordât quelque part; et, s'il abordoit, on ne prévoyoit pas de quel secours il seroit aux Syracusains : il n'avoit que mille soldats.

Les ambassadeurs d'Icétas, qui vinrent à Rhège avec vingt galères des Carthaginois, invitèrent Timoléon à s'en retourner à Corinthe, l'assurant que la guerre étoit sur le point de finir, et lui déclarant qu'on ne lui permettroit pas de débarquer en Sicile avec des troupes. Timoléon, sans paroître s'opiniâtrer, demanda seulement que la proposition qu'on lui faisoit, fût agitée devant les habitans de Rhège, qui, étant amis des Corinthiens, pouvoient seuls l'autoriser à prendre un parti si contraire à sa destination.

Pendant que les orateurs se succédoient dans la tribune, et qu'ils examinoient si Timoléon devoit ou ne devoit pas aller en Sicile, il donnoit secrètement des ordres pour faire partir neuf de ses vaisseaux; et, lorsqu'il apprit qu'ils avoient mis à la voile, il s'échappa, monta sur le dixième, arriva heureusement à Tauromène, où Andro-

machus, qui commandoit dans cette place, le reçut. Cependant le peu de troupes qu'il avoit amenées, n'invitoit pas les villes de Sicile à se déclarer pour lui. Lasses de la guerre, elles paroissoient préférer la servitude à une liberté qu'elles ne se flattoient plus de recouvrer.

Sur ces entrefaites, Timoléon apprend qu'Icétas vient d'établir son camp aux pieds des murs d'Adranum. Il marche aussitôt avec sa petite troupe, surprend l'ennemi, le met en déroute, arrive, par une marche forcée, à Syracuse, et se loge dans un des quartiers.

Ce premier succès fit une révolution. Adranum et plusieurs autres villes se déclarèrent pour les Corinthiens. Denis lui-même, voyant qu'il ne pouvoit manquer de succomber sous le nombre de ses ennemis, préféra de se rendre à Timoléon, et lui livra la citadelle, où il y avoit deux mille hommes de troupes réglées, et une grande quantité d'armes de toute espèce. Ce tyran fut envoyé à Corinthe, où il devint l'objet des mépris d'un peuple libre, qui l'avoit précipité du trône. Il y porta la

nouvelle des succès de Timoléon, qu'on savoit à peine être arrivé en Sicile. Ce général n'y étoit que depuis cinquante jours.

Ayant reçu de Corinthe un nouveau secours, il marcha, à la tête de quatre mille hommes contre Icétas, qui avoit réuni ses forces à celles de Magon, général des Carthaginois. Trop foible contre les deux armées, il songea d'abord à diviser les deux généraux; et il fit passer dans le camp ennemi quelques-uns de ses soldats, qui, faisant honte aux Grecs de combattre pour livrer la Sicile aux barbares, rendirent Icétas même suspect d'intelligence avec les Corinthiens. Magon, qui se crut trahi, se retira, et s'embarqua avec toutes ses troupes. De retour à Carthage, il prévint, par une mort volontaire, le supplice dont il étoit menacé, pour avoir si mal réussi dans son expédition.

Icétas, resté seul, fut défait une seconde fois, et renonça à tous ses projets sur Syracuse. Alors Timoléon, ne voulant laisser aucun vestige de la tyrannie, invita le peuple à raser toutes les forteresses. On démolit jusqu'aux tombeaux des tyrans.

On

On fit même le procès à leurs statues. On ne conserva que celle de Gélon, parce que ce roi avoit été citoyen; et on vendit toutes les autres. En même temps, Timoléon rétablit la démocratie, et travailla à un corps de lois avec Céphale et Denis qu'il avoit fait venir de Corinthe.

Les Carthaginois, peu faits pour conquérir des peuples qui savoient se défendre, firent un nouvel effort. Amilcar et Annibal débarquèrent à Lilibée avec plus de soixante-dix mille hommes. Mais Timoléon, quoiqu'il n'en eût que six à sept mille, remporta sur eux une victoire complète; et, forçant Carthage à demander la paix, il fit la loi à cette république. Elle ne conserva que les terres qui étoient au-delà du fleuve Halicus. Ceux qui les habitoient, eurent même la liberté de s'établir ailleurs, et elle abandonna les tyrans qu'elle avoit soutenus.

Les villes de Sicile recherchèrent à l'envi l'alliance de Syracuse. Timoléon chassa tous les tyrans. Il démolit leurs forteresses. Il envoya à Corinthe Leptine, tyran d'Appollonie; et il punit de mort Icétas, cou-

pable de trahison et de plusieurs crimes.

Les guerres et les bannissemens avoient fort diminué la population. Syracuse étoit presque déserte, et il en étoit à-peu-près de même des autres villes. Timoléon en écrivit à Corinthe. Cette république, toujours généreuse, donna tous ses soins à repeupler la Sicile. Elle fit publier, dans la Grèce et en Asie, qu'elle déclaroit libres tous les peuples de cette île. Elle offrit d'y conduire à ses frais les Siciliens qui en avoient été bannis, et les étrangers qui voudroient s'y établir; et elle fournit des vaisseaux à plus de dix mille personnes qui s'embarquèrent pour Syracuse. Le concours fut grand. Les peuplades abordoient en Sicile de toutes parts. Il en arriva surtout d'Italie; et on prétend que la population de Syracuse s'accrut tout-à-coup de quarante à cinquante mille habitans. Timoléon donna des terres à tous. Le gouvernement, qui fit fleurir l'agriculture, le commerce et les arts, acheva de réparer les pertes que la Sicile avoit faites.

Après avoir assuré la paix et la liberté, Timoléon abdiqua la puissance, persuadé

que c'est aux lois seules à gouverner des hommes libres. Devenu simple citoyen, il résolut de passer le reste de ses jours chez le peuple qu'il venoit de sauver; et les Syracusains ne regardèrent pas cette préférence comme le moindre de ses bienfaits. Vous imaginez leur empressement pour le voir, pour le montrer aux étrangers. Vous concevez que ce grand homme attiroit tous les yeux sur la Sicile et sur lui. Quel spectacle en effet! La Grèce en servitude, l'Asie menacée d'une grande révolution, l'Italie déchirée par des guerres continuelles; et cependant la Sicile jouit de la liberté et de la paix. Elle en jouira encore, lorsque partout ailleurs l'ambition portera le fer et le feu; et cette liberté et cette paix sont l'ouvrage d'un seul homme.

Timoléon conserva toute sa considération jusqu'au dernier moment. Les Syracusains n'entreprenoient rien sans le consulter. Invité aux assemblées, il y arrivoit au milieu des acclamations, et les mêmes acclamations le reconduisoient chez lui. Simple citoyen, mais plus qu'un roi, il mourut, regretté comme le père de la patrie, et res-

pecté comme un dieu tutélaire. On décerna des jeux annuels en son honneur. Malheureusement pour la Sicile, il ne la gouverna que pendant huit ans.

CHAPITRE V.

Considérations sur le gouvernement de Syracuse.

La démocratie, orageuse par sa nature, ne l'a été nulle part autant que dans la république de Syracuse. Je me propose d'en rechercher les causes.

Les deux premiers siècles de cette république sont très-obscurs, et son histoire, comme nous l'avons déjà remarqué, ne commence à être connue qu'au règne de Gélon. Alors, gouvernés par un prince sage, les Syracusains paroissoient faits pour obéir à un monarque. Ils le crurent eux-mêmes: c'est pourquoi ils renoncèrent à leur liberté; et ils assurèrent la couronne dans la famille de Gélon.

La tyrannie de Trasybule leur donna d'autres sentimens. En devenant libres, ils paroissoient, faits pour l'être. Ils chassent les tyrans de plusieurs villes, et ils conservent leur liberté pendant près de soixante ans.

Nous ne savons pas exactement la forme que prit la démocratie à Syracuse, et dans les autres villes qui se liguèrent alors pour la liberté commune. Mais on peut juger que s'étant liguées contre les tyrans, elles portèrent toute leur attention à se garantir de la tyrannie. En effet, nous avons vu qu'elles chassèrent les étrangers, et que le pétalisme s'établit à Syracuse. Il y a donc lieu de croire que la multitude s'arrogea la principale autorité.

Quoique la confédération de ces villes fût un obstacle à la tyrannie, elle n'en étouffa pas le germe. Elles nourrissoient chacune des citoyens, qui aspiroient secrètement à se saisir de l'autorité. Il en naquit des troubles: mais dans les commencemens, ces troubles mêmes assuroient la liberté de ces républiques, parce qu'ils les rendoient plus vigilantes. La guerre de Deucétius, qui survint dans le temps où elles venoient de conjurer contre les tyrans, produisit le même effet; et les Athéniens, lorsqu'ils portèrent leurs armes en Sicile, firent cesser les dissentions qui menaçoient la liberté des républiques de cette île.

Alors Syracuse étoit la principale puissance, et cela paroissoit devoir soumettre toutes les autres à sa domination. Mais la confiance que lui donnoient ses richesses et ses succès, aveugloit la multitude qui la gouvernoit; et, dans une pareille conjoncture, il est difficile qu'une république conserve sa liberté. Lorsqu'elle eut triomphé des Athéniens, elle eut plus de confiance encore. Cependant le moment approchoit, où elle devoit cesser d'être libre. Peu d'années après, Denis usurpa la tyrannie.

A Syracuse, comme à Rome, les dignités et les richesses étoient deux sources de dissentions. Les pauvres demandoient des terres, et les riches vouloient réserver pour eux tous les honneurs. Les citoyens ambitieux pouvoient donc, dans l'une et l'autre de ces républiques, s'élever par les mêmes moyens. Les dissentions néanmoins ne produisoient pas à Rome les mêmes effets qu'à Syracuse. C'est que les circonstances avoient introduit dans ces deux républiques des mœurs et des usages tout-à-fait différens.

Comme à Rome, les richesses n'étoient qu'en fonds de terres, les citoyens les plus

riches n'avoient pas assez d'argent pour acheter les suffrages des autres; et, par conséquent, les citoyens les plus pauvres ne pouvoient pas se vendre. Il n'en étoit pas de même à Syracuse, où le commerce avoit rendu l'argent fort commun. Nous avons vu que Dion pouvoit équiper et entretenir cinquante galères à trois rangs de rames. Comment une république conserveroit-elle sa liberté, lorsqu'elle a des citoyens si puissans?

Rome n'armoit jamais que ses citoyens et ses alliés, parce qu'elle n'étoit pas assez riche pour soudoyer des soldats étrangers. D'ailleurs, où les auroit-elle pris? Elle n'étoit entourée que de peuples ennemis, aussi jaloux de la liberté qu'elle pouvoit l'être elle-même.

Ayant pour soldats des citoyens, elle assuroit sa liberté, parce que cette liberté étoit à ceux-mêmes qu'elle armoit. C'est un dépôt qu'elle leur confioit, et qu'ils avoient le même intérêt à conserver. Tout Romain qui aspiroit à la tyrannie, couroit à sa perte.

L'Italie et la Grèce envoyoient continuellement en Sicile des soldats, qui, cher-

chant de l'emploi, s'offroient indifféremment à toutes les puissances. Syracuse les pouvoit soudoyer. Elle trouvoit commode de lever des troupes avec de l'argent. Elle y étoit même forcée, parce que ses grandes flottes et ses grandes armées auroient enlevé à l'agriculture et au commerce trop de citoyens, si elle avoit pris parmi eux, tous ses soldats et tous ses matelots. Enfin il étoit naturel que les Syracusains, amollis par le luxe, se dégoûtassent du métier des armes, et que, s'accoutumant à regarder l'argent comme le nerf de la guerre, ils se crussent puissans, parce qu'ils étoient assez riches pour entretenir des flottes et des armées. Mais si une république n'a des soldats que parce qu'elle les paie, elle court risque de n'en point avoir, puisqu'un tyran peut les mieux payer. L'usage des troupes étrangères, contraire à la constitution du gouvernement républicain, est donc par sa nature un principe de révolutions.

Lorsque Gélon se rendit maître de Syracuse, il y avoit été appelé par une faction. Or une république ne peut pas subsister, lorsque ses dissentions invitent les puis-

sances étrangères à s'ingérer dans son gouvernement. Dans le moment même qu'elle compte sur un secours, elle doit être subjuguée.

La Sicile étoit, par sa position, entourée de nations qui épioient l'occasion de s'y établir; et cette occasion se présentoit continuellement, parce que les peuples de cette île, toujours divisés, la faisoient naître. La Sicile tombera donc sous une domination étrangère.

Si Tarquin le Superbe eût remonté sur le trône, et s'y fût maintenu, c'eût été avec des secours étrangers. Dans cette supposition, la faction contraire, toujours foible par elle-même, eût été forcée de recourir à de semblables secours. Les Romains auroient donc accoutumé leurs voisins à prendre parti dans leurs dissentions, et cet usage qui les eût exposés à des révolutions continuelles, eût été un obstacle à leur agrandissement.

La république de Syracuse n'a donc été si orageuse, que parce qu'elle étoit opulente, qu'elle armoit pour sa défense des troupes étrangères, et qu'elle invitoit les étrangers

à s'ingérer dans son gouvernement. Voilà pourquoi les Syracusains, toujours légers et inconstans, ne paroissent faits ni pour la liberté, ni pour la servitude.

S'il y eût eu en Sicile une autre république, capable de balancer la puissance de Syracuse, cette île nous auroit offert à-peu-près les mêmes scènes que la Grèce. Nous aurions vu les peuples passer de l'alliance de l'une, dans l'alliance de l'autre, former des ligues pour maintenir entre elles une espèce d'équilibre, se réunir contre l'ennemi étranger, et lui fermer la Sicile. Mais, dès que la puissance dominante de Syracuse étoit sans rivale, elle ouvroit le pays aux Carthaginois et aux Grecs, parce qu'elle mettoit les autres villes dans la nécessité de chercher des secours au dehors.

CHAPITRE VI.

De la Sicile et de Carthage, jusqu'à la première guerre punique.

La Sicile, qui jouissoit encore du repos que Timoléon lui avoit donné, venoit de perdre ce vertueux citoyen, lorsqu'Alexandre passa en Asie. Les Tyriens, qui succombèrent sous les armes de ce conquérant, avoient envoyé leurs femmes et leurs enfans à Carthage, qui leur promettoit des secours, et qui ne leur en donna point. Peut-être cette république formoit-elle des projets sur la Sicile, qui avoit perdu son défenseur. Il se peut encore que ce soit alors qu'elle ait été troublée par l'ambition d'un de ses principaux citoyens. Hannon, ayant conspiré contre le sénat, et ayant été découvert, arma vingt mille esclaves, et sollicita les Africains à se soulever. Il fut pris, et les Carthaginois, assez barbares pour confondre les innocens avec les coupables, le firent mourir, lui et tous ses enfans.

Il y avoit environ vingt ans que Timoléon étoit mort, lorsque Syracuse reperdit sa liberté. Agathocles, fils d'un potier banni de Rhège, après s'être élevé de simple soldat aux premiers grades militaires, épousa une riche héritière, et devint, par ce mariage, un des plus puissans citoyens de Syracuse. Exilé par la faction de Sosistrate, qui aspiroit comme lui à la tyrannie, il se retira successivement à Crotone et à Tarente; et, ayant encore été chassé de ces deux villes, il se mit à la tête d'une troupe de brigands.

Sur ces entrefaites, Sosistrate, banni aussi de Syracuse, s'allia avec les Carthaginois. Alors la faction, qui favorisoit Agathocles, le fit rappeler. On lui donna le commandement des troupes. Il vainquit, et il usurpa la tyrannie.

Les villes de la Grèce, en proie aux successeurs d'Alexandre, étoient plus troublées que jamais. Ou elles étoient asservies, ou elles n'avoient qu'une liberté précaire, qu'on leur enlevoit et qu'on leur rendoit tour-à-tour. Dans cette situation, Corinthe voulut encore secourir les Syracusains : elle leur envoya Acestoride.

Ce général tenta de faire assassiner Agathocles : mais le tyran lui échappa, et se retira dans l'intérieur de la Sicile, où il leva une armée. Les Syracusains, effrayés, offrirent de le rappeler, pourvu qu'il s'engageât par serment à ne rien entreprendre contre la démocratie. Il promit tout, et ne tint rien. Il se rendit d'abord le peuple favorable, en se déclarant contre le sénat. Bientôt après, maître de l'armée, il fit périr les citoyens qui lui étoient contraires. Ensuite, pendant deux jours et deux nuits, il livra la ville au pillage des troupes. Le troisième, il assembla le peuple. Il déclara qu'il n'avoit eu d'autre dessein que d'exterminer les tyrans, et d'assurer la liberté : et il ajouta qu'il vouloit se retirer, et mener désormais une vie privée. Il savoit bien que ses soldats ne le souffriroient pas, et que d'ailleurs il ne restoit personne capable de lui résister. Il vouloit donc qu'on lui offrît une couronne, qu'il usurpoit, et qu'on ne pouvoit lui ôter. Elle lui fut offerte.

Pour affoiblir les riches et pour s'attacher les pauvres, il commença par l'abolition des dettes, et par un partage des terres. Il

parut ensuite occupé des soins du gouvernement, faisant des lois assez sages, rendant la justice, et montrant beaucoup d'humanité. Par cette conduite, il se concilia ses sujets : ils les fit concourir à ses vues, et il conquit une grande partie de la Sicile.

Cependant les Carthaginois voulurent s'opposer à ses progrès. Ils armèrent. Agathocles força leur camp aux environs d'Himère. Mais, pendant que ses troupes s'abandonnent au pillage, un nouveau corps ennemi se montre tout-à-coup, profite du désordre, et enlève la victoire au tyran. Agathocles se réfugie à Syracuse, où il est assiégé.

Abandonné de ses alliés, privé de tout secours, et renfermé dans une ville qu'il ne paroissoit pas pouvoir défendre, il n'étoit pas encore sans ressources. Il déclara qu'il avoit un moyen de faire lever le siége, et de réparer ses pertes; et, sans déclarer son dessein, il fit monter sur soixante vaisseaux tout ce qu'il avoit de soldats plus déterminés.

On ne devinoit rien encore : car l'entrée du port étoit fermée par la flotte des Car-

thaginois, bien supérieure à celle des Syracusains. Quelque temps après parurent des vaisseaux, qui apportoient des vivres aux assiégés. Les ennemis firent, pour les enlever, des mouvemens qui donnèrent au tyran l'occasion de sortir. Ils crurent qu'il venoit au secours des vaisseaux qui arrivoient, et cependant il prit une route contraire. Étonnés, ils voulurent d'abord aller après lui : ils voulurent ensuite revenir aux vaisseaux de transport : mais, pendant qu'Agathocles leur échappoit, les vaisseaux étoient entrés dans le port, et Syracuse se trouva abondamment fournie de tout.

Les Carthaginois, honteux d'avoir manqué leur proie, et inquiets des projets que méditoit Agathocles, mirent à la voile, et le joignirent après six jours de navigation. Il les défit, et débarqua sur la côte d'Afrique. Alors il représente à ses soldats que le vrai moyen de délivrer Syracuse est de porter la guerre dans le pays ennemi; qu'ils vont combattre contre des hommes amollis par le luxe; que la seule hardiesse de son entreprise suffit pour les épouvanter; que l'Afrique, qui porte impatiemment le joug,

ne manquera pas de se soulever; et qu'ils peuvent déjà se regarder comme maîtres des richesses que renferme Carthage.

Ce discours ayant été reçu avec de grands applaudissemens, Agathocles prend une torche allumée; et, disant qu'il a promis à Proserpine et à Cérès de brûler sa flotte, s'il échappoit aux Carthaginois, il exhorte les soldats à remplir son vœu. Aussitôt il marche, et met le feu à son vaisseau. Étourdis, entraînés par cet exemple, tous saisissent des torches, et ils brûlent leurs vaisseaux avec autant de joie qu'ils eussent brûlé ceux des ennemis. Tel est l'empire des ames fortes sur la multitude. Agathocles vouloit que ses soldats n'eussent d'espérance que dans la victoire. D'ailleurs il ne pouvoit pas conserver sa flotte, sans affoiblir trop son armée, qui n'étoit que de quatorze mille hommes. Il ne laissa pas à ses troupes le temps de réfléchir sur une démarche si hasardeuse. Il marche, se rend maître de Tunis et d'une autre ville, et il abandonne tout le butin aux soldats.

Carthage fut dans une alarme d'autant plus grande, qu'elle crut d'abord que la

flotte et l'armée qu'elle avoit envoyées en Sicile, étoient défaites et ruinées. Elle arma à la hâte quarante mille citoyens, qui marchèrent sous les ordres d'Hannon et de Bomilcar, et qui furent battus. La victoire livra toute la campagne au vainqueur, et plusieurs peuples se joignirent à lui.

La superstition, qui croît avec la frayeur, persuada aux Carthaginois que les dieux, qu'ils avoient irrités, combattoient pour Agathocles. On prétend que, pour appaiser Saturne, trois cents personnes offrirent de laver dans leur sang l'impiété qu'elles avoient commises, en immolant à cette divinité des enfans achetés au lieu des leurs; et qu'on ajouta encore à ces victimes deux cents enfans pris dans les meilleures familles. A quelque excès d'absurdité et de cruauté que puisse porter la superstition, j'ai peine à croire que les historiens n'aient pas exagéré ces horreurs : car, en général, on aime à exagérer le mal comme le bien. Quoi qu'il en soit, après des sacrifices de cette espèce, les Carthaginois pressèrent Amilcar, qui commandoit en Sicile, de venir au secours de leur ville.

Amilcar fit publier, dans son camp et dans la ville que l'armée d'Agathocles avoit été taillée en pièces. Les Syracusains, d'abord effrayés, songeoient à se rendre : mais, bientôt après mieux instruits, ils se défendirent avec un nouveau courage ; et Amilcar étant tombé entre leurs mains, ils envoyèrent sa tête en Afrique.

Agathocles assiégeoit Adrumète. Il étoit arrêté devant cette place, lorsque le camp, qu'il avoit sous les murs de Tunis, fut forcé par les Carthaginois, et cette ville se trouva réduite aux dernières extrémités. Il avoit trop peu de forces pour les partager. Cependant il résolut de faire lever le siége de Tunis, et de continuer tout-à-la-fois celui d'Adrumète. A cet effet, il conduisit un petit corps de troupes sur le sommet d'une montagne, d'où on découvroit les deux villes, et il y fit allumer de grands feux. D'un côté, la garnison d'Adrumète crut qu'un nouveau renfort arrivoit aux assiégeans, et elle capitula : de l'autre, les Carthaginois s'imaginèrent qu'Agathocles alloit tomber sur eux avec toutes ses forces, et ils décampèrent avec tant de précipitation, qu'ils

abandonnèrent toutes leurs machines. Peu après, le roi de Syracuse remporta une victoire complète sur un roi de Libye, qui vint au secours de Carthage. Telle étoit sa position, lorsqu'il reçut la tête d'Amilcar. Il la fit jeter dans le camp des Carthaginois, qui, à cette vue, furent dans une si grande consternation, qu'Agathocles se seroit rendu maître de Carthage, sans un accident qu'il n'avoit pas été possible de prévoir.

Dans la chaleur du vin, Liciscus, capitaine aimé des soldats, fut tué par Archagathe, un des fils d'Agathocles, et ce meurtre ayant causé un soulèvement général, les troupes se nommèrent des chefs, et menacèrent de se donner aux Carthaginois, si le tyran ne leur livroit son fils. Agathocles, dépouillé de toutes les marques de la royauté, parut sans armes au milieu de ses soldats; et, les ayant touchés par cette démarche, il recouvra son armée. Mais Carthage avoit eu le temps de se reconnoître. Cependant des troubles, qui s'élevèrent dans cette ville, la lui auroient livrée, s'il en avoit eu connoissance. Ils furent dissipés

par la mort de Bomilcar, qui avoit aspiré à la tyrannie.

Pendant cette guerre, qui parut aux peuples de Sicile une occasion favorable au recouvrement de la liberté, plusieurs villes s'associèrent pour secouer tout-à-la fois le joug de Carthage et celui de Syracuse. Une pareille révolution paroissoit demander la présence d'Agathocles, et l'état des choses en Afrique sembloit lui permettre de s'absenter pour quelque temps. Il passa donc en Sicile, laissant le commandement de son armée à son fils Archagathe.

Ce nouveau chef eut des succès brillans, mais inutiles et même dangereux. Ayant eu l'imprudence de porter la guerre dans l'intérieur de l'Afrique, il ne fit des conquêtes que pour les abandonner, parce qu'il ne fut plus en état de faire face à tous les ennemis qu'il suscita contre lui. Les Carthaginois profitèrent de la conjoncture embarrassante où il étoit. Une de ses armées fut défaite, une autre le fut encore. et il se trouva lui-même enfermé dans son camp.

Agathocles revint alors de Sicile, où il

avoit fait rentrer presque toutes les villes sous sa domination. Aussitôt qu'il eut rejoint son armée, il offrit la bataille aux Carthaginois, qui n'eurent garde d'en courir les hasards; et il tenta inutilement de les forcer dans leur camp. Bientôt après, abandonné des Africains, il se trouva sans ressource.

Malgré ses revers, le succès de son expédition auroit encore été brillant, s'il eût été en son pouvoir de reconduire son armée en Sicile. Mais il n'avoit point de vaisseaux, et les Carthaginois étoient maîtres de la mer. Il se sauva avec un petit nombre de personnes, abandonnant ses fils aux soldats qui les massacrèrent, et qui traitèrent avec l'ennemi. Lâche déserteur de son armée, et traître envers ses enfans, à peine fut-il de retour à Syracuse, qu'il se vengea, sans distinction d'âge ni de sexe, sur les parens et sûr les amis des soldats qu'il avoit abandonnés.

Cette barbarie, qui souleva les peuples, le mit dans la nécessité de faire la paix avec les Carthaginois. Il leur céda toutes les places qu'ils avoient possédées en Sicile:

il marcha ensuite, avec cinq à six mille hommes, contre Dinocrate, qui étoit à la tête de vingt-trois mille hommes révoltés, et il le défit. Tout alors étant soumis, il fit quelques autres expéditions, qui méritent peu de nous arrêter. Il tomba sur les peuples de Lipari, dont il pilla les temples; mais la tempête fit périr sa flotte qu'il ramenoit chargée de butin. Il fit lever le siége de Corcyre à Cassandre, dont il brûla tous les vaisseaux. Il passa plusieurs fois en Italie, ravagea la Campanie, et soumit les Brutiens, qui secouèrent le joug aussitôt qu'il se fut retiré. Enfin il mourut empoisonné, et ce fut son petit-fils Archagathe qui lui fit donner le poison par Menon. On est fâché que ce monstre ait eu des talens.

Vers le temps où les Achéens commençoient à renouveler leur ancienne association, plusieurs tyrans aspirèrent à se rendre maîtres de Syracuse; et les Carthaginois, ayant profité de ces divisions, assiégèrent cette ville par terre et par mer. Ce fut alors que les Syracusains appelèrent Pyrrhus, qui étoit en Italie. La réputation

de ce prince commença ses succès. Son nom soumit les Grecs; son courage dompta les Carthaginois. Il ne restoit plus à ceux-ci que Lilibée, lorsque Pyrrhus voulut forcer les peuples de Sicile à le suivre en Afrique. Il employa la violence pour obliger les villes à lui fournir des matelots; et, croyant pouvoir disposer de tout en despote, il abandonna à ses créatures les dignités, les magistratures, et même les biens des citoyens. Par cette conduite, il aliéna les esprits, et il vit que la Sicile alloit lui échapper avec la même facilité qu'elle s'étoit livrée. Dans l'impuissance de conserver cette conquête, il repartit pour l'Italie, sous prétexte d'aller au secours des Tarentins. *Quel champ de bataille nous laissons aux Romains et aux Carthaginois!* dit-il, en quittant la Sicile.

Après le départ de Pyrrhus, Syracuse, déchirée par une multitude de factions, tomba dans une anarchie d'autant plus cruelle, que les troupes, composées en partie de soldats étrangers, trouvoient dans le plus grand désordre leur plus grand avantage. Il n'étoit plus possible de rétablir la démocratie

démocratie, qui d'ailleurs ne se fût pas maintenue. Il falloit un maître aux Syracusains : il importoit seulement qu'il eût des vertus et des talens.

L'armée s'arrogea le droit de nommer deux chefs. Elle choisit Hiéron et Artémidore, et les conduisit à Syracuse. Hiéron qui n'avoit encore que vingt-cinq ans, venoit de se distinguer dans la dernière guerre, où il avoit fait ses premières campagnes sous Pyrrhus. Il descendoit de Gélon, dont l'exemple seul sembloit lui imposer la loi d'être vertueux.

D'une figure aimable et d'une constitution forte, il avoit tout à-la-fois et les dehors que le soldat cherche dans le héros, et les graces qui préviennent le peuple. Quoique le maître que donnoit l'armée, dût être odieux, Hiéron se fit aimer, parce qu'il montra dans toute sa conduite beaucoup de sagesse et de modération. Il ne parut saisi de l'autorité, que pour faire respecter les lois. Il dissipa les factions, il rétablit l'ordre, et cependant il n'exerça aucune violence. Les Syracusains, qui connurent combien il pouvoit contribuer à leur bonheur déclarèrent qu'ils le

vouloient pour les gouverner, et qu'ils ne vouloient que lui.

Ce qui paroît usurpation, ne l'est pas toujours. On se fait à ce sujet des idées peu exactes, parce qu'on n'a pas égard à toutes les circonstances. Certainement il ne faut pas confondre Agathocles et Hiéron sous l'odieux nom d'usurpateur.

Celui-là, détruisant l'ouvrage du sage Timoléon, troubla la paix de sa patrie, y répandit le plus grand désordre, s'éleva au trône par des crimes, et en commit encore pour s'y maintenir. Celui-ci trouva Syracuse dans une anarchie qui la livroit tour-à-tour à différentes factions, et qui tenoit les citoyens dans l'esclavage, quoiqu'elle ne leur permît pas de savoir à quel maître ils devoient obéir. Est-ce donc usurper l'autorité, que de se mettre à la tête d'un pareil peuple, pour en devenir le bienfaiteur et le père? est-il, en pareil cas, de plus beaux droits que ceux des vertus et des talens? Hiéron, à la vérité, ne fut d'abord élu que par les soldats, qui étoient presque tous étrangers : il est même vraisemblable qu'il en rechercha les suffrages. Mais enfin

devoit-il attendre qu'il fût prévenu par les Syracusains ? ce peuple étoit-il libre pour faire un choix ? Hiéron me paroît justifié par les circonstances où il s'est trouvé, et encore plus par la conduite qu'il a tenue.

Il n'étoit pas assuré des troupes, comme des citoyens. Les soldats étrangers se repentoient de lui avoir donné l'autorité. Ils auroient voulu un tyran qui eût tout sacrifié à leur avidité, et à qui ils seroient devenus d'autant plus nécessaires, qu'il auroit été plus odieux. Sans discipline, toujours disposés à la révolte, ils n'attendoient que le moment de faire une révolution, et Syracuse paroissoit menacée d'une guerre civile. Hiéron forma le projet de se défaire des plus séditieux. Il seroit à souhaiter qu'il n'eût pas employé, à cet effet, la trahison la plus noire.

Les Campaniens, qu'Agathocles avoit eus à sa solde, ayant été obligés de se retirer, passèrent à Messine, dans le dessein de s'embarquer pour leur pays. Reçus avec bonté par les habitans de cette ville, ils eurent la perfidie d'égorger ou de chasser les hommes, et ils partagèrent entre eux

les femmes et les terres. Ils prirent ensuite le nom de Mamertins, de *Mamers*, le dieu de la guerre ; et bientôt, devenus puissans, ils firent des courses sur les terres des Syracusains.

Hiéron marcha contre eux, uniquement dans la vue d'exécuter le projet qu'il méditoit. Il fit deux corps de ses troupes. Au premier, tout composé de soldats étrangers, il ordonna de commencer l'attaque; et, lorsqu'il les vit engagés: il les abandonna au lieu de les soutenir. Ils furent taillés en pièces. Il est triste de voir cette tache dans la vie d'Hiéron. On ne peut excuser ce prince, qu'en accusant le siècle où il vivoit. En effet, en Sicile, comme en Italie, la guerre étoit alors un vrai brigandage.

Après avoir exterminé les soldats étrangers, Hiéron forma les Syracusains à la discipline militaire, ne craignant pas, comme les tyrans, d'armer des citoyens. Dès qu'il eut une armée, il punit les Mamertins des hostilités qu'ils avoient commises; et, rentrant victorieux dans Syracuse, il y fut proclamé roi. Il y avoit sept ans qu'il gouvernoit cette république.

La couronne ne le changea point. Il continua d'être humain, généreux et citoyen. Les Mamertins, qu'il avoit vaincus, se voyant menacés de tomber sous sa domination, cherchèrent des secours au-dehors. Mais, peu d'accord entre eux, les uns se mirent sous la protection des Carthaginois, les autres appelèrent les Romains. Ce fut l'occasion de la première guerre Punique.

CHAPITRE VII.

Comparaison des Romains et des Carthaginois.

LORSQUE nous remontons à l'origine des établissemens, nous voyons que le premier droit est celui du premier occupant. C'est ainsi que les Carthaginois eurent d'abord l'empire de la mer. Ils le dûrent, soit à l'ignorance, soit à l'impuissance des autres peuples. En un mot, ils l'occupèrent les premiers. Ce fut une raison de la rapidité de leurs progrès : mais cette facilité ne leur apprit pas à surmonter des obstacles, et en cela, ils furent mal servis par les circonstances.

Les Romains, au contraire, toujours arrêtés, s'élèvent lentement. Ils sont dans la nécessité de perfectionner l'art militaire, de vaincre par la conduite autant que par les armes, et de penser aux moyens de s'attacher les vaincus.

Plusieurs siècles de succès faciles ont produit chez les Carthaginois des effets bien différens. Sans politique, ils n'ont jamais su, ni s'attacher les alliés, ni intéresser à leur fortune les peuples vaincus. Quoiqu'ils fissent beaucoup la guerre sur terre et sur mer, ils ne paroissent pas avoir été jusqu'ici supérieurs dans l'art militaire. Ils avoient porté leurs armes en Afrique, en Espagne, dans les îles Baléares, sur les côtes de Sicile, où les Grecs ne s'étoient pas établis; et il y a lieu de présumer que, lorsqu'ils armèrent contre Gélon, ils avoient eu rarement occasion de combattre contre des ennemis bien redoutables.

Pendant qu'ils étoient vainqueurs avec tant de facilité, il se formoit des peuples qui apprenoient à vaincre. Alors les Carthaginois ne virent pas ce qui leur manquoit. Parce qu'ils avoient réussi, ils crurent devoir réussir encore. Les revers les irritèrent sans les instruire. Ils s'imaginèrent qu'il suffisoit d'avoir de grosses armées, de traiter avec la dernière barbarie les nations subjuguées, et de punir l'ignorance ou le

malheur de leurs généraux, comme ils en auroient puni la trahison.

Ils auroient pu subjuguer la Sicile. Ils n'avoient qu'à se déclarer les protecteurs de la liberté. Les villes se seroient mises, les unes après les autres, sous leur protection; et, s'ils avoient été fidelles à leurs engagemens, Syracuse elle-même auroit eu recours à eux quand ce n'eût été que pour se soustraire à la tyrannie. Cet empire eût été moins coûteux, plus juste, plus utile et plus assuré. Au lieu de cela, ils se sont obstinés à faire cette conquête par la force des armes. Ils ont souvent fait des préparatifs immenses. Ils ont levé de grandes armées, qui périssoient par l'intempérie de l'air, quand elles échappoient à l'ennemi. Ils ont réuni contre eux tous les peuples de cette île. Ils y ont fait venir des secours de la Grèce. Enfin, ils ont fait des dépenses qui auroient été plus que suffisantes pour l'acheter, et ils ne l'ont jamais eue toute entière. Le seul avantage qu'ils aient pu retirer de leurs entreprises, a été d'apprendre le métier de la guerre. Il n'est pas vraisemblable que Gélon,

Denis, Timoléon, Agathocles et Pyrrhus ne leur aient à cet égard fait faire des progrès. On n'apprend bien cet art que de ses ennemis.

Plus vous réfléchirez sur les Romains et sur les Carthaginois, plus vous vous convaincrez que, dans quelque genre que ce soit, les hommes ne deviennent grands que par les obstacles vaincus. Appliquez-vous, Monseigneur, de bonne heure et avec courage, aux choses difficiles.

Le gouvernement de Carthage n'étoit ni purement aristocratique ni purement démocratique. Deux magistrats annuels convoquoient le sénat, y présidoient, proposoient les affaires, et recueilloient les suffrages. Quoiqu'on leur donnât quelquefois le commandement des armées, ils ne l'avoient pas néanmoins de droit. Les historiens les nomment suffètes, rois, consuls et dictateurs. On peut juger, à la multitude de ces noms, qu'ils ne se faisoient pas des idées bien précises des fonctions de ces magistrats.

Rien ne seroit mieux que de confier aux mêmes hommes la conduite de l'état et de

la guerre. Cela arriva chez les Romains; parce que, pendant plusieurs siècles, les consuls pouvoient marcher à l'ennemi, sans paroître presque s'absenter de Rome. Mais cet usage ne devoit pas s'introduire à Carthage, qui porta de bonne heure ses armes au loin. Mettre les suffètes dans la nécessité de s'absenter, c'eût été aller contre l'objet pour lequel on les avoit créés; et on ne prit ce parti que dans des circonstances particulières.

Les grandes affaires se traitoient dans le sénat, telles que les négociations, le gouvernement des provinces, la paix et la guerre. Si les suffrages y étoient partagés, la décision étoit dévolue au peuple. Quelquefois même il suffisoit pour cela que les suffètes ne fussent pas de l'avis du sénat.

On ne sait point quel étoit le nombre des membres de ce corps, ni à qui appartenoit le droit de les élire. On dit seulement qu'on les prenoit toujours parmi les citoyens que l'âge, l'expérience, la naissance, les richesses et le mérite sur-tout, rendoient recommandables. Sans doute, les lois le prescri-

voient ainsi : mais il y a souvent loin de la conduite d'un peuple à sa législation.

Quoique les suffètes, le sénat et le peuple se partageassent l'autorité, les généraux ne pouvoient manquer de devenir très-puissans. Les guerres qui se faisoient loin de Carthage, mettoient dans la nécessité de leur conserver le commandement plusieurs années de suite ; et les armées, composées de soldats mercenaires, devoient souvent s'intéresser plus à la fortune de leur chef, qu'à celle de la république.

On redouta donc la puissance des généraux. Pour la balancer, on créa le tribunal des cent. C'étoit un corps auquel chaque général devoit rendre compte de sa conduite. On le composa de cent quatre personnes choisies parmi les sénateurs, et dont les places furent à vie.

Ce tribunal pouvoit avoir des inconvéniens. Tous ceux qui le composoient, étoient-ils militaires? quand ils l'auroient été, pouvoient-ils juger des circonstances où un général s'étoit trouvé? enfin étoient-ils si incorruptibles, que les richesses et la puis-

sance ne pussent pas assurer l'impunité?

On reconnut, sans doute, l'insuffisance de ce tribunal; et, pour y remédier, on en tira cinq magistrats dont le pouvoir fut encore plus étendu. Ils nommoient aux places vacantes dans le tribunal des cent: ils disposoient de plusieurs charges de la république; et la fortune des citoyens étoit, pour ainsi dire, entre leurs mains. C'est ainsi que, pour se défendre contre quelques hommes puissans, les Carthaginois créèrent des tribunaux qui pouvoient devenir plus redoutables. Ils vouloient mettre un frein à une autorité, et ils en établissoient une autre qui avoit besoin d'être contenue. Ils laissoient donc subsister les abus auxquels ils croyoient remédier. La plupart des corps politiques sont de mauvaises machines, qui se démontent toujours, auxquelles il faut continuellement travailler, et qui ne vont bien, qu'autant qu'un grand ouvrier y met la main.

Il y avoit encore, à Carthage, des magistrats dont les uns avoient le dépôt des deniers publics, les autres l'inspection des

mœurs, et que les historiens latins ont nommé questeurs et censeurs. Nous ne savons pas si, d'après ces dénominations, nous pouvons juger exactement des fonctions de ces magistrats.

La préture a eu à Carthage la plus grande influence. On voit que celui qui exerçoit cette magistrature, disposoit, au moins dans quelque cas, des revenus de l'état, et qu'il étendoit sa jurisdiction sur le tribunal des cent, et même sur les cinq juges qu'on en tiroit. Si nous savions mieux l'histoire de Carthage, nous pourrions observer le développement de toutes ces choses, et nous ferions une comparaison plus exacte de son gouvernement avec celui de Rome.

Aristote l'a regardé comme un des plus parfaits. Il se fondoit sur ce que jusqu'à son temps, aucun tyran n'avoit opprimé la liberté de cette république, et qu'il ne s'y étoit même élevé aucune sédition considérable. Il seroit à souhaiter qu'il nous eût fait voir comment cet avantage a été l'effet des lois. Je soupçonne qu'on pourroit attribuer aux circonstances seules ce qu'il attribue à la sagesse du gouvernement.

Rome ayant été bâtie dans l'intérieur du continent, il falloit à ses citoyens des champs ou du butin : ils n'avoient pas d'autre moyen de subsister. Il étoit donc naturel que la loi agraire devînt un sujet de dissentions ; et que, pour obtenir des terres, le peuple tentât de se rendre maître du gouvernement.

Transportons les Romains sur une des côtes de l'Italie : donnons-leur un port de mer, des vaisseaux, un fonds de richesses. Supposons encore que c'est une colonie d'hommes industrieux, laborieux, et qui ont appris le commerce dans leur première patrie. Il est certain que dans cette supposition, ils seront commerçans. Ceux qui n'auront point de terres à cultiver, ne sentiront pas le besoin d'en avoir. Ils monteront sur les vaisseaux : ils vivront des arts, introduits par la navigation et par le commerce. Voilà précisément ce qu'a été Carthage dès sa fondation. Un Carthaginois, sans avoir des terres, avoit donc de quoi subsister : il pouvoit même s'enrichir. Or le peuple se borne aux choses qui sont à sa portée, et il faudroit

les lui enlever pour lui faire ambitionner quelque chose au-delà.

Le sénat, composé de commerçans, avoit besoin des pauvres. Intéressé à favoriser leur industrie, il ne pouvoit pas leur enlever leur subsistance, comme à Rome les patriciens l'enlevoient aux plébéiens; et le peuple, content de jouir des fruits de son travail, ne songeoit pas à remuer, parce qu'il ne sentoit pas le besoin de se gouverner lui-même. Il n'étoit pas d'ailleurs assez désœuvré, pour s'occuper, sur la place, des affaires du gouvernement. Il n'est donc pas bien sûr que la tranquillité, dont Carthage a joui, ait été l'ouvrage des lois. Mais il faut distinguer les temps.

Dans les commencemens, chaque citoyen ne songe qu'à s'établir. Les ouvriers se forment, les matelots, les pilotes; les marchands méditent des entreprises, font des voyages au loin, tentent différens commerces, rapportent des richesses, et font subsister un peuple nombreux. Ainsi tous les citoyens s'occupent, tous vivent de leur travail; et ils ne peuvent pas avoir

cette inquiétude qui favorise l'ambition des plus puissans, et qui prépare les révolutions.

Alors ce sont les riches qui exercent les magistratures, qui commandent les armées, qui remplissent les tribunaux et le sénat. Cela est dans l'ordre. Il est naturel que ceux qui ont un plus grand intérêt dans une association, aient aussi plus de part à la conduite des affaires. En pareil cas, chacun se met volontiers à sa place: ceux qui n'ont rien, ont au moins leur industrie; et les pauvres se contentent des profits qu'ils font en servant les riches.

Tout reste dans cette situation, tant que les particuliers protégés par le gouvernement, sont chacun trop occupés de leurs propres affaires, pour vouloir se mêler uniquement des affaires publiques.

Cependant il se forme de nouveaux riches. Ils veulent avoir part au gouvernement, et ils sont fondés. Mais les anciens ne veulent pas céder les charges et les honneurs, dont leurs familles sont en possession. Alors la jalousie commence,

elle excite l'ambition, et les troubles vont naître.

En effet, si dans ces circonstances, la république, en guerre avec une nation puissante, fait des pertes considérables, la ruine du commerce entraînera la ruine des familles. Les nouveaux riches, qui sont exclus des magistratures, se plaindront de ceux qui gouvernent : les pauvres qui ne pourront plus subsister de leur travail, s'en plaindront également; et c'est alors que la république sera déchirée par des factions. Voilà la position où se trouvera Carthage dans le cours de ses guerres avec Rome.

Le peuple aura donc part au gouvernement dans ces deux républiques, mais l'une en sera plus foible, et l'autre plus puissante.

A Rome, l'objet de la guerre est le même pour tous les citoyens: ils veulent être libres et dominer, c'est leur unique ambition. Par-là, les succès sont communs, les revers le sont encore, et ils réuniront mieux toutes les forces ; car la

liberté, qu'ils menacent, fait sentir la nécessité d'agir de concert.

A Carthage, le commerce est le principal objet de la guerre : on n'y prend les armes que pour le conserver ou pour l'étendre. Or les avantages qu'il produit, ne sauroient être égaux pour tous les citoyens, il y aura encore une plus grande disproportion dans les pertes, qui seront la suite des revers. En pareil cas, plus d'intérêt commun ; tout, au contraire, répandra la division et le trouble.

Les Romains, malgré leurs dissentions, sont donc toujours réunis, parce que toutes les opérations du gouvernement ont un objet auquel tous les citoyens s'intéressent également.

A Carthage, le peuple ne desire d'avoir part au gouvernement, que dans la vue de s'enrichir. A Rome, il ne cherche dans les honneurs que les honneurs mêmes, et il est forcé de s'en rendre digne. Il y aura donc plus d'émulation parmi les Romains, et plus de jalousie parmi les Carthaginois. Or l'émulation détermine toutes les forces

à la fois vers le bien général, tandis que la jalousie les divise, et les détruit les unes par les autres.

Les éloges qu'Aristote a donnés au gouvernement de Carthage, font croire que de son temps, il n'avoit pas encore dégénéré en abus. L'histoire ne nous apprend pas, comment dans la suite il s'est altéré. Nous voyons que si les sénateurs vouloient conserver l'autorité, il falloit qu'ils prissent la précaution de décider de tout sans partage; et il est à présumer qu'ils ont tenu cette conduite, tant que les circonstances l'ont permis. Mais à peine les citoyens auront eu occasion de se plaindre du gouvernement, qu'aussitôt des ambitieux auront voulut profiter de l'inquiétude produite par un mécontentement général. Ils auront, par conséquent, divisé le sénat, pour avoir un prétexte de porter les affaires devant le peuple. Or dès que chez un peuple riche, la démocratie vient à prévaloir, elle hâte la ruine de la république.

Dans l'état où nous avons laissé Rome, ses armées n'étoient composées que de ci-

toyens ou d'alliés, qui s'intéressoient au sort de ses armes. Il n'en étoit pas de même de Carthage. Commerçante par sa nature, elle trouvoit peu de soldats parmi ses citoyens. A la vérité, elle entretenoit un corps de troupes nationales, mais il étoit si peu considérable, qu'on ne pouvoit le regarder que comme une école. Elle tiroit sa cavalerie de Numidie, ses frondeurs des îles Baléares, son infanterie d'Espagne, d'Italie, des Gaules, de la Grèce. Elle avoit l'avantage de faire combattre tous les peuples pour ses propres intérêts : ses défaites lui coûtoient peu de citoyens, et le commerce réparoit les pertes qu'elle faisoit.

Mais cet avantage n'est pas solide. Il n'en résulte qu'une puissance empruntée, et Rome étoit puissante par elle-même. Que deviendra Carthage, si la guerre interrompt son commerce? Que la mer cesse d'être libre; bientôt abandonnée de ses troupes mercenaires, exposée même à leur révolte, elle ne sera pas en état d'en lever de nouvelles.

Cette république jugeoit avantageux pour elle que ses armées fussent composées de nations, qu'elle supposoit pouvoir difficilement concerter une révolte générale, parce qu'elles parloient des langues différentes. C'étoit une erreur. Toutes les fois que des soldats seront mécontens, ils s'entendront en quelque sorte sans se parler. D'ailleurs, pour se flatter de vaincre avec de pareilles troupes, il faudroit qu'elles fussent commandées par des généraux d'un mérite bien rare, ou n'avoir jamais à combattre contre des Gélon, des Timoléon, des Agathocle et des Romains.

Rome ne produisoit que des soldats, parce que la guerre étoit pour elle, ce que le commerce étoit pour Carthage. Elle ne négligeoit rien pour les former. Châtimens, récompenses, discipline sévère, tout étoit mis en usage. Toujours exercés, toujours aguerris, l'art militaire faisoit continuellement des progrès. Toujours animés de l'amour de la patrie, leur courage étoit un vrai fanatisme. Ils pouvoient être défaits, mais ils pouvoient à peine s'avouer vain-

cus ; et nous les verrons, après les plus grands revers, compter encore sur la victoire. Vous jugez que Carthage ne pourra vaincre, qu'autant qu'elle aura, comme Thèbes, un Épaminondas.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la première guerre punique.

Les républiques de la Grèce, foibles lors même qu'elles paroissoient plus redoutables, étoient, par leur constitution, dans l'impuissance de s'accroître. Rome, au contraire, acquiert continuellement de nouvelles forces. Elle sent qu'elle peut plus qu'elle n'a *fait encore*. Ce *sentiment*, qui lui promet de nouveaux succès, lui fait prendre un nouvel essor. Elle porte déjà la vue au-delà des mers; et la victoire, qui marche devant elle, semble lui offrir sur les peuples à vaincre, les droits qu'elle s'est faits sur les peuples vaincus. Elle a triomphé de Pyrrhus, le plus grand général de son siècle; et, ce qui pouvoit beaucoup sur l'imagination des Romains, Pyrrhus

étoit un descendant d'Achille. Ce ne sont pas des Volsques, des Sabins, des Étrusques, des Gaulois et des Samnites, qui ornent le triomphe de Curius Dentatus, vainqueur de ce héros, ce ne sont pas des gerbes, des troupeaux, des armes et des dépouilles, qu'on a déjà vus tant de fois : ce sont des Épirotes, des Molosses, des Thessaliens, des Macédoniens: c'est l'or, la pourpre et toutes les richesses, que les Grecs étaloient jusques dans leurs camps: enfin ce sont ces éléphans, qui avoient d'abord répandu l'épouvante, et qui maintenant, chargés de leurs tours, ne paroissent que pour donner un spectacle au peuple. Vous imaginez l'impression que ce triomphe fit sur les Romains, et vous jugez qu'il ne leur faut plus qu'un prétexte pour fanchir les mers.

Une légion romaine, en garnison à Rhège, s'étoit emparée de cette ville par le massacre des principaux habitans, et s'étoit alliée des Mamertins. Rome, alors en guerre avec Pyrrhus, avoit laissé jouir ces scélérats du fruit de leur trahison. Si cependant elle ne vouloit pas paroître leur

leur complice, il lui importoit d'en faire un exemple. C'est pourquoi le consul Génucius eut ordre de faire le siége de Rhège. Les traîtres se défendirent en désespérés. La résistance fut plus longue qu'on ne l'avoit prévu ; et l'armée romaine, qui souffroit de la disette, eût été forcée à se retirer, si Hiéron n'y eût envoyé des vivres. Enfin, la ville ayant été prise, et rendue à ses premiers habitans, trois cents légionaires, faits prisonniers, furent conduits à Rome, où ils périrent sous la hache, après avoir été battus de verges.

Ce jugement équitable et politique étoit encore tout récent, lorsque les députés des Mamertins arrivèrent à Rome. Secourir ces brigands, c'étoit approuver à Messine, ce qu'on venoit de punir à Rhège : se refuser à leur demande, c'étoit laisser échapper une occasion de porter la guerre en Sicile. Le sénat renvoya la chose au peuple, se croyant à l'abri de tout reproche, si les secours étoient ordonnés par un plébiscite plutôt que par un sénatus-consulte.

Le peuple, à qui une nouvelle guerre paroissoit toujours une ressource, ordonna d'armer pour les Mamertins. Le sénat l'avoit prévu, sans doute. Mais pouvoit-il se croire bien justifié ? Quelle raison d'ailleurs avoit-il de porter déjà ses vues sur la Sicile ? Craignoit-il que les Carthaginois n'en fissent la conquête ? N'auroit-il pas été toujours à temps d'aller au secours d'Hiéron ? Le motif de la guerre alors eût été honnête. Comment excuser le sénat ? Le roi de Syracuse a secouru les Romains contre les brigands de Rhège ; et c'est contre lui qu'ils prennent les armes, pour secourir les brigands de Messine.

Réunis pour chasser de Sicile les Mamertins, Hiéron et les Carthaginois assiégeoient Messine, et leur flotte paroissoit fermer le détroit aux Romains. Mais ils le gardèrent avec trop de négligence, et le consul Appius Claudius passa avec toutes ses troupes.

Il paroît qu'on a voulu répandre du merveilleux dans cette entreprise. On diroit

que les Romains n'ayant pas même des vaisseaux de transport, Appius ait imaginé de construire des espèces de radeaux ; ce qui lui fit donner le surnom de *caudex*.

Par le premier traité que les Romains ont fait avec les Carthaginois, on voit que dès le temps des rois, ils navigeoient sur mer. Ils faisoient peu de commerce, cependant ils ne pouvoient pas le négliger tout-à-fait. On ne peut pas même douter qu'ils n'aient eu de bonne heure des vaisseaux de guerre, quoiqu'avant l'an de Rome 443, il n'en soit pas fait mention dans les historiens. Leur marine, sans doute, étoit peu considérable : mais ils n'étoient pas ignorans, au point de regarder des radeaux comme une invention nouvelle. D'ailleurs, peut-on supposer, qu'ayant formé le projet de passer en Sicile, ils n'aient pas fait venir des vaisseaux des villes grecques d'Italie ?

Les Syracusains et les Carthaginois, campés séparément, pressoient Messine de tous côtés, et Ap. Claudius paroissoit

n'y être arrivé que pour être assiégé lui-même. Il fit des propositions qu'on n'écouta pas. Alors se voyant dans une situation qui demandoit de la hardiesse et de la promptitude, il offrit la bataille aux Syracusains.

Si Hiéron eût refusé le combat, il est vraisemblable que les Romains n'auroient pas pu le forcer dans ses lignes, et, par conséquent, il les auroit mis dans la nécessité d'abandonner les Mamertins. Mais il jugea qu'une action termineroit plus promptement la guerre, persuadé que les Carthaginois n'en seroient pas simples spectateurs, et que les ennemis succomberoient sous le poids de deux armées, qui les attaqueroient en même temps. Il se trompa ; ses alliés virent sa défaite, sans sortir de leur camp. Peut-être imaginèrent-ils qu'il seroit toujours en leur pouvoir de chasser les Romains, et que la victoire, qu'ils leur laissoient remporter, ne faisoit qu'affoiblir la seule puissance alors redoutable pour eux. La conduite d'Hiéron paroît le prouver. Si, après la bataille, il se fût renfermé

dans son camp, Appius n'eût tiré aucun fruit de sa victoire. Mais, indigné de la perfidie des Carthaginois, il retourna à Syracuse, ne songeant plus qu'aux moyens d'établir la paix dans ses états, et d'assurer le bonheur de son peuple. Appius ayant appris sa retraite, marcha contre les Carthaginois. Il les vainquit, et Messine fut délivrée. Ce général a eu la gloire de triompher le premier des peuples au-delà des mers.

Cette même année est remarquable par les jeux funèbres, avec lesquels M. et D. Junius Brutus crurent honorer leur père. On vit pour la première fois des combats de gladiateurs : spectacle barbare qui plut au peuple, et qui sera toujours plus agréable à ses yeux.

Le sénat, qui se proposoit d'abord de donner quatre légions aux nouveaux consuls qui passèrent en Sicile, ne leur en donna que deux, parce qu'Hiéron se hâta de faire sa paix avec les Romains. On ajouta seulement à ces légions quelques troupes des alliés. Les consuls enlevèrent rapide-

ment plusieurs places aux Carthaginois.

Le roi de Syracuse prit le seul parti qui pouvoit écarter la guerre de ses états. Si les Romains n'étoient pas plus justes que les Carthaginois, ils sentoient mieux combien il leur importoit de le paroître, et ils étoient dans l'usage de ménager leurs alliés. Assuré d'en être respecté par les avantages qu'ils pouvoient retirer de son alliance, Hiéron, d'ailleurs, n'avoit rien à craindre des Carthaginois qui seroient assez occupés à la défense de leurs places.

La peste qui survint à Rome, troubla la joie que donnoient les succès de la guerre. On y apporta le remède ordinaire; un dictateur et un clou.

L'année suivante, les consuls L. Posthumius Mégellus et Q. Mamilius Vitulus ouvrirent la campagne par le blocus d'Agrigente, place d'armes des Carthaginois, bien fortifiée, et défendue par une garnison de cinquante mille hommes, que commandoit Annibal. Ce général voyant que les assiégeans alloient au fourrage

avec beaucoup de désordre, fit une sortie dans laquelle il se seroit rendu maître de leur camp, s'il eût marché avec plus de troupes : ou plutôt si la discipline n'eût pas mis les Romains dans la nécessité de vaincre ou de périr. Il fut repoussé. Alors la plupart des peuples de Sicile se déclarèrent pour Rome contre Carthage; et quoique les consuls ne fussent arrivés qu'avec deux légions, ils eurent bientôt une armée de cent mille hommes.

L'abondance étoit dans le camp des Romains, Agrigente manquoit de vivres, et le siége duroit depuis cinq mois, lorsqu'Hannon vint au secours d'Annibal avec cinquante mille hommes de pied, six mille chevaux et soixante éléphans. Il s'empara d'Erbesse, et mit la disette dans le camp des ennemis. Quoique ce fût la seule place d'où les Romains tiroient des vivres, ils avoient eu l'imprudence de ne pas s'en assurer. Désolés par la famine et par les maladies qui en étoient la suite, ils auroient été contraints de lever le siége, si Hiéron n'eût pas trouvé le moyen de

leur faire passer quelques convois. Cependant Hannon se flattoit de les réduire sans rien hasarder; mais ayant cédé aux instances d'Annibal, qui le pressoit d'engager une action, il fut entièrement défait, et Annibal lui-même n'eut plus d'autre ressource que de se sauver avec sa garnison.

Les Agrigentins égorgèrent les Carthaginois qui étoient restés. Ils n'en furent pas traités avec plus d'indulgence: on en vendit vingt-cinq mille. On ne dit pas le nombre de ceux qui périrent, lorsque leur ville fut livrée aux soldats. Les Romains ou leurs alliés perdirent à ce siége plus de trente mille hommes, et la perte des Carthaginois fut beaucoup plus grande. Les conquêtes, funestes aux vaincus, coûtent cher aux vainqueurs. Voilà comment se forment les empires.

La prise d'Agrigente ouvrit aux Romains toutes les villes de la Sicile. Les places maritimes restèrent sous la domination des Carthaginois. Ils révoquèrent Hannon. Amilcar, qui lui succéda dans

le commandement, ravagea les côtes d'Italie : mais il n'osa rien tenter sur terre, et l'année se passa sans combat.

Autant les légions étoient redoutables aux Carthaginois, autant les flottes l'étoient aux Romains ; et ces deux puissances se faisoient une guerre qui devenoit funeste à l'une et à l'autre, sans être avantageuse à aucune des deux. Rome se proposa d'enlever à Carthage l'empire de la mer.

Ce projet étoit hardi sans doute : mais on s'est plu à le faire paroître plus grand encore. Rome, dit-on, n'avoit pas un seul petit bâtiment armé en guerre. Elle manquoit d'ouvriers pour la construction des vaisseaux. Elle ne connoissoit pas les galères à cinq rangs de rames, qui faisoient la principale force des armées navales; et elle n'auroit pas pu en construire, si une galère carthaginoise, qui échoua sur la côte, ne lui eût servi de modèle. Tout cela est exagéré. Avant la guerre punique, les Romains avoient une flotte, que commandoit le duumvir Valérius, et qui fut insultée par les Tarentins. S'ils manquoient

d'ouvriers pour la construction des vaisseaux, ils en pouvoient trouver dans les villes grecques, qui étoient sous leur puissance, et il est vraisemblable qu'ils y auroient encore trouvé des modèles de galères à cinq rangs de rames. Enfin Hiéron, alors leur allié, auroit pu suppléer à tout ce qui leur manquoit. Quoi qu'il en soit, en deux mois ils équipèrent cent galères à cinq rangs de rames, vingt à trois rangs, et ils formèrent des matelots.

C. Duillius Népos eut le commandement des légions qui passèrent en Sicile, et son collègue Cn. Cornélius Scipio commanda la flotte. Celui-ci, ayant mis à la voile avec dix-sept vaisseaux, s'approcha de l'île de Lipari qu'il se flattoit de surprendre, fut surpris lui-même, et enlevé avec toute son escadre. Peu de jours après, Annibal, le même qui avoit fui d'Agrigente, fut sur le point d'essuyer le même sort. Comme il tournoit un promontoire, la flotte des Romains se présenta tout-à-coup en ordre de bataille : il perdit plusieurs bâtimens, et il eut bien de la peine à se sauver.

Duillius, instruit du malheur de son collègue, laissa l'armée de terre sous les ordres des tribuns de légions, et prit le commandement de la flotte. Considérant qu'il n'avoit que des vaisseaux grossièrement construits, et des matelots peu exercés, il se proposa d'aller promptement à l'abordage, et de décider le sort du combat par la valeur de ses troupes. A cet effet, il éleva sur les proues de ses bâtimens une machine propre, tout-à-la-fois, à accrocher les vaisseaux ennemis et à servir de pont pour y passer. C'est ce qu'on a nommé *corbeau*.

Il rencontra près des îles de Lipari, Annibal qui commandoit la flotte carthaginoise, et qui vint au-devant de lui avec confiance. Les corbeaux firent leur effet, et l'action ressembla trop à un combat de terre, pour que la victoire pût balancer. Les Romains prirent trente-deux galères, en coulèrent à fond quatorze, firent sept mille prisonniers, tuèrent trois mille hommes, et Annibal, dont le vaisseau fut pris, se sauva dans une chaloupe.

Rome qui, pour son coup d'essai, paroissoit disputer à Carthage l'empire de la mer, mit cette victoire au-dessus de toutes celles qu'elle avoit remportées jusqu'alors. Ce ne fut pas assez d'accorder les honneurs du triomphe à Duillius, on lui éleva une colonne rostrale, c'est-à-dire, ornée de proues de vaisseaux; et on arrêta par un décret que, toutes les fois qu'il souperoit en ville, il seroit reconduit chez lui aux flambeaux et au son des flûtes. L'année suivante le consul L. Cornélius Scipio fit une expédition en Sardaigne et en Corse.

La Sardaigne est, après la Sicile, une des plus grandes îles de la Méditerranée. Elle est fertile et riche en troupeaux. Cependant elle n'a jamais été fort peuplée, parce que l'air en est mal sain. La Corse, beaucoup moins grande, n'a pas la même fertilité. C'est un pays hérissé de montagnes, peu cultivé de tout temps, et dont le mauvais air nuit encore à la population.

Comme les nations ne se policent qu'autant qu'elles commercent les unes avec les autres, les habitans de ces îles, privés

de toute communication avec l'étranger, avoient des mœurs féroces, que les Carthaginois, tyrans avides et cruels, n'adoucissoient pas. Maîtres par les armes de *tout* le pays qui s'ouvroit à eux, ils avoient chassé, dans les lieux inaccessibles, les anciens habitans, et pour les tenir dans une entière dépendance, ils les avoient mis dans la nécessité de faire venir d'Afrique jusqu'aux denrées les plus nécessaires ; défendant sous peine de mort d'ensemencer les terres, arrachant les blés, et coupant tous les arbres qui portoient des fruits. Une pareille tyrannie ne pouvoit que les rendre odieux. Cornélius leur enleva la Corse, et se rendit maître d'Olbia en Sardaigne, où le consul qui lui succéda, continua la guerre avec succès. En Sicile, les Romains prirent Mitistrate. Les habitans la livrèrent eux-mêmes. Cependant ils furent égorgés sans distinction d'âge ni de sexe, et on vendit tous ceux qui avoient échappé au carnage. Dans les campagnes suivantes, on fit de plus grandes entreprises.

C. Attilius Régulus, voyant du port

de Tindaris (1) la flotte ennemie qui passoit en désordre, part avec dix vaisseaux, sans attendre les autres auxquels il ordonne de le suivre, et tombe dans une ligne toute formée, qui l'enveloppe, et lui enlève neuf bâtimens. Il ne sauve que celui qu'il monte.

Au désespoir, il songe à réparer son imprudence, et Amilcar, qui commande les Carthaginois, lui en donne les moyens par les fautes qu'il fait lui-même. Il pouvoit bloquer le port, et y tenir les Romains enfermés, jusqu'à ce qu'il eût été joint par le reste de sa flotte. Il pouvoit encore se retirer, pour se rapprocher des vaisseaux qu'il avoit laissés derrière lui, et revenir ensuite en bon ordre et avec toutes ses forces. Il ne fit ni l'un ni l'autre, et il fut défait par Attilius qui se hâta de lui livrer un second combat. Il perdit dix-huit vaisseaux.

Encouragés par ce dernier succès, *les*

---

(1) Cette ville étoit sur la côte septentrionale de la Sicile. Elle ne subsiste plus.

Romains formèrent de plus grands projets pour l'année suivante. L'Afrique étoit ouverte, aucune place ne couvroit Carthage. Agathocle avoit fait trembler cette république; on crut pouvoir, comme lui, tenter une descente en Afrique. L'armée navale, commandée par les consuls L. Manlius Vulso et M. Attilius Régulus, fut composée de trois cent trente vaisseaux et de cent quarante mille hommes. On ne conçoit pas comment Rome, encore pauvre, faisoit de pareils armemens. Polybe en est étonné. Il remarque même qu'elle n'auroit pas pu équiper de pareilles flottes dans des temps postérieurs, où elle paroissoit plus puissante. Nous avons malheureusement perdu la partie de son ouvrage, dans laquelle il rendoit compte des ressources de cette république, sous différentes époques.

Les Carthaginois, voyant le danger qui les menaçoit, et songeant à éloigner l'ennemi de leurs côtes, allèrent le combattre sur celles de Sicile, près d'Ecnome. Leur flotte, plus forte que celle des Romains, étoit sous les ordres d'Annon et d'Amilcar,

dont nous avons déjà vu les défaites. Le combat fut long : la fortune parut balancer : mais enfin les Romains remportèrent la victoire. Ils prirent soixante-quatre vaisseaux, en coulèrent à fond une trentaine, descendirent en Afrique, assiégèrent Aspis, s'en rendirent maîtres, firent vingt mille prisonniers, et ne perdirent que vingt-quatre galères.

Les consuls étoient donc en Afrique avec cent trente mille hommes. L'armée carthaginoise, réfugiée pour la plus grande partie en Sicile, ne pouvoit, après sa défaite, venir que difficilement au secours de Carthage, et cette république paroissoit dans le plus grand danger. Mais Manlius fut rappelé, et Régulus, à qui on conserva le commandement, ne resta qu'avec quarante vaisseaux, quinze mille hommes de pied et cinq cents chevaux.

Il semble qu'après la retraite de Manlius, Carthage pouvoit rappeler les troupes qu'elle avoit en Sicile. Elle n'en fit pourtant venir que cinq mille hommes de pied, cinq cents chevaux, et Amilcar, à qui

on donna pour collègues Bostar et Asdrubal, fils d'Hannon. Voilà des armées formidables, qui disparoissent bien subitement, et on a de la peine à comprendre ce que Rome et Carthage en ont fait.

Déjà maître de plusieurs villes, Régulus dans le dessein d'assiéger Carthage, se proposoit de ne laisser derrière lui aucune place fortifiée qui pût l'inquiéter; et il avoit mis le siége devant Adis, lorsque les Carthaginois vinrent camper sur une colline, d'où ils dominoient. Dans ce poste, ils ne pouvoient faire aucun usage de leurs cavalerie ni de leurs éléphans, et c'étoit, pourtant, ce qui les rendoit supérieurs en forces. Régulus, qui remarqua cette faute, se hâta de les attaquer et les défit. Plusieurs peuples s'étant alors déclarés pour lui, il établit son camp à Tunis, c'est-à-dire, à cinq ou six lieues de Carthage. Dans le même temps, les Numides, qui se répandoient sur les terres des Carthaginois, y causoient de plus grands ravages que les Romains mêmes; et les habitans de la campagne qui se réfugioient de toutes parts

à Carthage, portoient dans cette ville la famine et la consternation. Elle demanda la paix.

Avec quinze mille hommes, Régulus ne pouvoit pas faire le siége de Carthage, et il devoit peu compter sur les peuples d'Afrique, qui l'abandonneroient au premier revers. Il semble donc qu'il auroit dû consentir à la paix et qu'il étoit assez glorieux pour lui de terminer la guerre, avec les avantages qu'il pouvoit raisonnablement se promettre. Il ne refusa pas d'entrer en négociation : mais, aveuglé par ses succès, il fit des propositions peu raisonnables. Elles portoient que les Carthaginois remettroient aux Romains toutes les places qui leur restoient, soit en Sicile, soit en Sardaigne ; qu'ils rendroient sans rançon tous les prisonniers faits sur la république; qu'ils racheteroient les leurs au prix dont on conviendroit, qu'ils payeroient les frais de la guerre et un tribut annuel ; qu'ils ne pourroient mettre en mer qu'un seul vaisseau de guerre ; qu'ils fourniroient à la république toutes les fois qu'elle l'exige-

roit, cinquante galères équipées; et qu'ils ne feroient ni guerre ni alliance, qu'avec le consentement du sénat. Comme les députés de Carthage se récrioient sur la dureté de ces conditions, il répondit qu'il falloit savoir vaincre ou savoir se soumettre.

Les Carthaginois, voyant que la paix qu'on leur offroit étoit une vraie servitude, la rejetèrent avec indignation. Cependant, sans généraux et n'ayant que des soldats, s'ils pouvoient armer encore, ils désespéroient de vaincre. Telle est l'extrémité où ils étoient réduits, lorsque le hasard leur offrit un général dans un soldat lacédémonien, qui arriva avec d'autres mercenaires. Il se nommoit Xantippe. Ce Spartiate ayant appris les circonstances de la dernière bataille, connut facilement pourquoi elle avoit été perdue. La liberté avec laquelle il en parla, et qui, dans toute autre conjoncture, auroit pu lui être funeste, attira l'attention du sénat, qui voulut l'entendre. Il répéta devant les sénateurs ce qu'il avoit déjà dit. Il fit voir que la république pouvoit vaincre, si elle savoit faire

usage de ses forces. En un mot, il parla en capitaine instruit, et on lui donna le commandement de l'armée. Sans doute, la nécessité étouffa tout sentiment de jalousie.

L'armée des Carthaginois étoit de douze mille hommes de pied, de quatre mille chevaux et d'environ cent éléphans. On connut bientôt l'habileté du Lacédémonien, à la manière dont il en fit mouvoir les différentes parties, et les soldats, pleins de confiance, n'attendoient que le moment du combat.

Régulus fut d'abord surpris de voir les Carthaginois camper dans la plaine contre leur coutume. Il ne pouvoit les attaquer qu'avec désavantage. Cependant si, après avoir évité le combat, il y étoit forcé, lorsque ses troupes auroient été découragées, le désavantage auroit été encore plus grand. Il crut donc n'avoir pas à délibérer, et il se flatta que tous les lieux devenoient égaux pour une armée victorieuse. Mais il fut entièrement défait. Cinq cents Romains, du nombre desquels il étoit,

furent faits prisonniers : deux mille qui échappèrent, se retirèrent à Aspis : tout le reste périt.

Nous l'avons déjà remarqué plus d'une fois, il ne faut qu'un seul homme pour changer la face d'un état. J'ajouterai que cet homme ne manque presque jamais : ce sont ceux qui gouvernent qui ne savent pas le découvrir.

Si Xantippe étoit habile, il ne fut pas moins prûdent. Il sentit que la jalousie suivroit de près ses succès : il n'eut rien de plus pressé que de s'éloigner d'un peuple qu'il venoit de sauver. Les Carthaginois lui firent de grands présens, et le renvoyèrent sur une galère richement ornée. On a dit que, honteux de devoir leur salut à un étranger, ils donnèrent des ordres pour le faire périr. Cette perfidie n'est ni prouvée, ni même vraisemblable.

Alarmés par la défaite de Régulus, et craignant quelque entreprise de la part des Carthaginois, les Romains se hâtèrent d'équiper une flotte, et les consuls la con-

duisirent en Afrique, afin d'occuper les ennemis dans leur propre pays. Ils remportèrent deux victoires, l'une sur mer, auprès du promontoire d'Hermée; l'autre sur terre, près de Clipéa, où ils avoient débarqué. Elles leur coûtèrent peu de monde: mais les Carthaginois y perdirent, sans compter les prisonniers, environ vingt-quatre mille hommes, et plus de cent galères. Comme tout le pays étoit dévasté, et qu'il auroit été difficile d'y subsister, les consuls se rembarquèrent avec les troupes qu'ils retirèrent d'Aspis.

Ils revinrent le long de la côte méridionale de la Sicile, quoique les pilotes leur représentassent les dangers de cette mer dans une saison orageuse. Ils se flattoient qu'à la vue de leur flotte, toutes les villes se rendroient: mais ils furent assaillis par une tempête si terrible, que de trois cents vaisseaux, ils n'en sauvèrent que quatre-vingts. Hiéron donna toutes sortes de secours aux soldats et aux matelots qui échappèrent du naufrage.

La perte que les consuls venoient de

faire, ouvroit la Sicile aux Carthaginois; ils y passèrent, ils se rendirent maîtres d'Agrigente, et ils paroissoient devoir recouvrer toutes les places qu'ils avoient perdues. Rome fit un nouvel effort. En trois mois, elle équipa deux cent vingt galères; et les consuls ayant repris à Messine les restes du dernier naufrage, assiégèrent et prirent Palerme, la plus importante place que les Carthaginois eussent en Sicile. Tout ce qui ne périt pas par le fer, fut fait prisonnier; et ceux qui ne purent pas se racheter, furent vendus. Il semble que les peuples, que ces deux puissances se ravissoient tour-à-tour, ne dussent attendre de l'une ou de l'autre, que la mort ou l'esclavage.

L'année suivante, sans avoir remporté aucun avantage considérable, les Romains perdirent encore dans un naufrage, cent cinquante galères et un grand nombre de bâtimens de transport. Dégoûtés de former des entreprises sur mer, ils parurent alors vouloir se borner à la guerre de terre. Le sénat arrêta même qu'on n'etretien-

droit désormais qu'une flotte de soixante vaisseaux pour défendre les côtes de l'Italie, et pour transporter en Sicile des troupes et des vivres.

Il n'étoit pas raisonnable de prétendre faire sans marine la guerre à une puissance maritime. Si on ne le vit pas d'abord, on s'en apperçut après quelques campagnes. Les armées de la république ne pouvoient plus rien entreprendre, et cependant la guerre, qui tiroit en longueur, n'en devenoit que plus dispendieuse. Le sénat donna des ordres pour construire des vaisseaux.

On venoit d'équiper une flotte, lorsque L. Métellus, proconsul en Sicile, remporta une victoire qui coûta vingt mille hommes aux Carthaginois. Il leur tua vingt-six éléphans, et il leur en prit cent quatre, qui furent conduits à Rome, et qu'on promena dans toute l'Italie. Les Romains, qui depuis le malheur de Régulus, s'effrayoient à la vue de ces animaux, commencèrent à ne les plus craindre.

La perte de cette dernière bataille fit

desirer

desirer la paix aux Carthaginois. Leur commerce étoit interrompu, l'argent leur manquoit, et dans cette circonstance, ils voyoient les flottes des Romains menacer encore l'Afrique. Ne doutant point que Régulus, impatient de recouvrer sa liberté, ne contribuât au succès de la négociation, on dit qu'ils l'envoyèrent à Rome avec leurs ambassadeurs; que, contre leurs espérances, ce généreux romain se dévouant pour sa patrie, persuada au sénat de se refuser à la paix, et qu'il revint à Carthage où il savoit les supplices qui lui étoient préparés. Le silence de Polybe qui ne parle plus de Régulus après la victoire de Xantippe, fait soupçonner les autres écrivains d'avoir ramassé des bruits répandus parmi le peuple, pour exagérer la cruauté des Carthaginois et la constance d'un citoyen romain.

Lilibée, située sur le promontoire du même nom, étoit la plus forte place des Carthaginois dans la Sicile. S'ils la perdoient, ce qui leur resteroit dans cette île ne pouvoit manquer de leur échapper, et

l'Afrique seroit plus exposée que jamais aux flottes ennemies. Les Romains en formèrent le siége. Épuisés par une guerre qui duroit depuis quatorze ans, ils n'avoient équipé que deux cents vaisseaux. *Ils* ne pouvoient plus faire des armemens aussi considérables que les premières années; mais ils voyoient que leurs ennemis, aussi épuisés qu'eux, étoient, par la forme du gouvernement, plus dépourvus de ressources; et ils jugeoient, avec raison, qu'avec du courage et de la constance, ils termineroient la guerre à leur avantage.

Le siége de Lilibée dura dix ans. Les assiégeans et les assiégés y déployèrent toutes les ressources de l'art militaire. Imilcon, qui commandoit dans cette ville, paroît avoir été supérieur pour la défense des places. Les généraux romains, qui se succédèrent, ne montrèrent pas tous la même capacité, et plusieurs firent de grandes fautes.

La première année, sous les consuls L. Manlius Vulso et C. Attilius Régulus,

l'attaque fut aussi vive que la défense fut vigoureuse; les assiégeans serrant tous les jours la place de plus près, et les assiégés faisant des sorties continuelles pour ruiner leurs ouvrages. Il se livra des combats plus sanglans que des batailles rangées.

De dix mille hommes, qui composoient d'abord la garnison, Imilcon en avoit perdu un grand nombre, et le reste étoit fort fatigué. Carthage équipa cinquante vaisseaux, et on donna le commandement à Annibal. Ce général entra dans le port de Lilibée, en présence de la flotte ennemie, débarqua dix mille hommes, et se retira sans avoir pu être attaqué. Les vaisseaux des Carthaginois plus légers, et montés par des matelots plus habiles, avoient tout l'avantage dans ces sortes d'entreprises, lorsqu'on savoit profiter d'un vent favorable.

Imilcon, ayant reçu des troupes fraîches, fit de nouvelles sorties, mit le feu aux machines des assiégeans, et les consuma entièrement. Un vent très-violent qui poussoit les étincelles et la fumée dans les

yeux des Romains, ne leur permit pas d'arrêter l'incendie. Désespérant d'emporter Lilibée de vive force, les consuls changèrent le siége en blocus. Ils avoient déjà perdu plus de dix mille hommes, et les maladies seules leur enlevoient beaucoup de soldats. Rome fit passer en Sicile deux légions avec le nouveau consul P. Claudius Pulcher.

Claudius, ignorant et présomptueux, blâma hautement la conduite de ses prédécesseurs qu'il accusoit de négligence, d'ignorance ou même de lâcheté, et il ne fit lui-même que des fautes. Après avoir vainement tenté de combler l'entrée du port, afin d'ôter toute espérance de secours aux assiégés, il forma le projet de surprendre la flotte d'Adherbal dans le port de Drépane.

Il part de nuit avec deux cents vaisseaux, sur lesquels il avoit mis l'élite de ses troupes, et à la pointe du jour, il arrive à la vue de l'ennemi, dont il étoit encore fort loin, et que par conséquent, il ne surprenoit plus. Il eût donc été prudent

de se retirer, ou de prendre de nouvelles mesures. Mais Claudius suit son projet avec confiance.

Adherbal ne l'attendit pas dans le port, où n'ayant pas assez d'espace pour se mouvoir, il n'auroit pu éviter l'abordage. Il se mit en mer, et conduisit sa flotte derrière des rochers, qui bordoient le côté opposé à celui par où le consul arrivoit. De-là il observe les Romains; et lorsqu'il voit que leur aile droite s'est engagée dans le port, il gagne le large, tombe sur leur aile gauche, et les surprend lui-même.

Claudius envoie ordre à son aile droite de revirer de bord, pour revenir au gros de la flotte. Mais les vaisseaux qui veulent sortir du port, se heurtent contre ceux qui sont encore à l'entrée; et plus ils font d'efforts les uns et les autres pour se dégager avec précipitation, plus ils s'embarrassent.

Les matelots et les soldats voyoient avec frayeur le danger où ils étoient, lorsqu'on vint dire à Claudius que les poulets sacrés ne mangeoient pas. *Qu'on les jette à la mer*, répondit le consul, *et qu'ils boivent*

puisqu'ils ne veulent pas manger. Ce mépris de la religion acheva d'ôter à l'armée toute espérance de vaincre.

Les Romains furent forcés de se ranger le long de la côte, où ils ne pouvoient manœuvrer que difficilement. Les Carthaginois, au contraire, avoient la pleine mer pour se mouvoir; et cette position étoit d'autant plus avantageuse pour eux, que leurs bâtimens étoit plus légers, et leurs rameurs plus expérimentés. Claudius ne sauva de toute sa flotte que trente vaisseaux; il perdit trente mille hommes, dont huit mille furent tués ou noyés; le reste fut fait prisonnier.

Il fut rappelé. Son collègue L. Junius, qui prit le commandement, partit pour Syracuse, rendez-vous des secours qu'il devoit conduire à Lilibée. Il y rassembla cent vaisseaux de guerre et huit cents de charge. Il en donna à-peu-près la moitié aux Questeurs, qui prirent les devants; et il s'arrêta encore quelques jours, attendant les blés que les alliés avoient promis.

Au peu de précaution qu'il prenoit, on eût dit que les Carthaginois n'avoient point de flotte. Cependant Carthalon, à qui Adherbal avoit donné une escadre de cent galères, venoit de brûler, de prendre ou de dissiper tous les vaisseaux que les Romains avoient à Lilibée; et alors il étoit à la découverte des nouveaux secours, qui devoient leur arriver.

Il croisoit les mers aux environs d'Héraclée, lorsqu'il découvrit la flotte des Questeurs, qui, se jugeant trop foibles pour hasarder un combat, se retirèrent dans une espèce de rade, formée par des rochers auprès de Phintias, petite ville alliée des Romains. Il leur enleva quelques bâtimens de charge, et il se retira dans l'embouchure de fleuve Halicus, d'où il attendit quelle route ils prendroient.

Junius doubloit alors le Cap de Pachin et cingloit vers Lilibée. Carthalon, qui en fut averti, mit aussitôt à la voile, dans le dessein de le combattre avant qu'il eût pu se réunir aux Questeurs. Le consul, qui veut éviter le combat, cherche un asyle

parmi des écueils, situés près de Caramine; et Carthalon jette l'ancre entre les deux flottes ennemies, et les observe.

Bientôt après, les pilotes Carthaginois voyant un orage qui se préparoit, en avertirent leur général qui se hâta de doubler le cap de Pachin, afin de mettre son escadre dans un abri sûr. Les Romains n'ayant pas le même usage de la mer, n'eurent pas la même prévoyance; de sorte que la tempête les ayant surpris au milieu des rochers, leurs flottes furent abîmées. Ils ne sauvèrent que deux vaisseaux.

Le consul cependant joignit l'armée, et saisit une petite occasion de se signaler. Des intelligences qu'il se ménage dans Erix, lui livrèrent cette ville, qui étoit un poste avantageux pour les Romains. Située au nord de Déprane sur le penchant d'une montagne fort haute et fort escarpée, cette place étoit d'un abord difficile, et il y avoit au bas un bourg que Junius fortifia. Mais Carthalon, ayant fait une descente dans cet endroit, se rendit maître du bourg: on

ne sait si dans cette occasion le consul fut tué, ou se tua lui-même. Il n'en est plus parlé.

Pendant que ces choses se passoient en Sicile, Claudius, à qui le sénat ordonna de nommer un dictateur, choisit dans la lie du peuple un nommé Glicias, comme s'il eût voulu par ce choix insulter la république, et avilir la première magistrature. Forcé d'abdiquer le consulat, il fut cité devant le peuple, qui le condamna à l'amende, et on nomma dictateur Attilius Calatinus.

Ce dictateur ne fit rien et ne put même rien faire parce qu'il n'avoit point de flotte. Épuisés par les dernières pertes, les Romains avoient renoncé pour la seconde fois à disputer aux Carthaginois l'empire de la mer. Il leur étoit néanmoins impossible de se rendre maîtres de Lilibée, tant que le port seroit ouvert aux ennemis.

Carthalon, qui ravageoit les côtes de l'Italie, méditoit d'autres expéditions, lorsque ses troupes se soulevèrent. Capitaine

habile, mais trop sévère, il ne savoit pas user de ces ménagemens, avec lesquels on attache les soldats sans rien relâcher de la discipline, et il fallut le révoquer. Heureusement pour Carthage, elle trouva, dans Amilcar Barcas, un général supérieur à tous ceux qu'elle avoit employés jusqu'alors, et à tous ceux que Rome pouvoit opposer. C'est le père du fameux Annibal.

Barcas porta la désolation dans les terres des Locriens et des Brutiens. Il s'empara d'Ercte, montagne située sur le bord de la mer, auprès de Panorme, aujourd'hui Palerme. Il s'y maintint pendant trois ans, livrant sans cesse des combats, se portant par-tout, prévoyant tout, et déconcertant toutes les mesures des consuls.

Il se rendit ensuite maître d'Érix, quoique les Romains fussent campés sur le sommet et au pied de la montagne. Là, tout-à-la-fois, assiégé et assiégeant, et ne recevant des convois que par un petit port, dont il étoit maître, il tint pendant deux ans les ennemis en échec, et ne laissa jamais prendre sur lui le moindre avantage.

Cinq années s'étoient écoulées, depuis que les Romains n'avoient point de flotte, et le siége de Lilibée n'avançoit pas. Il falloit donc ou renoncer au dessein de prendre cette place, ou songer à se rendre maître de la mer. L'argent manquoit au trésor public : des citoyens y suppléèrent. Ils équipèrent à leurs frais deux cents galères à cinq rangs de rames. La république promit de leur rendre leurs avances à la fin de la guerre. Elle n'avoit pas encore eu de vaisseaux si bien construits. On les avoit faits sur le modèle d'une des meilleures galères carthaginoises.

La flotte, composée de trois cents galères et de sept cents bâtimens de charge, se préparoit à partir avec les deux consuls C. Lutatius et A. Posthumius. Mais parce qu'alors les prêtres ne pouvoient pas s'éloigner de Rome, le grand pontife Métellus retint Posthumius, qui étoit prêtre de Mars. On avoit cependant besoin de deux généraux, puisqu'on se proposoit de faire la guerre tout-à-la-fois sur terre et sur mer. A cette occasion, au lieu d'un

seul préteur, on en créa deux cette année; et Q. Valérius Falto, l'un des deux, partit avec le consul Lutatius. Dans la suite, quoiqu'on n'eût pas besoin de préteur pour l'armée, la préture fut toujours partagée entre deux magistrats, dont l'un administroit la justice entre citoyen et citoyen; et l'autre entre citoyen et étranger. Le premier se nommoit *prætor urbanus*, le second *prætor peregrinus*.

On est toujours étonné de la négligence des anciens à s'instruire des mesures que prennent les ennemis. Lutatius trouva les côtes de la Sicile sans défense. Il se rendit maître, sans combat, du port de Drépane et de toutes les baies aux environs de Lilibée. Les Carthaginois, qui avoient abandonné tous ces lieux, ne savoient rien du nouvel armement des Romains, ils en eurent la première nouvelle par les pertes qu'ils venoient de faire; et ils avoient eux-mêmes négligé leur marine, parce qu'ils supposoient que les Romains ne reparoîtroient plus sur mer.

Cependant il falloit porter des secours au

camp d'Érix, où il n'arrivoit plus de convois, et l'habileté de Barcas ne pouvoit pas suppléer au défaut de vivres. On chargea donc une flotte de toutes les munitions nécessaires : mais équipée à la hâte, elle fut montée par des matelots qui n'étoient pas exercés, par des soldats qui n'avoient jamais fait la guerre. Hannon, qui la commandoit, fit voile vers l'île d'Hiéra, dans le dessein d'aborder à Érix, d'y décharger ses vaisseaux, d'ajouter à son armée navale ce qu'il y trouveroit de meilleures troupes, et d'aller ensuite avec Barcas présenter la bataille aux Romains.

Lutatius jeta l'ancre à Éguse, île située devant Lilibée, et d'où il pouvoit observer tous les mouvemens de l'ennemi. Ses vaisseaux étoient légers, ses matelots exercés, et ses soldats aguerris. Cependant, lorsqu'il apperçut les Carthaginois, il hésita d'abord, parce que le vent lui étoit tout-à-fait contraire. Mais ayant considéré, que, s'il laissoit entrer Hannon dans le port d'Érix, il auroit à combattre contre des vaisseaux débarrassés de leur charge,

contre l'élite de l'armée de terre, et ce qu'il redoutoit plus encore, contre Barcas, il prit le parti d'engager une action, et il remporta une victoire complette. Il enleva aux Carthaginois soixante-dix vaisseaux, il leur en coula à fond cinquante; et il fit sur eux plus de dix mille prisonniers.

Voilà les Romains maîtres de la mer. Leurs ennemis, dans l'impuissance de continuer la guerre, donnèrent à Barcas plein pouvoir de la terminer comme il jugeroit plus convenable. Ce capitaine cédant aux circonstances, ouvrit une négociation avec Lutatius, et la paix se fit aux conditions suivantes: que les Carthaginois abandonneroient aux Romains Lilibée, Drépane, toutes les places qu'ils possédoient en Sicile, et les îles situées entre l'Afrique et l'Italie; qu'ils rendroient tous les prisonniers sans rançon; qu'ils paieroient en dix ans trois mille deux cents talens pour les frais de la guerre; et qu'ils ne commettroient aucune hostilité contre Hiéron ni contre ses alliés.

Telle fut la fin de cette guerre qui dura

vingt-quatre ans sans interruption. Les Carthaginois y perdirent cinq cents vaisseaux, et les Romains sept cents, dit Polybe, en y comprenant ceux qui périrent dans les naufrages : mais il ne compte pas les bâtimens de charge, puisqu'en une seule fois, par la faute de Junius, huit cents furent engloutis. Ajoutons à ces pertes, celles qu'ils essuyèrent dans les armées de terre. Agrigente seule coûta trente mille hommes; combien n'en dût-il pas périr au siége de Lilibée, soit par les armes, soit par les maladies?

C'est dans les premières années de cette guerre, que Rome et Carthage ont fait de plus grands armemens. Dans les dernières, affoiblies par les coups qu'elles se sont portés, elles ne montrent plus la même puissance. Voilà l'époque où la guerre devient dispendieuse pour les Romains. Dès qu'ils la font au loin, il leur faut de l'argent pour la faire, puisqu'il leur faut des flottes.

Si la république Romaine avoit de longs intervalles de paix, elle pourroit réparer ses

pertes, recommencer chaque guerre avec les mêmes forces, et paroître toujours également puissante.

Si au contraire, elle ne finit une guerre que pour en recommencer une autre, alors bien loin de pouvoir réparer ses pertes, elle se trouvera, par la suite de ses entreprises, dans un état toujours violent; et les conquêtes, qui concourront les unes après les autres à son agrandissement, diminueront successivement ses forces. Nous voyons qu'à la fin de la première guerre punique, elle est déjà moins puissante qu'au commencement.

Tant que les Romains n'ont pas porté leurs armes hors de l'Italie, ils ont été puissans, sans avoir besoin d'être riches, et c'est-là la vraie puissance. Toutes leurs forces alors consistoient dans le courage, dans l'amour de la patrie, dans l'habitude d'une vie dure; est ces sortes de forces se renouvellent continuellement par l'usage même.

Aussitôt qu'ils portent leurs armes au-delà des mers, l'argent commence à devenir pour eux ce qu'il est pour tous les

grands empires : il devient le nerf de la guerre. Mais les forces que donnent les richesses se détruisent par l'usage, et elles énervent les forces qui constituent la vraie puissance. Plus un empire, qui n'est puissant que parce qu'il est riche, fait d'efforts pour se soutenir, plus il s'affoiblit. Il tombe nécessairement. S'il se relève par intervalles, il n'a que des mouvemens convulsifs; et il retombe enfin pour ne plus se relever.

Rome ne pourroit jamais conquérir ni la Grèce ni l'Asie, si elle étoit réduite à ses seules forces, c'est-à-dire, aux seules armées et aux seules flottes qu'elle pourra fournir à ses frais. Elle ne seroit pas assez riche pour une pareille conquête. Mais les nations armeront pour elle les unes contre les autres, et désormais ce seront les divisions des peuples et les querelles des princes, qui reculeront les bornes de son empire.

Lorsqu'avec les plus foibles, elle aura subjugué les plus puissans, les plus foibles se trouveront subjugués eux - mêmes. Les nations viendront d'elles-mêmes au-

devant du joug; et la grandeur de l'empire, qui paroîtra l'ouvrage de la politique et de la puissance des Romains, ne sera néanmoins que l'ouvrage des divisions qui auront aveuglé les peuples.

En conquérant l'Italie, Rome, par ses guerres continuelles, seroit devenue un désert, si elle ne s'étoit pas continuellement repeuplée, en adoptant pour citoyens une partie des peuples qui succomboient sous ses armes. C'est une cité, dans laquelle se sont perdus les restes des cités conquises; ce sera bientôt un abîme, où se perdront les richesses des nations : et comme elle n'a été puissante en citoyens, que parce qu'elle a détruit les cités; elle ne sera puissante en richesses, que parce qu'elle dépouillera les peuples.

Cependant elle ne sera pas aussi puissante qu'elle le paroîtra : car, ses richesses ne seront pas à elle. Elles seront à quelques citoyens qui ne seront riches que pour eux; et qui étant puissans, parce qu'ils seront riches, tourneront leur puissance contre la république même.

Tant qu'il y aura des peuples qui seront les alliés de Rome plutôt que ses sujets, la république sera puissante, parce que ces peuples armeront pour elle. Mais elle sera foible lorsqu'elle aura réduit en provinces romaines tous les pays où elle aura porté ses armes, parce qu'alors elle armera seule et à ses frais. Elle ne trouvera pas, dans des sujets qu'elle aura opprimés, les mêmes ressources qu'elle trouvoit dans des alliés. Ils auront des intérêts contraires aux siens, et ceux qui se donneront encore pour citoyens se diviseront eux-mêmes, et conspireront contre elle.

Tel est le sort d'un grand empire : il n'est puissant qu'autant qu'il est riche, et il n'est pas riche long-temps. Ses richesses ne sont même jamais en proportion avec les dépenses auxquelles il est forcé, parce qu'il n'est servi que par des ames mercenaires, auxquelles il donne toujours plus qu'il ne peut, et qui ne se croient jamais assez payées. Il n'est donc riche qu'en apparence, et il est pauvre en effet.

Alors il n'y a plus de patrie, plus de

mœurs, plus de vertus. Le gouvernement devient un brigandage : l'avidité arme tous les citoyens, et les guerres civiles déchirent l'empire. C'est ainsi que la puissance des Romains, après avoir été le fléau des nations, deviendra le fléau de Rome même.

CHAPITRE II.

De l'intervalle, jusqu'à la seconde guerre punique.

La partie de la Sicile, qui avoit appartenu aux Carthaginois, fut gouvernée comme pays de conquête, et devint province du peuple romain. Elle paya un tribut; elle fut assujettie à plusieurs impositions : elle n'eut plus le choix de ses magistrats, enfin elle ne conserva pas toutes ses lois, et elle ne fut pas assurée de celles qu'on lui laissoit. Sous le titre d'alliés, qui n'étoit en effet qu'un titre, les peuples devenus sujets de la république, furent exposés à toutes les malversations des magistrats qui les gouvernoient. Chaque année, Rome envoyoit en Sicile un préteur, qui avoit tout-à-la-fois le commandement des troupes et l'administration de la justice, et un questeur qui présidoit à la levée des impôts. Tel étoit le gouver-

nement des pays réduits en province romaine.

Depuis long-temps, théâtre de guerres sanglantes, la Sicile, partagée entre les Romains et le roi de Syracuse, jouit enfin du repos. Elle fut heureuse, sans être libre; et elle n'eut rien à regretter. Une liberté mal assurée avoit été le principe de tous ses malheurs.

Carthage ne jouissoit pas de la paix qu'elle avoit achetée si chèrement. Comme elle n'avoit été puissante que par ses richesses, elle se trouvoit sans forces après une longue guerre, qui avoit épuisé ses finances et ruiné son commerce. L'année même qu'elle conclut la paix, elle se vit à deux doigts de sa perte par la révolte des troupes mercenaires.

Giscon, gouverneur de Lilibée, ayant cru dangereux d'envoyer à-la-fois tous les mercenaires en Afrique, les fit embarquer successivement et par petites troupes, afin qu'on pût congédier les premiers avant l'arrivée des autres. Cette précaution étoit sage. Mais les Carthaginois s'imaginèrent que, tous les soldats étant rassem-

blés, ils obtiendroient plus facilement quelque diminution sur ce qui leur étoit dû. Le contraire étoit néanmoins facile à prévoir.

Les mercenaires, à peine débarqués à Carthage, commirent de si grands désordres, qu'il fallut penser à les envoyer ailleurs. On leur donna quelque argent : on leur promit qu'on acheveroit incessamment de s'acquitter envers eux, et ils se retirèrent à Sicca. Ils desiroient de laisser à Carthage leurs femmes, leurs enfans et leurs effets ; c'étoit y laisser des otages. On ne le voulut pas, parce qu'on craignoit qu'ils ne cherchassent à se ménager un prétexte pour y revenir. Toute cette conduite des Carthaginois paroît fort imprudente.

A Sicca, les soldats, dans leur oisiveté, supputoient ce qui leur étoit dû, et ils trouvoient qu'on leur devoit beaucoup de paye et plus de récompense encore. Cependant Hannon vint leur représenter que la république ne pouvoit pas leur donner tout ce qu'elle leur avoit promis, et qu'elle les prioit de lui en remettre une partie. A cette proposition, le soulèvement fut général. Les

nations dont l'armée étoit composée, n'entendoient qu'une chose, c'est qu'on ne leur payoit pas tout ce qu'on leur devoit. Il n'étoit pas possible d'entrer en explication avec elles. Ceux qui servoient de truchemens, ou ne saisissoient pas ce qu'on leur disoit, ou le rendoient mal. Le résultat fut que les mercenaires vinrent camper à Tunis. Ils étoient au nombre de vingt mille.

Carthage, effrayée, se hâta de leur offrir tout ce qu'ils exigeoient, et ils s'en prévalurent. Réduite à traiter avec eux, elle leur envoya Giscon. C'étoit de tous les généraux celui qui leur étoit le plus agréable : ils savoient d'ailleurs qu'il avoit blâmé la conduite qu'on tenoit avec eux.

Giscon étoit sur le point de tout terminer, lorsque ses mesures furent rompues par Mathos et Spendius, les chefs de la révolte. Craignant d'être punis, si la paix se faisoit, ces deux hommes persuadèrent aux Africains, que Carthage n'attendoit, pour se venger d'eux, que le moment où les autres troupes se seroient retirées, et ils soulevèrent de nouveau l'armée. On ne voulut plus entendre à aucune proposition.

On

On pilla l'argent que Giscon avoit apporté; et on mit dans les fers ce général et tous ceux de sa suite.

Vexés par les impôts et la dureté avec laquelle on les exigeoit, les peuples d'Afrique regardèrent cette révolte comme une occasion de recouvrer leur liberté. Ils prirent les armes. Ils envoyèrent aux rebelles, de l'argent, des vivres, des soldats; et l'armée des mercenaires, grossie de soixante-dix mille Africains, assiégea tout-à-la-fois Utique et Hippacra, les deux seules villes qui ne s'étoient pas soulevées. Maîtres de Tunis, Spendius et Mathos, par leur position, bloquoient en quelque sorte les Carthaginois du côté des terres, et les harceloient jusqu'au pied des murs de leur ville.

Carthage, ainsi resserrée, n'avoit ni armée, ni vaisseaux, ni munitions, ni alliés. On fit prendre les armes à tous ceux qui étoient en âge de les porter; Hannon prit le commandement de l'armée. Ce général avoit eu des succès en Numidie contre des peuples qui ne savoient pas faire la guerre. Habile à fouler les provinces, aucun gou-

verneur ne savoit mieux les faire contribuer, et à ce titre, il jouissoit d'une grande considération dans une république marchande.

Ayant tenté de faire lever le siége d'Utique, il eut d'abord un avantage qu'il dut à ses éléphans, et qui auroit pu être décisif : mais, parce que les ennemis s'étoient retirés, il supposa qu'ils ne reviendroient pas, et il se laissa surprendre. Les mercenaires remportèrent une victoire complète. Il falloit qu'il fît encore d'autres fautes, avant qu'on ouvrît les yeux sur son incapacité : il en fit, et on donna le commandement à Barcas.

Carthage étoit une presqu'île, séparée du continent par des collines et par un fleuve sur lequel il n'y avoit qu'un pont. Mathos, qui étoit maître de ce pont, gardoit encore tous les autres passages. Les Carthaginois, renfermés dans leur ville, n'avoient que soixante-dix mille hommes de nouvelles troupes. Un général habile les sauva.

Amilcar Barcas, considérant que, lorsque certains vents souffloient, le reflux des eaux

déposoit des sables dans l'embouchure du fleuve, et y formoit une espèce de banc, saisit un moment favorable, passe le fleuve au gué, marche contre Spendius, qui étoit à la tête de vingt-cinq mille hommes, et le défait. Sa démarche avoit été d'autant plus hardie, qu'après avoir passé le fleuve, son armée n'avoit de salut que dans la victoire.

Mathos, qui faisoit le siége d'Hippone, envoya chez les Numides et chez les Africains, demander de nouveaux secours. Spendius, avec huit mille hommes qu'il avoit recueillis de sa défaite, suivit de près les Carthaginois, évitant néanmoins de s'engager dans les plaines où il auroit combattu avec trop de désavantage contre un ennemi fort en cavalerie et en éléphans. Jusques-là il se conduisit avec tant d'habileté, que, lorsque les troupes auxiliaires furent arrivées, Amilcar se trouva les Africains en tête, les Numides en queue et Spendius en flanc.

Sur ces entrefaites, deux mille Numides ayant passé dans le camp d'Amilcar avec Naravase qui les commandoit,

Spendius, soit qu'il se crût trop foible tant que ses forces seroient séparées, soit qu'il craignît quelque nouvelle défection, réunit toutes ses troupes, et perdit ses avantages. Amilcar le vainquit une seconde fois.

Le vainqueur laissa aux prisonniers le choix de se retirer ou de servir dans ses troupes. Cette générosité étoit dans le caractère d'Amilcar : mais parce qu'elle pouvoit affoiblir le parti des révoltés, Spendius et Mathos en parlèrent à leurs soldats comme d'un piége qu'on tendoit pour les diviser; et ils assurèrent qu'il y avoit déjà parmi eux des traîtres, qui, pour s'assurer leur grace, projetoient de rendre la liberté à Giscon, et de livrer l'armée aux Carthaginois. Par ces discours, ils semèrent la méfiance et l'effroi. Tout le camp fut en tumulte. Pour prévenir une trahison supposée, on prit la résolution barbare de faire périr Giscon et tous les prisonniers. On leur coupa les mains, les oreilles, on leur brisa les jambes, on les jeta vifs dans une fosse, et on jura de faire le même traitement à tous les Carthagi-

nois dont on se saisiroit. Spendius et Mathos vouloient, par ces attentats, rendre tous leurs soldats aussi coupables qu'eux, et ne leur laisser aucune espérance de pardon.

Amilcar n'avoit eu que des succès. On lui donna pour collègue Hannon, qu'il fallut bientôt rappeler. Cet homme ignorant, jaloux et opiniâtre, fit perdre l'occasion de battre les ennemis. Les Carthaginois éprouvèrent d'autres malheurs. Ils perdirent dans une tempête tous les vaisseaux qui leur apportoient des vivres. Hippacra et Utique se jetèrent dans le parti des révoltés. Les mercenaires, qui étoient en Sardaigne, tuèrent leurs officiers, et se rendirent maîtres de l'île. Enfin, Carthage fut réduite à une telle extrémité, que Mathos et Spendius en formèrent le siége. Peut-être cette ville auroit-elle succombé, si Hiéron ne lui eût pas envoyé quelques secours. Ce roi sage jugeoit, avec raison, que les Romains ne le ménageroient, qu'autant qu'ils redouteroient les Carthaginois.

Sur ces entrefaites, Carthage reçut une nouvelle alarme, Elle se vit au moment

d'une rupture avec Rome, parce qu'elle avoit traité comme ennemis, des marchands qui, passant d'Italie en Afrique, avoient apporté des vivres aux peuples révoltés. Heureusement cette querelle n'eut pas de suite. Les Carthaginois ayant renvoyé les prisonniers qu'ils avoient faits en cette occasion, les Romains, qui pour cette fois se piquèrent de générosité, renvoyèrent aussi ceux qui leur restoient de la guerre de Sicile. Ils permirent à leurs marchands de porter des vivres à Carthage : ils leur défendirent d'en vendre aux rebelles; et ils se refusèrent aux révoltés de Sardaigne, qui les invitoient à passer dans cette île. Les Carthaginois, délivrés de l'inquiétude que Rome leur avoit donnée, furent plus en état de se défendre, et Amilcar força les mercenaires à lever le siége de Carthage.

Leur armée étoit de cinquante mille hommes aguerris, déterminés, et n'ayant de ressource que dans la victoire. Mais que peut une valeur brutale contre un courage éclairé? Amilcar qui paroissoit les conduire lui-même dans les lieux où ils les vouloit combattre, après avoir remporté

plusieurs avantages, les enferma et les mit dans la nécessité de périr par la famine ou par les armes.

Ils se soutinrent dans cette position, tant qu'ils espérèrent que Mathos, qui étoit à Tunis, viendroit à leur secours. Comme ils n'ignoroient pas les supplices qui les attendoient, ils n'osèrent d'abord penser à faire des propositions de paix : mais enfin, lorsque, sans ressources, ils ne virent plus que la mort, ils voulurent au moins la retarder. Alors ils se soulevèrent contre leurs chefs, menaçant de les égorger, s'ils ne les tiroient de l'état cruel où ils les avoient réduits.

Les chefs ayant obtenu un sauf-conduit, se rendirent dans le camp d'Amilcar, et ils conclurent un traité, par lequel ils consentirent qu'il prendroit à son choix dix des rebelles, et ils obtinrent qu'il renverroit tous les autres, chacun avec son habit. Le général carthaginois, par une mauvaise foi que les cruautés de ces traîtres ne justifioient pas, choisit ceux qui étoient présens, et se rendit par-là maître de Spendius. Les mercenaires, dans leur désespoir,

coururent aux armes: mais ils furent tous égorgés. Bientôt après Mathos ayant eu le même sort, toute l'Afrique se soumit.

Cette guerre a duré un peu plus de trois ans. Elle finit lorsque Rome songeoit à s'emparer de la Sardaigne, quoique peu auparavant elle se fût refusée aux invitations qui lui avoient été faites. Les Carthaginois, qu'elle accusa d'armer contre elle, parce qu'ils armoient pour réduire les révoltés, n'évitèrent une nouvelle guerre, qu'en abandonnant la Sardaigne et en payant deux cents talens. Les Romains furent alors sans ennemis, et pour la première fois, depuis Numa, le temple de Janus fut fermé.

Amilcar Barcas, qui ne se consoloit pas de la perte de la Sicile, étoit indigné de la perfidie avec laquelle les Romains venoient de s'emparer de la Sardaigne, et il voyoit avec humiliation le nouveau tribut que ces vainqueurs avoient imposé aux Carthaginois. Jaloux de se venger, il projeta de s'ouvrir, par l'Espagne, un chemin en Italie. Divisée en une multitude de petites cités, l'Espagne paroissoit offrir des

conquêtes faciles. On en pouvoit tirer de l'argent et des troupes: et elle communiquoit avec des peuples, de tout temps ennemis du nom romain. Ce général y passa avec Asdrubal, son gendre, et Annibal son fils. Celui-ci étoit un enfant de neuf ans, qu'il se proposoit de former dans l'art de vaincre et dans la haine contre Rome. Il lui donna des leçons de l'un, et lui fit jurer l'autre sur les autels. Le fils répondit parfaitement aux vues du père. Amilcar mourut au bout de neuf ans, après avoir soumis plusieurs peuples par la négociation ou par les armes. Asdrubal, qui lui succéda, se conduisit avec la même sagesse, et fit de nouveaux progrès. Il bâtit Carthagène, qui, par sa situation, ses fortifications et ses ports, devint une ville des plus considérables. Il commandoit depuis huit ans, lorsqu'il fut assassiné par un Gaulois. Il laissa le commandement à Annibal.

Les Romains n'avoient pas joui longtemps de la paix. Au bout de quelques mois, des soulèvemens en Sardaigne et en Corse avoient fait rouvrir le temple de Janus, et il survint ensuite d'autres guerres, qui mé-

ritent de nous arrêter. La première fut en Illyrie.

Agron, roi d'Illyrie, et allié de Démétrius, père de Philippe, avoit eu des succès contre les Étoliens, et s'étoit rendu plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs. Il venoit de mourir laissant la couronne à son fils Pinée, sous la tutèle de Téuta, sa seconde femme, belle-mère du jeune prince. Cette princesse, qui comptoit sur ses flottes et sur la foiblesse de ses voisins, autorisa ses sujets à la piraterie, et ils firent quelques prises sur les marchands italiens. Le sénat lui en demanda satisfaction. Elle répondit que ce n'étoit pas l'usage des rois d'Illyrie de défendre la piraterie à leurs sujets; et un des ambassadeurs lui ayant répliqué, que Rome apprendroit aux rois d'Illyrie à changer leurs coutumes, elle le fit assassiner.

Pendant que la république armoit, les Illyriens firent le dégât sur les côtes de la Grèce, prirent Corcyre, et mirent le siége devant Dyrrachium. Mais Démétrius de Pharos, à qui Téuta avoit donné le gouvernement de Corcyre, livra cette île aux

consuls, et leur facilita la conquête des autres îles de la mer Adriatique. Ils en chassèrent les Illyriens, ils firent une descente sur leurs côtes, et ils forcèrent Téuta à demander la paix.

Par le traité qui fut conclu, cette princesse perdit la régence, qui fut donnée à Démétrius avec quelques places en Illyrie. On conserva la couronne à Pinée, moyennant un tribut annuel. Les Romains réservèrent pour eux Corcyre, Pharos, Issa et Dyrrachium; et ils ôtèrent aux Illyriens les moyens d'exercer la piraterie sur les côtes de la Grèce.

La république se hâta de faire part de ce traité aux Étoliens, aux Achéens, aux Corinthiens et aux Athéniens. Les Grecs se réjouirent de l'humiliation d'un ennemi commun, ne prévoyant pas que le peuple, qui les protégeoit, tourneroit bientôt ses armes contre eux. Empressés de témoigner leur reconnoissance aux Romains, les Corinthiens les admirent aux jeux Isthmiques, et les Athéniens leur donnèrent les droits de citoyens; et déclarèrent qu'ils pourroient être initiés dans les grands mystères. Telle

fut la première alliance de Rome avec la Grèce.

Amilcar étoit mort l'année qui termina la guerre d'Illyrie. Inquiets des progrès que ce général avoit faits en Espagne, les Romains craignoient encore ceux qu'Asdrubal pouvoit faire, et les Sagontins, menacés de tomber sous la domination de Carthage, avoient recherché leur alliance, et les invitoient à prendre les armes contre les Carthaginois. La république ouvrit une négociation avec Asdrubal. Elle obtint de lui qu'il n'entreprendroit rien sur Sagonte, et qu'il ne porteroit pas les armes au-delà de l'Èbre. Elle se trouvoit dans une conjoncture à ne pouvoir pas se prêter aux sollicitations des Sagontins : car les Gaulois la menaçoient, et c'étoient de tous ses ennemis ceux qu'elle redoutoit davantage.

Défaits plusieurs fois, les Gaulois avoient été contraints de demander la paix, trois ans avant le passage de Pyrrhus en Italie; et ils furent quarante-cinq ans sans reprendre les armes. Ils n'inquiétèrent point la république, pendant les guerres qu'elle eut avec le roi d'Épire, les Carthaginois et les

Illyriens. Ils parurent attendre qu'elle pût tourner toutes ses forces contre eux. Il faut convenir que Rome a été heureusement servie par les circonstances.

La cause de la guerre fut une distribution, que le tribun C. Flaminius fit faire au peuple de quelques terres du Picénum. Les Gaulois Sénonois, à qui on les enleva, jugèrent, à cette démarche, que la république projetoit de les exterminer, parce qu'en effet c'est ainsi qu'elle en avoit agi avec des nations qui ne subsistoient plus. Toute la Gaule Cisalpine prit l'alarme, et forma une ligue, dont les Boïens et les Insubriens furent les chefs, et dans laquelle entrèrent les Gésates, qui habitoient au-delà des Alpes, le long du Rhône. Les Boïens occupoient le pays qui est en-deçà du Pô ; les Insubriens, établis au-delà, avoient Milan pour capitale.

Les livres des Sibylles augmentèrent l'épouvante qui se répandoit parmi les Romains. On crut y voir un oracle, qui portoit que les Grecs et les Gaulois prendroient possession de Rome. Pour en détourner l'effet, les décemvirs imaginèrent d'enterrer

vifs dans la place deux Gaulois, croyant que par cette barbarie l'oracle se trouveroit accompli.

Le sénat fit faire dans chaque province le dénombrement des jeunes gens en âge de porter les armes, et Polybe, qui en rapporte les résultats, assure qu'alors la république pouvoit, en cas de nécessité, armer jusqu'à sept cent soixante-dix mille hommes, tant alliés que citoyens.

Il est difficile de révoquer en doute une chose attestée par cet historien; et, peut-être, ne nous paroît-elle inconcevable, que parce que nous jugeons des temps anciens par ceux où nous vivons. Aujourd'hui *un prince qui a un million de sujets*, dit Mr. de Montesquieu (1), *ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes .... Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques: car cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être*

(1) Considérations sur les causes de la grandeur, etc., chap. 3.

aisément comme d'un à huit. Or, dans cette proportion sept cent soixante-dix mille soldats ne feroient monter la population, dans toutes les provinces romaines, qu'à six millions cent soixante mille ames. Elle étoit, sans doute, plus grande : mais il faut remarquer que dans ces dénombremens on ne comprenoit pas les esclaves, qui étoient en grand nombre dans toute l'Italie.

De tant de troupes la république mit sur pied un peu plus de deux cent mille hommes, dont quarante-trois mille cinq cent étoient citoyens romains. Le consul C. Atillus fut obligé de passer en Sardaigne, où il y avoit une révolte. L. Émilius, son collègue, s'avança le long de la mer Adriatique jusqu'à Rimini. Un préteur commanda les troupes destinées à la défense de l'Étrurie. On retint à Rome une armée prête à se porter par-tout, et on envoya, sur la frontière des Boïens, un corps de troupes des alliés.

Telle étoit la disposition des forces de la république, lorsque les Gaulois passèrent les Apennins sans obstacle, quoiqu'il semble qu'on eût pu leur en disputer les pas-

sages. Résolus de marcher à Rome, ils s'avancèrent jusqu'à Clusium; et ils ne retournèrent sur leurs pas que pour tomber sur le préteur qui étoit aux environs de Fésule. Ils remportèrent sur lui une victoire complète. Cependant L. Émilius, qui venoit au secours de l'Étrurie, arriva pendant la nuit, et campa près des ennemis, sans avoir eu aucun avis du combat qui s'étoit donné la veille. Les Gaulois, ayant été avertis de son arrivée, se disposèrent à retourner dans leur pays, afin de mettre à couvert le butin qu'ils avoient fait.

Émilius les suivoit et les observoit, lorsqu'Attilius, qui revenoit de Sardaigne, arriva près de Télamon, et se trouva sur leur chemin. Des fourrageurs, qui tombèrent dans son avant-garde, lui ayant appris ce qui se passoit, il rangea ses troupes en bataille, et il se saisit d'une hauteur, au dessous de laquelle les Gaulois devoient passer. Ceux-ci voyant ce poste occupé, crurent qu'Émilius, par une marche forcée, leur avoit coupé le chemin. Émilius n'étoit pas mieux instruit: car s'il savoit que son collègue devoit revenir, il ne le jugeoit pas si

près. C'est ainsi que ces trois armées, fort surprises de se rencontrer, se trouvèrent en présence comme par hasard.

Les Gaulois ayant reconnu le danger de leur position, firent face aux deux consuls, et combattirent avec un courage opiniâtre. Les Gésates quittèrent même leurs habits, afin d'agir avec plus de liberté. Mais enfin les Romains avoient tout l'avantage sur des ennemis qu'ils enveloppoient de toutes parts, et dont les armes, tant offensives que défensives, étoient bien inférieures aux leurs. Les Gaulois laissèrent sur la place quarante mille hommes, et dix mille furent faits prisonniers.

Cette victoire ouvrit aux Romains la Gaule Cisalpine. Ils se hâtèrent de marcher contre les Boïens, qui se soumirent; et les légions passèrent le Pô pour la première fois, sous les consuls C. Flaminius et P. Furius. Elles remportèrent sur l'Adda une nouvelle victoire, qu'elles dûrent encore à la nature de leurs armes. Pour peu qu'elles eussent perdu de terrain, elles auroient été culbutées dans la rivière qu'elles avoient derrière elles. Flaminius, impatient

de triompher, avoit choisi cette position, afin de les mettre dans la nécessité de vaincre : imprudence d'autant plus grande, que rien ne le pressoit d'engager une action.

Pendant que ces choses se passoient dans la Gaule Cisalpine, on soupçonnoit à Rome qu'il y avoit eû quelque défaut dans la création des consuls, et le sénat leur avoit écrit de revenir. Mais Flaminius, qui voulut éluder ces ordres, n'ouvrit les lettres qu'après la victoire, et traita de superstition grossière l'irrégularité qu'on croyoit voir dans son élection. Cette conduite l'eût privé du triomphe, si le peuple, dont il avoit gagné la faveur pendant son tribunat, ne le lui eût pas décerné. La confiance de ce consul sera funeste à la république.

L'année suivante, M. Claudius Marcellus termina la guerre des Gaulois par la conquête du pays des Insubriens; et toute l'Italie, jusqu'aux pieds des Alpes, fut sous la domination de la république. Il triompha portant, comme Romulus, sur ses épaules les dépouilles qu'on nommoit opimes : c'étoient celles de Viridomarus, roi des Gésates, qu'il avoit tué dans le combat. Les

consuls, qui lui succédèrent, soumirent l'Istrie, dont les peuples, pirates de profession, avoient enlevé quelques bâtimens aux Romains.

C'est vers ce temps qu'Annibal prenoit le commandement en Espagne, et on prévoyoit que les Carthaginois armeroient incessamment contre Rome. Dans cette circonstance, Démétrius de Pharos crut pouvoir secouer le joug, et la république arma contre lui. Pendant qu'elle faisoit ses préparatifs, C. Flaminius, alors censeur et toujours jaloux de se distinguer dans ses magistratures, fit un chemin qui conduisoit jusqu'à Rimini, et qu'on nomma voie Flaminia. Il construisit le cirque qui fut aussi appelé de son nom, et à l'exemple de Fabius Maximus, il renferma, dans les tribus de la ville, les affranchis qu'on avoit encore répandus dans les tribus de la campagne. L. Émilius, son collègue dans la censure, fut consul l'année suivante, et termina la guerre d'Illyrie. On conserva la couronne au jeune Pinée, qui n'avoit eu aucune part à la révolte de son tuteur; Démétrius se retira auprès de Philippe,

à qui Antigone Doson venoit de laisser la couronne de Macédoine. Vous voyez, Monseigneur, que nous sommes aux temps où Aratus gouvernoit la république d'Achaïe.

CHAPITRE III.

De la seconde guerre punique jusqu'à la bataille de Cannes.

TOUT peuple qui, par la constitution de son gouvernement, se déclare à perpétuité l'ennemi de ses voisins, donne à ses voisins le droit de l'exterminer, s'ils en ont la puissance : car lorsqu'un pareil peuple menace tous les autres, la sûreté, qui est la première règle des nations, semble faire à chacune une loi d'exterminer pour n'être pas exterminée. Dans de pareilles circonstances, on commence la guerre, parce qu'on croit la pouvoir faire avec avantage. Si on n'a pas des raisons pour y être autorisé légitimement, on s'en passe : on ne cherche que des prétextes, et on se croit justifié, si on a des succès. Il seroit donc bien inutile d'entreprendre la justification des Romains ou des Carthaginois. Comme Carthage n'attendoit qu'une occasion pour recouvrer ce qu'elle

avoit perdu, Rome n'attendoit aussi qu'une occasion pour envahir encore : et ces deux républiques devoient être dans cet état de guerre, jusqu'à ce que l'une des deux ne fût plus. Ces dispositions les préparoient à reprendre les armes. Le moment favorable parut s'offrir aux Carthaginois, et Annibal le saisit. Telle fut la cause de la guerre.

On comptoit vingt-trois ans depuis la paix conclue par Amilcar, lorsqu'Annibal assiégea Sagonte, l'unique place qui lui restoit à conquérir, pour être maître de l'Espagne jusqu'à l'Èbre. Aux mesures qu'il prenoit, il étoit facile de juger qu'il se proposoit de marcher en Italie, et qu'il ne vouloit pas laisser derrière lui une place qui auroit ouvert l'Espagne aux Romains. Les Sagontins en avoient averti le sénat. Ils étoient dans une position à ne pas se tromper sur les desseins d'Annibal.

Les Romains armoient alors contre Démétrius de Pharos. Cependant il étoit bien plus essentiel pour eux d'arrêter les progrès des Carthaginois en Espagne, que de porter leurs armes dans une province, dont la conquête, peu importante pour le moment,

auroit pu se faire dans un autre temps. Si au lieu de conduire les légions en Illyrie, L. Émilius les eût conduites à Sagonte, le théâtre de la guerre eût toujours été loin, et Rome n'eût pas vu Annibal à ses portes. Mais le sénat se contenta d'ouvrir une négociation avec un ennemi contre lequel il falloit marcher. Annibal, qui méditoit la guerre depuis long-temps, et qui avoit tout préparé pour la faire avec succès, ne daigna pas donner audience aux ambassadeurs que Rome lui envoya; et Carthage leur refusa toute satisfaction.

Pendant que Rome perdoit du temps à négocier, Sagonte, privée de tout secours, succomboit sous les efforts d'Annibal. Le siége dura huit mois. Les habitans se défendirent avec un courage surprenant. Déterminés à périr, ils se refusèrent à toute capitulation; et ceux qui ne moururent pas les armes à la main, se brûlèrent dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfans.

Le triste sort de cette ville soumit plusieurs peuples d'Espagne. Autant on redoutoit les armes des Carthaginois, au-

tant on paroissoit craindre d'avoir les Romains pour alliés. Les riches dépouilles, envoyées à Carthage, firent cesser les contradictions qu'Annibal avoit jusques-là trouvées dans le sénat. L'argent que ce général mit en réserve, fournit abondamment aux avances nécessaires pour la guerre qu'il vouloit porter en Italie; et le butin dont il fit part aux soldats, l'assura de leur ardeur à le suivre par-tout où il les voudroit conduire.

Honteux de n'avoir pas secouru Sagonte, les Romains étoient consternés, quand ils se représentoient Annibal à la tête des nations les plus belliqueuses de l'Espagne, franchissant les Pyrénées, les Alpes, et grossissant son armée des Gaulois, qui, de tout temps ennemis de la république, avoient encore à venger leurs dernières défaites. Ils envoyèrent de nouveaux ambassadeurs en Afrique avec ordre de déclarer la guerre aux Carthaginois, s'ils ne désavouoient leur général. Par cette démarche, inutile auprès d'un ennemi qui armoit contre eux, ils croyoient mettre de leur côté une apparence de justice.

Les

Les ambassadeurs revinrent par l'Espagne, afin de faire alliance avec les peuples de cette province : mais on leur répondit de chercher des amis dans les pays où le désastre des Sagontins ne seroit pas connu. Ils ne furent pas mieux accueillis dans les Gaules. Les Marseillais étoient alors les seuls alliés que les Romains eussent au-delà des Alpes. Si les autres peuples ne s'étoient pas encore déclarés contre Rome, au moins n'avoient-ils point de raison pour se déclarer contre Carthage.

Jugeant que les Romains pourroient tenter de faire des diversions en Espagne et en Afrique, Annibal pourvut à la sûreté de ces provinces. Il confia tout le pays conquis jusqu'à l'Èbre à son frère Asdrubal, auquel il laissa des forces suffisantes, et il partit de Carthagène à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes de pied et de douze mille chevaux. Il s'étoit instruit de tous les obstacles qui pouvoient traverser son entreprise : il connoissoit les dispositions des différens peuples de la Gaule, et il avoit fait alliance avec quelques-uns de leurs rois.

De l'Èbre jusqu'aux Pyrénées, il livra

plusieurs combats. Il laissa dans ce pays Hannon. Avant d'en partir, il congédia plus de dix mille hommes, qui paroissoient effrayés de son entreprise. Par cette conduite, il prévint une désertion, qui auroit pu être d'un dangereux exemple ; et il s'attacha le reste de ses soldats, auxquels il laissoit l'espérance d'un congé. Quand il passa les Pyrénées, son armée étoit de cinquante mille hommes de pied, de neuf mille chevaux, et de trente-sept éléphans.

A la nouvelle du passage de l'Èbre, le consul Tibérius Sempronius fit de grands préparatifs à Lilibée. Il se proposoit de conduire les légions en Afrique, pendant que son collègue, P. Cornélius Scipio, s'embarqueroit pour passer en Espagne. Mais on avoit pensé trop tard à ces diversions, et l'approche d'Annibal permettoit d'autant moins aux consuls de quitter l'Italie, qu'alors la Gaule Cisalpine, qui s'étoit soulevée, venoit de battre le préteur L. Manlius qui commandoit dans cette province. Tel étoit l'état des choses, lorsque Scipion, ayant abordé dans le voisinage de Marseille, apprit qu'Annibal avoit passé les Pyrénées.

Il envoya à la découverte trois cents cavaliers, et un corps de Gaulois que les Marseillais avoient à leur solde.

Les Carthaginois étoient déjà sur les bords du Rhône, un peu au-dessus d'Avignon. Mais une armée de barbares se présentoit sur l'autre bord. Annibal usa de ruse. Il détacha un corps de troupes, qui ayant remonté quelques lieues plus haut, passa le fleuve sans résistance, et s'avança pendant la nuit sur les derrières des ennemis. Dès qu'il en fut instruit par les signaux dont on étoit convenu, il tenta de passer le Rhône à la vue des Barbares, qui, se voyant attaqués en queue, prirent l'épouvante, et livrèrent le passage aux Carthaginois.

Informé de l'arrivée des Romains, Annibal envoya cinq cents chevaux numides pour les reconnoître. Ce corps rencontra celui que Scipion avoit détaché, l'attaqua et fut repoussé avec désavantage. Le consul, à qui ce premier succès parut d'un bon augure, se hâta de marcher avec toute son armée : mais il n'arriva à l'endroit où son détachement avoit rencontré les Carthagi-

nois, que trois jours après qu'ils en étoient partis. Comme il désespéroit de les atteindre, il retourna sur ses pas, se rembarqua, et revint en Italie, où il se proposoit d'attendre Annibal à la descente des Alpes. Il fit passer en Espagne son frère Cnéus Scipio.

On reproche aux Romains de n'avoir pas défendu les passages des Alpes du côté de l'Italie. Mais pouvoient-ils s'engager dans ces montagnes, et laisser derrière eux les Boïens et les Insubriens qui venoient de se révolter? Peut-être seroit-on plus fondé à blâmer le parti que prit Scipion? N'auroit-il pas pu continuer de suivre Annibal, le harceler, lui couper les vivres? Allié des Marseillais, n'avoit-il pas des ressources pour subsister au-delà des Alpes? Ne pouvoit-il pas tirer quelque avantage des Barbares qui s'étoient déclarés contre les Carthaginois? C'étoit peut-être le moyen le plus sûr de fermer les Alpes, dont les passages, difficiles par eux-mêmes, l'étoient encore par la rigueur de la saison. Ce fut à travers les neiges et les glaces, qu'Annibal eut à se frayer un chemin : il fut même dans la nécessité de livrer plusieurs combats aux peu-

ples des Alpes. Il n'employa néanmoins que quinze jours à passer ces montagnes: mais il ne lui resta que douze mille Africains, huit mille Espagnols et six mille chevaux.

Lorsqu'Alexandre arma contre Darius, tout paroissoit lui ouvrir la conquête de l'Asie. Il voyoit, comme présages des succès qui l'attendoient, les victoires de Thémistocle, de Pausanias, de Cimon, la retraite des dix mille et les progrès rapides d'Agésilas. Peut-être néanmoins eût-il échoué, si le roi de Perse eût suivi le conseil de Memnon.

Annibal formoit une entreprise plus difficile que celle d'Alexandre. On n'avoit encore rien tenté qui pût en faire prévoir le succès, et la première guerre entre Carthage et Rome étoit d'un mauvais augure pour lui. Mais avant de partir de Carthagène, il s'étoit instruit de la situation des lieux, et de la disposition des peuples dans l'espace de quatre cents lieues qu'il avoit à traverser. Il n'étoit point arrêté par les difficultés, parce qu'il les avoit prévues, et que, par les précautions qu'il avoit prises,

il pouvoit se flatter de les surmonter. Enfin il savoit qu'après avoir franchi les Alpes, il se trouveroit dans un pays, sur lequel la domination des Romains n'étoit pas encore assurée, et que d'ailleurs les Romains qui négligeoient la discipline militaire, et que la prospérité commençoit à corrompre, n'étoient plus eux-mêmes ce qu'ils avoient été pendant la première guerre punique. Cependant il pouvoit naître bien des obstacles qu'il n'avoit pas été possible de prévoir.

Il avoit descendu les Alpes, et aucun peuple ne se déclaroit encore pour lui. Ceux qui habitoient au pied de ces montagnes, se refusèrent même à toutes les propositions qu'il leur fit; et il fut obligé de mettre le siége devant la principale de leurs villes. Il s'en rendit maître, et tous les Gaulois des environs se soumirent.

Ce n'étoit pas assez d'avoir répandu la terreur. Annibal avoit besoin de secours. Il lui importoit, sur-tout, de gagner la confiance des Insubriens et des Boïens. Il est vrai que ces peuples l'attendoient, ils l'en avoient même prévenu : mais ils n'osoient encore se déclarer ouvertement, et

il n'y avoit qu'une victoire sur les Romains qui pût les enhardir à prendre les armes.

Scipion, après avoir débarqué à Pise, s'*étoit* avancé dans la Gaule Cisalpine, et il avoit passé le Pô. Annibal en fut étonné, car la route que le consul avoit tenue, étoit longue et orageuse. La surprise de Scipion fut plus grande encore. Il ne comprenoit pas que les Carthaginois eussent franchi les Alpes, et cependant il apprenoit qu'ils avoient déjà subjugué des peuples. Cette nouvelle, portée à Rome, parut peu croyable. Elle se confirma : on en fut alarmé, et on se hâta de rappeler Tibérius : il eut ordre de venir au secours de Scipion, avec les troupes qui avoient été destinées pour l'Afrique. La diversion, qu'on avoit d'abord projetée, paroissoit pourtant plus nécessaire que jamais. Pourquoi ne pas marcher tout-à-la-fois contre Carthage et contre Annibal? Les Romains n'avoient-ils plus ces armées nombreuses, dont nous avons vu le dénombrement, lors de la guerre des Gaulois?

Scipion avoit passé le Tésin. Les deux

généraux, chacun à la tête de leur cavalerie, avançoient pour se reconnoître l'un et l'autre. Il falloit une victoire aux Carthaginois. La guerre, si elle tiroit en longueur, leur devenoit plus funeste. Les Romains devoient donc éviter d'en venir aux mains. Ils auroient dû prévoir qu'une défaite leur enlevoit la Gaule Cisalpine, et l'armoit contre eux. Mais ils se flattèrent de vaincre, et ils furent défaits. Ils eurent occasion de reconnoître combien la cavalerie carthaginoise étoit supérieure à la leur. Scipion, blessé dangereusement, et tombé entre les mains des ennemis, dut son salut au courage de son fils, qui faisoit sa première campagne, et qui deviendra dans cette guerre le héros de la république.

Il n'y avoit de part et d'autre que la cavalerie qui eût combattu. L'infanterie des Romains, supérieure à celle des ennemis, n'avoit pas essuyé les mêmes fatigues. Il paroît donc que la journée du Tésin auroit pu n'être pas décisive. Mais la blessure du consul le força d'abandonner au vainqueur tout le pays au-delà du Pô. Il se hâta de passer ce fleuve, et il étoit arrivé à Plai-

sance, lorsque les Carthaginois le croyoient encore sur le Tésin.

Annibal avançoit avec précaution, ne s'engageant qu'à mesure que les Gaulois se déclaroient pour lui. Les Insubriens et les Boïens lui livrèrent tous les passages, lui fournirent des munitions, et grossirent son armée. Ayant alors passé le Pô sans obstacle, il alla camper assez près des ennemis, et il leur présenta la bataille. Mais ils ne sortirent pas de leurs retranchemens.

La nuit suivante, deux mille Gaulois, qui servoient dans l'armée du consul, forcèrent les portes du camp, et passèrent dans celui d'Annibal. Cette désertion donna de l'inquiétude à Scipion. Il crut devoir s'éloigner encore, et il passa la Trébie. Cependant comme il ne put pas cacher sa retraite, une partie de son arrière-garde fut taillée en pièces.

Dans le temps qu'Annibal passoit en Italie, les Carthaginois firent une tentative sur Lilibée. Elle ne leur réussit pas. Leur flotte avoit déjà été dissipée, lorsque Tib. Sempronius arriva en Sicile. Rappelé presqu'aussitôt, ce consul, après avoir pourvu

à la sûreté des côtes, vint par la mer Adriatique, à Rimini, d'où il joignit son collègue auprès de la Trébie.

Les deux armées consulaires réunies formoient environ quarante mille hommes, dont vingt mille avoient été fournis par les alliés. C'étoient des troupes de nouvelle levée, qui auroient eu besoin de s'essayer dans de petits combats, avant d'en venir à une action générale. D'ailleurs, il suffisoit aux Romains d'arrêter Annibal : car les Gaulois devoient se détacher de lui, dès qu'ils le verroient dans l'impuissance de former quelque entreprise. D'après ces raisons, Scipion vouloit ne rien précipiter. Mais parce que le temps de l'élection des nouveaux consuls approchoit, Sempronius craignit qu'un successeur ne lui enlevât une victoire, dont la maladie de son collègue lui laisseroit tout l'honneur. Ce motif l'aveugla sur toute autre considération. Il regarda le moment où il commandoit seul, comme le plus favorable pour livrer une bataille; et il résolut d'en saisir l'occasion, aussitôt qu'elle se présenteroit. Annibal, qui faisoit les mêmes réflexions que Sci-

pion, se félicitoit des dispositions où il voyoit Sempronius.

Les deux armées n'étoient séparées que par la Trébie, et la facilité de passer cette rivière au gué donnoit souvent lieu à des escarmouches. Dans un de ces combats, Sempronius ayant eu quelque avantage sur un détachement de Numides, Annibal se hâta de rappeler ses troupes, et parut montrer de la timidité. C'étoit un piége : il vouloit augmenter la confiance du consul, afin de l'amener plus sûrement où il l'attendoit.

Les Carthaginois campoient dans une plaine, où leur cavalerie pouvoit agir avec avantage, et qui, quoique rase et découverte au premier coup-d'œil, avoit néanmoins en quelques endroits des cavités couvertes de broussailles, et assez profondes pour y cacher de la cavalerie. Annibal mit en embuscade, dans ces cavités, son frère Magon avec deux mille hommes. Il ne s'agissoit plus que d'attirer Sempronius dans ce champ de bataille, et de l'y engager de manière qu'au fort du combat, les troupes cachées pussent le prendre en queue.

Dès le point du jour, et lorsque les Romains étoient encore à jeun, Annibal fit passer la rivière à sa cavalerie numide, et elle s'avanca jusqu'aux portes du camp ennemi. Sempronius aussitôt envoie sa cavalerie contre les Carthaginois : il la soutient avec ses archers : enfin, il sort de ses retranchemens avec toutes ses troupes.

Les Numides, qui font d'abord leur retraite avec ordre, prennent peu-à-peu la fuite, et paroissant offrir au consul une victoire facile, ils l'entraînent au-delà de la Trébie. On étoit au mois de décembre. Il faisoit un grand froid : les pluies de la nuit avoient grossi la rivière : il neigeoit, et un brouillard glaçant ne permettoit de voir qu'à une petite distance. Quand les Romains eurent passé la rivière, les fantassins, qui avoient eu de l'eau jusqu'à la poitrine, se trouvèrent saisis d'un froid si pénétrant, qu'ils pouvoient à peine porter leurs armes. Ils étoient d'autant plus foibles, qu'ils commençoient à souffrir de la faim. Ils avoient déjà lancé la plus grande partie de leurs traits contre les Numides, et ceux qui leur restoient, appesantis par

l'eau dont ils étoient imbibés, ne pouvoient leur être d'aucun usage. Cependant les Carthaginois prenoient de la nourriture, ils se chauffoient à de grands feux, et ils se frottoient le corps avec de l'huile.

Telles étoient les dispositions des deux armées, lorsqu'Annibal ayant amené Sempronius où il vouloit, engagea l'action. La victoire ne fut pas long-temps à se déclarer. En un moment la cavalerie carthaginoise enfonça celle des Romains, et comme elle se replioit sur les flancs de l'infanterie, les troupes, qui avoient été mises en embuscade, chargèrent en queue les légions qui combattoient au centre. Dix mille Romains cependant se firent jour, et se retirèrent à Plaisance. C'est à-peu-près tout ce qui put échapper à l'ennemi. Les Carthaginois perdirent peu de monde dans le combat : mais les jours suivans, ils souffrirent beaucoup de la pluie, de la neige et du froid, et, de tous les éléphans, ils n'en sauvèrent qu'un seul. Tous les Gaulois firent alliance avec Annibal. Ce général renvoya, sans rançon, les prisonniers qu'il avoit faits sur les alliés de

la républiqne, déclarant qu'il n'étoit venu que pour les soustraire à la domination des Romains.

Sempronius écrivit à Rome qu'il avoit livré une bataille, et que sans le mauvais temps, il auroit remporté la victoire. Quand on fut mieux instruit, on en fut plus alarmé, et on fit de nouveaux préparatifs pour la campagne suivante. On envoya des troupes en Sardaigne, en Sicile, à Tarente, dans tous les postes importans. On équipa soixante galères à cinq rangs de rames, et on obtint quelques secours du roi de Syracuse. Sur ces entrefaites, les nouvelles qui arrivèrent d'Espagne, donnèrent lieu de juger que la diversion de Cn. Scipion seroit d'un grand secours pour la république. Vainqueur de Hannon, il l'avoit fait prisonnier, et avoit mis sous sa domination ou dans son alliance, tous les peuples depuis les Pyrénées jusqu'à l'Èbre, et Asdrubal n'avoit eu sur lui d'autre avantage, que de surprendre quelques troupes qu'il avoit laissées à la garde de ses vaisseaux.

Cn. Servilius et C. Flaminius avoient été désignés consuls. Il étoit d'usage de pren-

dre possession du consulat au Capitole. Les nouveaux consuls s'y rendoient en cérémonie : ils prioient Jupiter d'être favorable à leurs armes, et ils faisoient des vœux pour la prospérité de la république. C. Flaminius, qui, pendant son tribunat, avoit fait distribuer, malgré le sénat, les terres du Picénum, et qui depuis, lorsqu'il commandoit l'armée contre les Gaulois, avoit montré peu d'égard pour les ordres de ce corps, fit une chose qui étoit sans exemple. Dans la crainte que les sénateurs, qu'il savoit être irrités contre lui, ne cherchassent des prétextes pour le retenir à Rome, il s'évada, lorsqu'il n'étoit encore que consul désigné, et se rendit à Rimini, où il prit possession du consulat. Cette démarche, qui montroit son mépris pour les cérémonies religieuses, scandalisa d'autant plus, qu'on publioit alors un grand nombre de prodiges, et comme il étoit parti sans auspices, on avoit peine à le reconnoître pour consul. On fit au reste beaucoup de sacrifices, et on ne négligea aucune des superstitions, qu'on jugeoit propres à écarter les calamités publiques.

Les Carthaginois passèrent l'hiver dans la Gaule Cisalpine. Les Gaulois cependant ne vouloient pas que leur pays fût le théâtre de la guerre. Il les falloit mener au butin. D'ailleurs il étoit essentiel pour Annibal d'aller en avant, et ce n'étoit pas à lui d'attendre que les Romains vinssent l'attaquer. Il résolut de passer dans l'Étrurie à l'entrée du printemps.

Le chemin le plus praticable étoit celui d'Arétium. Mais dénué de fourrages, ruiné par le séjour des armées romaines, il n'offroit que des montagnes difficiles à franchir, et une suite de défilés qu'occupoit le consul C. Flaminius. A chaque pas, c'eût été des combats à livrer, et dans des lieux où la cavalerie n'eût été d'aucun usage. Annibal ne pouvoit pas même douter que Servilius, qui campoit à Rimini, ne marchât bientôt après lui ; auquel cas, enfermé entre deux armées, il eût manqué de subsistance, et eût péri par la famine ou par les armes. Il n'étoit donc pas possible de prendre cette route.

Il y avoit un autre chemin beaucoup plus court, et dans un pays abondant en

vivres et en fourrages. Mais après avoir passé des montagnes, il falloit traverser le marais de Clusium qu'on jugeoit si impraticable, que les Romains n'avoient pas pris la précaution de le garder. Ce marais néanmoins n'étoit pas aussi impraticable qu'il le paroissoit. Il avoit un fond solide, et Annibal ne balança pas à prendre cette route. Si elle étoit difficile, il se flattoit au moins qu'il n'auroit point d'ennemis à combattre. Il voyoit Servilius à Rimini, Flaminius à Arétium; et il savoit que le sénat, qui avoit alors l'imprudence de vouloir diriger les opérations de la campagne, ne permettoit pas aux consuls de prendre, sans son aveu, des dispositions contraires aux ordres qu'il avoit donnés. Il jugea donc qu'on n'imagineroit pas qu'il tentât sérieusement ce passage; que d'abord on le laisseroit faire, qu'ensuite les consuls enverroient des couriers à Rome, que les sénateurs délibéreroient, et qu'il seroit passé, avant qu'on eût pris des mesures pour s'y opposer.

Tout arriva, comme il l'avoit prévu. Mais son armée souffrit beaucoup. Elle fut

dans l'eau quatre jours et trois nuits. Les bêtes de charge restèrent dans les boues. Lui-même il eut une fluxion qui lui fit perdre un œil : et ses troupes étoient si harassées de fatigues, qu'elles auroient été hors d'état de se défendre, si au débouché du marais, elles eussent rencontré l'ennemi.

Quoiqu'Annibal fût dans un pays riche et abondant, sa position paroissoit encore bien difficile. Servilius venoit au secours de Flaminius. Il falloit prévenir la réunion des deux armées, dont la moindre étoit supérieure à celle des Carthaginois. Cependant il n'étoit pas possible de forcer les Romains dans le camp d'Arétium ; et comme le sénat avoit défendu à Flaminius de rien hasarder avant d'avoir été joint par son collègue, il étoit à présumer que ce consul ne sortiroit pas de ses retranchemens. Mais, parce que Servilius arrivoit, Flaminius, jaloux de vaincre seul, n'en étoit que plus impatient de combattre.

Annibal, qui connoît les dispositions de ce général, en profite. Il s'approche du

camp du consul : il s'en éloigne : il paroît tour-à-tour le braver et le craindre : il met à feu et à sang toute la campagne. Enfin il prend tout-à-coup la route de Rome, ayant Cortone à sa gauche et le lac de Thrasymène à sa droite, et il continue de porter le dégât par-tout où il passe. Alors le consul se mit en marche. Rome, menacée de voir l'ennemi à ses portes, lui parut un prétexte suffisant pour ne pas attendre plus long-temps son collègue.

Cependant Annibal avançoit. Comme il observoit les lieux afin de choisir le plus propre à son dessein, il arriva dans un vallon spacieux, que deux chaînes de montagnes bordoient dans sa longueur. Il étoit fermé au fond par une colline escarpée, et on y entroit par un défilé étroit entre les montagnes et le lac de Thrasymène. Sur les deux côtés du vallon il mit une partie de son armée en embuscade, et à la tête du reste de ses troupes, il attendit les Romains.

Flaminius, qui le suivoit, étant arrivé le soir assez tard, campa auprès du défilé. Le lendemain il s'y engagea, sans avoir

reconnu les lieux, et avant le jour. Mais à peine son armée fut entrée dans le vallon, qu'assaillie de toutes parts, il ne lui fut pas même possible de se mettre en ordre de bataille. La déroute fut complète. Flaminius perdit la vie. Six mille hommes, qui s'étoient retirés sur une hauteur, mirent bas les armes; et les Carthaginois firent quinze mille prisonniers. Annibal rendit la liberté aux alliés, répétant ce qu'il avoit déjà dit, qu'il n'étoit pas venu pour leur faire la guerre. Quelques jours après, Maharbal défit quatre mille chevaux, auxquels Servilius avoit fait prendre les devans.

Annibal traversa l'Ombrie et le Picénum. Lorsqu'il fut arrivé sur la mer Adriatique, dans le territoire d'Adria, il envoya à Carthage la première relation de ses succès. Pendant le séjour qu'il fit dans ces lieux fertiles, ses troupes se remirent de leurs fatigues, et s'enrichirent de butin. Il les conduisit ensuite, par le pays des Marucins et des Frentans, dans la Pouille; et il alla camper sous Hippone, d'où il ravagea, sans obstacles, toute la province.

Non seulement il faisoit passer au fil de l'épée les Romains en âge de porter les armes, il ravageoit encore jusqu'aux terres des alliés. Il est vrai que cette conduite étoit en contradiction avec ce qu'il leur avoit dit, qu'il n'avoit pas pris les armes contre eux. Mais comme aucune de leurs villes ne s'étoit encore déclarée pour lui, il vouloit, par ces dévastations, les forcer à renoncer à l'alliance d'un peuple qui ne paroissoit plus en état de les défendre.

Quoique victorieux, Annibal cependant n'a pas une seule place. Au milieu d'un pays ennemi, s'il lui arrive un échec, il est sans ressource. C'est un torrent, qui se répand de côté et d'autre, et qui n'a de lit nulle part.

Il se seroit conduit, ce me semble, avec plus de prudence, s'il se fût établi dans le nord de l'Italie; c'est-à-dire, dans le Picénum, dans l'Ombrie, et, sur-tout, dans l'Étrurie. Ces provinces le mettoient à portée de tirer de nouveaux secours des Gaules et de l'Espagne, elles suffisoient pour lui fournir toutes les subsistances nécessaires; et en marchant à Rome, il les laissoit der-

rière lui, et il s'assuroit une retraite. Peut-être pensoit-il qu'à force de vaincre, il se rendroit maître de Rome même. Mais pouvoit-il supposer qu'on ne lui opposeroit jamais que des géneraux tels que Sempronius et Flaminius? Et pourquoi n'a-t-il pas prévu que les Romains reconnoîtroient enfin qu'ils devoient éviter les actions générales et décisives Or, s'ils les évitent, Annibal est perdu. J'imagine que ce général, s'il ne détruisoit pas Rome, regardoit tout établissement en Italie, comme un succès peu digne de ses armes.

Depuis trente-trois ans aucun dictateur n'avoit commandé les armées. Ceux qu'il y avoit eu dans cet intervalle, avoient été créés pour tout autre objet. Après la journée de Thrasymène, on conféra la dictature à Q. Fabius Maximus, qui choisit pour général de la cavalerie, R. Minutius Rufus. Comme ou attribuoit les dernières défaites à l'irréligion plutôt qu'à l'incapacité de Sempronius et de Flaminius, Fabius commença par remplir scrupuleusement toutes les cérémonies accoutumées. Il ordonna même de nouveaux vœux et de

nouveaux sacrifices. C'étoit une précaution nécessaire pour rendre la confiance aux soldats.

Il donna ordre à Servilius de rassembler tous les vaisseaux qui se trouvoient à Ostie ou ailleurs, et il se chargea de veiller à la défense des côtes. Quant à lui, après avoir fortifié Rome, mis des troupes dans tous les postes où il en falloit, et ruiné le pays par où l'ennemi pouvoit arriver, il partit à la tête de quatre légions, dont deux étoient de nouvelles levées, et il prit le chemin de la Pouille où étoit Annibal. Il ne marchoit pas avec la confiance des derniers généraux. Il se proposoit de ne rien hasarder, qu'autant qu'il y seroit forcé; d'éviter les plaines où la cavalerie des Carthaginois avoit tout l'avantage; d'observer les mouvemens des ennemis, afin de les harceler dans leurs marches, ou de leur couper les vivres; et de se tenir toujours à une distance, qui lui laisseroit la liberté d'engager une action ou de l'éviter. Il jugeoit avec raison qu'en temporisant, il feroit échouer tous les projets d'Annibal.

Rien ne le fit jamais changer de résolution, ni le ravage des terres, ni l'incendie des villages. Annibal, avec tous ses artifices, ne put l'attirer en rase campagne. Fabius occupoit toujours les hauteurs : il retenoit les soldats dans le camp : il ne hasardoit que de petits combats, et avec tant de précaution, qu'il avoit presque toujours l'avantage.

Après avoir saccagé une partie de la Pouille, les Carthaginois se jetèrent dans le Samnium, pays fertile, où une longue paix avoit apporté l'abondance. Ils firent des incursions sur Bénévent ; ils prirent Télésie, place fortifiée ; et ils passèrent ensuite dans les plaines de Capoue. On leur faisoit espérer que cette ville se déclareroit pour eux.

Les dévastations les suivoient par-tout. Cependant Minucius, général de la cavalerie, blâmoit hautement la conduite de Fabius, qu'il accusoit de timidité ou même de lâcheté. Les soldats, désespérés de voir le plus beau pays de l'Italie en proie à l'ennemi, demandoient le combat, et sembloient vouloir forcer le dictateur à marcher

cher contre les Carthaginois. Les discours séditieux, qu'on tenoit à l'armée, passoient à Rome, où le peuple les approuvoit; et toute la république paroissoit conspirer contre un général qu'elle auroit dû regarder comme son sauveur. Il étoit bien plus difficile de résister à ces cris, que de se défendre des artifices d'Annibal. Fabius néanmoins persista dans sa première résolution, quoiqu'Annibal, qui eût voulu voir tout autre général à la tête des légions, le bravât de plus en plus, et cherchât par de nouvelles dévastations à le rendre toujours plus odieux aux Romains.

Quand il fut temps de prendre des quartiers d'hiver, Annibal voulut retourner dans la Pouille, parce que la Campanie ne pouvoit plus fournir à sa subsistance. Mais lorsqu'il voulut repasser les défilés par où il étoit venu dans les plaines de Capoue, il les trouva occupés. Quatre mille hommes, que Fabius avoit détachés, s'en étoient saisis, et ce général s'étoit retranché sur une colline, qui commandoit les défilés. Les Carthaginois, campés dans la plaine, se virent enfermés entre les rochers

de Formies, les marais de Linturne, et les Romains qui avoient derrière eux Capoue et le Samnium. Une ruse les tira de ce mauvais pas.

Annibal choisit, parmi les bœufs qui se trouvoient dans le butin, deux mille des plus forts. Il fit attacher à leurs cornes des fagots de sarment et d'autre bois sec et menu ; et au milieu de la nuit, pendant que les armés à la légère gagnoient les hauteurs, et se répandoient de côté et d'autre avec grand bruit, les pionniers poussèrent les bœufs jusqu'au sommet d'une montagne qui étoit entre le camp des Carthaginois et le défilé, et mirent le feu aux fagots qu'on avoit attachés aux cornes de ces animaux. Les bœufs, d'abord effrayés à la vue des feux qu'ils portoient sur leurs têtes, et bientôt après brûlés jusqu'au vif, devinrent furieux, se dispersèrent dans les bois, et répandirent le feu par-tout où ils passoient.

Les Romains, qui étoient à la garde du défilé, ne pouvoient rien comprendre à ces flammes qui paroissoient les envelopper. Les uns se croient investis par l'en-

nemi, et prennent la fuite : les autres pensent qu'Annibal s'empare des hauteurs, et courent pour l'en chasser. Tous, en un mot, abandonnent leur poste, et laissent le passage libre aux Carthaginois. Fabius ne sortit point de sès retranchemens. Étonné de ce qu'il voyoit, il ne voulut rien hasarder pendant les ténèbres de la nuit. Le jour qu'il attendoit, lui apprit qu'Annibal lui avoit échappé.

En Espagne, la guerre continuoit sur mer et sur terre. Cnéus surprit, à l'embouchure de l'Èbre, la flotte ennemie. De quarante vaisseaux dont elle étoit composée, il en emmena vingt-cinq. Maître par cette victoire de la mer et des côtes, il porta le dégât jusqu'aux portes de Carthagène. Les peuples qui habitoient le long de l'Èbre, ayant alors abandonné le parti des Carthaginois, Asdrubal marcha contre eux: mais il perdit deux batailles, quinze à vingt mille hommes et plusieurs places.

Dans l'espérance de réparer ces pertes, Carthage équipa soixante-dix galères. Cette flotte, qui se montra sur les côtes d'Étrurie, ne fit rien. Elle s'en retourna, lors-

qu'elle apprit que Servilius venoit au-devant d'elle avec cent vingt vaisseaux. Rome, quoiqu'elle eût Annibal à ses portes, paroissoit moins épuisée que sa rivale. P. Scipion passoit alors en Espagne avec trente galères et huit mille hommes de débarquement. Lorsqu'il eut joint son frère, les Romains poussèrent leurs conquêtes au-delà de l'Èbre: ils s'avancèrent jusqu'à Sagonte: et la conduite des deux Scipions engagea plusieurs peuples, auparavant alliés de Carthage, à rechercher l'alliance de Rome. Les otages qu'Asdrubal faisoit garder dans la citadelle de Sagonte, ayant été livrés à ces deux généraux, ils les rendirent aux villes qui les avoient donnés aux Carthaginois: bienfait par lequel ils assuroient leur puissance beaucoup mieux que par les armes.

Le dictateur, rappelé pour présider à quelques cérémonies de religion, avoit quitté l'armée. Avant de partir, il défendit au général de la cavalerie de combattre en son absence. Mais Minucius étoit d'autant moins disposé à lui obéir, que depuis la dernière retraite d'Annibal, on se plai-

gnoit plus que jamais des lenteurs de Fabius.

Les Carthaginois avoient établi leur camp sous les murs de Gérunium, dans un pays abondant, où ils vouloient prendre leurs quartiers d'hiver. Comme la saison avancée ne permettoit pas de poursuivre les avantages qu'une victoire auroit offerts, Annibal ne cherchoit pas alors à livrer des combats. Il avoit pour objet de ne pas consommer ces provisions, et d'en faire de nouvelles, afin que, pendant l'hiver, rien ne pût manquer à son armée. C'est pourquoi, tandis qu'une partie de ses troupes conduisoit les bestiaux dans les pâturages, une autre alloit au fourrage, et une troisième restoit à la garde du camp. Il divisoit ses forces, parce qu'il y étoit forcé. Peut-être aussi présumoit-il qu'on ne l'attaqueroit pas. Minucius l'attaqua néanmoins, il marcha à la tête des légions au camp des Cathaginois, pendant que sa cavalerie et ses armés à la légère tomboient sur leurs fourrageurs, qui étoient épars dans la plaine. Trop foible pour aller au-devant de l'ennemi, Annibal l'attendit derrière

ses retranchemens. Il se défendit avec désavantage, il perdit beaucoup de monde, et il ne fut en état de repousser les Romains, que lorsque quatre mille fourrageurs furent revenus au camp.

Minucius se hâta d'écrire à Rome l'avantage qu'il venoit de remporter. Il l'exagéra. Ceux qui blâmoient la conduite de Fabius, l'exagérèrent encore, et ce petit succès parut aux yeux du peuple une grande victoire. Dans l'enthousiasme où l'on étoit du général de la cavalerie, on ne ménagea plus le dictateur. Un tribun proposa de partager également l'autorité entre l'un et l'autre, et ce décret sans exemple fut porté.

Fabius ayant rejoint l'armée, Minucius lui proposa de commander chacun alternativement. Le dictateur lui offrit la moitié des troupes, disant que le décret du peuple le forçoit à partager le commandement, et non pas à le céder tout entier. Cette offre fut acceptée, et Minucius alla camper dans la plaine, à une petite distance de l'armée de Fabius.

Annibal s'applaudissoit de la mésintelli-

gence qui divisoit les forces de l'ennemi, et qui paroissoit lui en livrer une partie. Il y avoit entre son camp et celui du général de la cavalerie; une petite colline, qui lui parut propre à engager une action, parce qu'elle pouvoit donner de l'avantage à celui qui l'occuperoit le premier. Mais, avant de faire aucune tentative pour s'établir dans ce poste, il cacha pendant la nuit cinq cents chevaux et cinq mille fantassins dans des ravins qui coupoient la plaine; et dès la pointe du jour, lorsque l'embuscade ne pouvoit encore être éventée, il envoya ses armés à la légère se saisir de la colline.

A peine Minucius voit l'ennemi si près de lui, qu'il le veut déloger. Les deux armées s'ébranlent insensiblement, et l'action devient générale. Alors les troupes qui étoient en embuscade, tombant sur les flancs et sur les derrières des Romains, les enveloppent et les culbutent. Lés légions auroient été taillées en pièces, si Fabius ne fût venu à leurs secours. Il s'avança en bon ordre, et reçut l'armée vaincue sous ses drapeaux. Annibal fit sonner la retraite, ne jugeant pas à propos de ha-

sarder un nouveau combat contre des troupes fraîches, et commandées par un homme dont il faisoit cas.

Quant à Minucius, il répara sa honte. Il se hâta de reconduire son armée dans le camp du dictateur, reconnoissant tout ce qu'il lui devoit, renonçant à partager le commandement avec lui, et rentrant volontairement sous les ordres de ce général. A la fin de la campagne, Fabius abdiqua, et remit l'armée à Cn. Servilius, et à M. Attilius Régulus qui avoit été subrogé à Flaminius.

Les deux consuls, à l'exemple du dictateur, évitèrent les actions générales. Ils observoient l'ennemi : ils tomboient sur ses détachemens : ils lui enlevoient ses convois : et ils ne livroient des combats, que lorsqu'ils avoient l'avantage. Par cette conduite, ils mirent la disette dans le camp des Carthaginois. Les troupes commençoient à murmurer contre Annibal ; et pour achever sa ruine, il suffisoit de continuer sur le même plan.

Cependant la sage lenteur de Fabius étoit encore un objet de critique. C. Teren-

tius Varron, un de ceux qui l'avoient blâmée plus hautement, avoit fait passer le décret qui partagea le commandement entre le général de la cavalerie et le dictateur. Devenu par-là cher au peuple, il fut élevé au consulat. La bassesse de sa naissance, qui auroit dû lui donner l'exclusion, devint un titre aux yeux de la multitude, qui, accusant les nobles patriciens ou plébéiens de vouloir la guerre, se persuada qu'elle n'en verroit la fin, que lorsqu'elle auroit donné le commandement à un homme nouveau. Elle s'applaudit d'avoir choisi Varron, qui déclamoit contre les nobles, qui les accusoit d'avoir fait venir Annibal en Italie, et qui promettoit de l'en chasser incessamment. A ce consul vain et présomptueux, le sénat fit donner pour collègue L. Emilius, qui avoit commandé en Illyrie contre Démétrius de Pharos. C'étoit un capitaine sage et expérimenté.

Après l'élection des consuls, on procéda à celle des quatre préteurs. Deux restèrent à Rome suivant l'usage. Des deux autres, M. Claudius Marcellus fut envoyé en Sicile, et L. Posthumius Albinus dans la

Gaule Cisalpine. Le sénat fit passer en Espagne toutes les munitions, dont les deux Scipions pouvoient avoir besoin; et pendant que les nouveaux consuls faisoient à Rome tous les préparatifs pour la nouvelle campagne, Cn. Servilius et M. Régulus continuèrent de commander en qualité de proconsuls, avec défense expresse d'engager une action générale.

Sur ces entrefaites, Annibal se saisit de la citadelle de Cannes, où les Romains avoient leurs munitions, et d'où ils tiroient leurs convois. Dans cette position, il commandoit sur toute la Pouille, et il rendoit l'abondance à son armée. Il n'étoit plus possible aux proconsuls d'approcher des Carthaginois, sans se mettre dans la nécessité de combattre. Tout le pays étoit ruiné; et les alliés, en suspens, attendoient à quoi on se détermineroit. Dans cet état des choses, le sénat jugea qu'il falloit enfin marcher à l'ennemi.

Les Romains levoient d'ordinaire quatre légions, chacune de quatre mille hommes de pied et de deux cents chevaux. Les alliés fournissoient le même nombre de fan-

tassins et le double de cavalerie. Ces troupes se partageoient également entre les deux consuls, et il arrivoit rarement que les deux armées consulaires marchassent ensemble pour la même expédition. Dans cette occasion, non seulement on les réunit, on fit encore les légions de cinq mille hommes de pied et de trois cents chevaux. Au lieu de quatre, on en leva huit, et on augmenta, dans la même proportion, le nombre des troupes fournies par les alliés. Ainsi l'armée des Romains étoit de quatre-vingt mille hommes de pied et d'environ sept mille chevaux. Annibal, dont l'armée étoit à-peu-près la moitié moins forte, avoit en infanterie quarante mille hommes, et en cavalerie dix mille.

Émilius vint camper sur l'Aufide, dans une plaine toute découverte, à six milles environ des Carthaginois. Il ne vouloit pas néanmoins en venir encore aux mains : il se proposoit d'attirer l'ennemi dans un terrain, où l'infanterie eût la plus grande part à l'action.

Le lendemain, Varron, c'étoit son tour de commander, s'approcha des ennemis,

malgré toutes les représentations de son collègue. Annibal vint au-devant de lui avec sa cavalerie et ses armés à la légère. Les Romains soutinrent le choc. Ils eurent même ce jour-là tout l'avantage, soit qu'Annibal eût mal pris ses mesures, soit qu'il eût dessein d'augmenter la confiance de Varron.

Le jour suivant, Émilius ne pouvant se retirer sans danger, fit passer l'Aufide à un tiers de son armée, et forma deux camps, séparés par le fleuve. Cette position le mettoit en état de soutenir ses fourrageurs, et d'incommoder beaucoup ceux des Carthaginois.

Annibal, dans la situation où il se trouvoit, ne pouvoit rien entreprendre sur les Romains. Cependant il avoit de la peine à subsister, et il en auroit eu également à faire une retraite. Il ne lui restoit pour ressources que les fautes de l'ennemi. Il présenta la bataille : Émilius ne l'accepta pas. Heureusement pour lui, la prudence de ce consul ne lui faisoit perdre qu'un jour.

Le lendemain, Varron fit passer l'Aufide aux troupes du plus grand camp, et

rangea son armée en bataille. Il appuya sa droite sur le fleuve; et quoique la plaine lui permît de s'étendre pour déborder les ailes des ennemis, il préféra de donner plus de profondeur à ses lignes.

Annibal passe aussi l'Aufide. Ses soldats n'étoient pas sans inquiétude à la vue de la grande armée qu'ils alloient combattre. Quelle armée, disoit Giscon, on ne la peut considérer sans étonnement! Cela est vrai, répondit Annibal : mais une chose encore plus étonnante, et que tu ne remarques pas, c'est que dans toute cette multitude, il n'y a pas un seul homme qui se nomme Giscon, comme toi. Cette plaisanterie passa de bouche en bouche, et dissipa la frayeur des soldats.

Après avoir rangé toutes ses troupes sur une même ligne, Annibal marche à l'ennemi à la tête de l'infanterie espagnole et gauloise, qui occupoit le centre, et qui, doublant le pas, se détachoit des ailes, et présentoit aux Romains le convexe d'un croissant. Il y avoit deux raisons dans ce mouvement; l'une de tendre un piége à l'ennemi, l'autre d'éviter que le combat

fût général dès le premier choc. Dans la crainte que son armée, la moitié plus foible, ne pût pas soutenir le poids des Romains, Annibal vouloit attirer au centre l'effort des combattans. Ce fut aussi par-là que l'action commença.

Les Espagnols et les Gaulois tiennent d'abord ferme. Bientôt ils cèdent, se replient, reculent au-delà de l'alignement de leurs ailes, et présentent à l'ennemi le concave d'un croissant. Si Varron, au lieu de vouloir charger ces troupes qui reculoient, eût engagé le combat aux deux ailes, et arrêté son centre sur l'alignement des siennes, la ruse d'Annibal tournoit contre lui-même. Mais au contraire, pendant que son centre s'engage, il jette de nouvelles troupes dans le piége qu'on lui tend, et il y pousse insensiblement toute son infanterie. Alors les Africains, dont Annibal avoit formé ses deux ailes, se replient, l'aile droite à gauche, l'aile gauche à droite; et l'infanterie romaine, attaquée par les flancs, s'embarrasse d'autant plus qu'elle est plus nombreuse, et qu'il lui reste moins de terrain pour se former.

Cependant la cavalerie des Romains est mise en déroute. Tandis que les Numides la poursuivent, la cavalerie espagnole et gauloise prend en queue les légions, et les taille en pièces. Émilius et les deux proconsuls périrent. Soixante-dix mille Romains ou alliés restèrent sur la place. Dix mille furent faits prisonniers, et Varron s'enfuit à Vénuse.

Sur le premier bruit de cette défaite, le sénat s'assembla. On n'avoit encore aucune connoissance des détails de la bataille. On ne savoit ce qu'étoient devenus, ni l'armée ni les généraux. On ignoroit où étoient les restes des troupes : on ignoroit même s'il en restoit : et on étoit inquiet des projets d'Annibal. On envoya sur la voie Appia et sur la voie Latine pour interroger ceux que la fuite auroit sauvés. La consternation fut si grande, que, dans la crainte que les citoyens n'abandonnassent la ville, on mit des corps-de-garde aux portes, afin que personne ne sortît sans permission.

Si, sans perdre de temps, les Carthaginois s'étoient approchés de Rome, peut-

être s'en seroient-ils rendus maîtres. Il est vrai qu'ils n'avoient pas assez de troupes pour en faire la circonvallation, et qu'ils manquoient de machines pour former un siége : mais il ne s'agit ni de circonvallation ni de siége, quand une ville est attaquée sans l'avoir prévu, qu'elle n'a ni armes ni soldats, et que ses citoyens consternés songent plutôt à l'abandonner qu'à la défendre. C'est un coup de main qui peut ne pas réussir, mais qu'il est sage de tenter. Maharbal, qui commandoit la cavalerie, demandoit l'ordre pour marcher à Rome. Annibal lui répondit que cette entreprise méritoit d'être méditée : cependant s'il la méditoit, elle devenoit impossible. *Tu sais vaincre*, répliqua Maharbal; *mais tu ne sais pas profiter de la victoire*. Le siége de Rome étoit d'ailleurs une entreprise, qui devoit attirer les peuples dans l'alliance d'Annibal (1).

Dès que Rome avoit eu le temps de se reconnoître, elle étoit sauvée. Elle sentoit renaître ses forces, à mesure que la cons-

(1) Voy. les *Observations sur les Romains*, liv. 5.

ternation se dissipoit. Une fois rassurée, elle avoit des défenseurs, tant qu'il lui restoit des citoyens. Les alliés fournirent des secours. Les particuliers portèrent à l'envi leur argent au trésor public. On leva quatre légions : pour les rendre complètes, on fit prendre les armes à des citoyens qui n'avoient pas l'âge prescrit par les lois. On enrôla huit mille esclaves. On tira des prisons ceux qu'on y retenoit pour crimes ou pour dettes, et on en fit un corps de six mille hommes. Enfin les trophées qui se conservoient dans les temples et dans les portiques, fournirent des armes qu'on avoit prises sur les ennemis et principalement sur les Gaulois. Elles étoient vieilles et mauvaises ; mais c'étoient des citoyens qui les devoient manier. On comptoit encore sur les troupes des deux préteurs ; lorsqu'on apprit que L. Posthumius étoit tombé dans une embuscade, et que son armée avoit été taillée en pièces.

Les Romains ne négligèrent pas les précautions que la superstition leur inspiroit. Les décemvirs eurent ordre de consulter les livres des Sibylles, Q. Fabius Pictor fut

envoyé à Delphes, pour demander au dieu quelle seroit la fin des maux de la république : et on enfouit tout vivans un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque.

Quoique la république eût besoin de soldats, elle refusa de racheter sept à huit mille prisonniers, qu'Annibal offroit pour une rançon modique. Dans la nécessité de vaincre ou de tomber en servitude, les Romains n'avoient de salut que dans la victoire ; et, par cette raison, leur courage croissoit dans les dangers. Ils auroient, sans doute, combattu avec moins de valeur, si, en devenant prisonniers de guerre, ils avoient pu espérer de redevenir citoyens. Voilà pourquoi, observe Polybe, Annibal offroit de rendre les prisonniers qu'il avoit faits, et c'est pourquoi aussi le sénat refusoit de les racheter.

Lorsqu'on sut que Varron arrivoit à Rome, tous les ordres allèrent au-devant de lui, et on lui rendit de solemnelles actions de grâces pour n'avoir pas désespéré du salut de la république. Par cette réception, à laquelle on ne s'attend pas, le sénat

donna une grande preuve de sagesse. Rien n'étoit plus capable de diminuer, aux yeux de la multitude, les dangers dont elle se croyoit menacée. On auroit renouvelé la consternation, si, au lieu de rendre des honneurs au consul, on l'avoit traité avec le mépris qu'il méritoit.

CHAPITRE IV.

Jusqu'à la fin de la seconde guerre punique.

LA bataille de Cannes, qui paroissoit comme le présage de la ruine des Romains, entraîna la défection de plusieurs villes. Pour achever la révolution qui se préparoit, il auroit fallu que les Carthaginois se fussent hâtés de porter leurs principales forces en Italie. Mais Annibal avoit à Carthage des ennemis, qui ne négligèrent rien pour l'arrêter au milieu de ses succès. Lorsqu'ils n'étoient pas assez puissans pour empêcher qu'on ne lui accordât les secours dont il avoit besoin, ils l'étoient assez au moins pour les rendre inutiles par les retardemens qu'ils faisoient naître.

De la Pouille, il passa dans le Samnium et dans la Campanie. Il fit des tentatives inutiles pour se rendre maître de Naples et de Nole. Il fut même repoussé

avec perte de devant cette dernière place, dans laquelle Marcellus, alors préteur, s'étoit renfermé. Les Campaniens ayant recherché son alliance, il prit ses quartiers d'hiver à Capoue.

En Espagne, les deux Scipions continuoient d'avoir des avantages. Ils remportèrent une victoire complète sur Asdrubal, lorsqu'il se proposoit de passer en Italie. Les Espagnols, qui faisoient la principale force de l'armée des Carthaginois, prirent la fuite dès le premier choc, parce qu'ils ne vouloient pas être traînés hors de l'Espagne.

L. Posthumius avoit péri dans la Gaule Cisalpine, lorsqu'il venoit d'être désigné consul avec Tib. Sempronius Gracchus. On lui substitua M. Marcellus, et Rome eut pour la première fois deux consuls plébéiens. Les patriciens, qui n'avoient pu empêcher cette élection, la firent déclarer vicieuse par les augures, et on subrogea Q. Fabius Maximus à Marcellus. Celui-ci néanmoins servit en qualité de proconsul.

Les nations avoient alors les yeux ou-

verts sur l'Italie. Elles considéroient avec curiosité l'orage, qui devoit tôt ou tard fondre sur elles. Elles ne prévoyoient pas qu'elles auroient tout à craindre de celui des deux peuples qui seroit vainqueur. C'est pourtant ce qu'Agélaüs de Naupacte ne cessoit de représenter aux Grecs et au roi de Macédoine. Mais il les invitoit inutilement à oublier leurs querelles.

C'est dans cette circonstance, que Philippe, mal conseillé, fit alliance avec Annibal, et aliéna les Grecs. Rome ne parut pas craindre ce nouvel ennemi. Elle équipa contre lui une flotte de cinquante vaisseaux, et menaça de porter la guerre en Macédoine, s'il tentoit de passer en Italie. Elle avoit une autre flotte, qu'elle opposoit aux Carthaginois, une armée en Sicile, une en Sardaigne, une dans le Picénum, celle des deux Scipions en Espagne, et trois contre Annibal, c'est-à-dire, les deux armées consulaires, et celle du proconsul Marcellus. On admire les ressources de cette république, quand on ne considère pas ce qu'elles coûtent.

Carthage n'en avoit pas de pareilles.

C'est qu'elle ne pouvoit faire la guerre qu'avec de l'argent, et l'argent lui manquoit, parce que son commerce étoit ruiné. Elle leva néanmoins de nouvelles troupes, qu'elle vouloit envoyer en Italie, et dont elle changea la destination, lorsqu'elle eut appris la défaite d'Asdrubal. Ensuite elle crut avoir trouvé l'occasion de recouvrer la Sardaigne, qui venoit de se soulever contre les Romains. Mais en voulant poursuivre à-la-fois toutes ces entreprises, elle éprouva des revers par-tout. En Espagne, les Scipions gagnèrent encore deux batailles, qui engagèrent tous les peuples à rechercher l'alliance des Romains : en Sardaigne, L. Manlius Torquatus remporta une victoire, qui soumit toute l'île, et en Italie, Marcellus vainquit Annibal devant Nole.

Hiéron mourut cette année, après avoir régné cinquante-quatre ans. Son règne long, paisible et florissant, tient peu de place dans l'histoire. Tandis qu'elle aime à s'appesantir sur les désastres des nations, elle parle à peine du bonheur d'un peuple bien gouverné : comme si les désastres

étoient une chose extraordinaire, et le bonheur une chose commune.

Hiéron rendit ses sujets heureux, et répandit ses bienfaits au-dehors. Quoique ses états fussent peu considérables, de grandes puissances eurent besoin de ses secours, et il n'eut jamais besoin des leurs. Voilà les ressources qu'il faudroit admirer.

Généreux envers les Carthaginois lors de la guerre des mercenaires, il ne le fut pas moins envers les Romains après la bataille de Thrasymène. Il fit débarquer au port d'Ostie des provisions d'orge et de blé : il offrit d'en envoyer encore dans tel lieu qu'on lui désigneroit, et il joignit à ce don une Victoire d'or, pesant trois cent vingt livres, et un corps d'archers et de frondeurs.

Un tremblement de terre ayant causé de grands dommages dans l'île de Rhodes, Hiéron envoya cent talens aux Rhodiens; et il fit élever dans une de leurs places deux statues, qui représentoient le peuple de Syracuse couronnant celui de Rhodes, comme s'il eût voulu marquer qu'un

qu'un peuple ne pouvoit avoir pour bienfaiteur qu'un autre peuple.

Enfin, dans une famine qui désoloit l'Égypte, il fit présent à Ptolémée Philadelphe de plusieurs vaisseaux chargés de toutes sortes de provisions, et entre autres d'une galère, qu'on avoit été un an à construire, et qui étoit le plus grand et le plus beau bâtiment qu'on eût encore vu.

Quoiqu'en paix, ses arsenaux étoient remplis d'armes de toute espèce, et sa marine faisoit respecter ses vaisseaux marchands.

Il rapportoit tout à l'utilité. Ce fut par ses conseils, qu'Archimède, son parent et son ami, appliqua la géométrie aux mécaniques; et ce grand géomètre fit construire des machines étonnantes par leur simplicité et par leurs effets.

Hiéron a écrit sur l'agriculture. On peut juger par-là combien il l'encourageoit. Ses ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous.

Il laissa la couronne à Hiéronyme son petit-fils. Il avoit nommé un conseil de

régence, et prit des mesures pour assurer la tranquillité des Syracusains. Ses dispositions ne furent pas respectées. Andranodore, un des tuteurs, comptant gouverner lui-même, déclara que le prince, qui avoit à peine quinze ans, étoit en âge de gouverner, et il écarta tous les autres tuteurs. Dans le cours d'un long règne, Hiéron n'avoit point vu de sédition : Hiéronyme fut assassiné, l'année même qu'il monta sur le trône. Les conjurés vouloient rétablir le gouvernement républicain ; une faction livra Syracuse aux Carthaginois.

Q. Fabius et M. Marcellus étoient alors consuls. C'est sous leur consulat que Philippe, roi de Macédoine, arma contre les Romains. Il se montra sur les côtes d'Épire, prit Orique qui étoit sans défense remonta le fleuve Aoüs, mit le siége devant Apollonie, le leva honteusement; et lorsque le préteur M. Valérius parut à l'embouchure de ce fleuve, il brûla ses vaisseaux, et se retira par terre en Macédoine. Quelque temps après, les Étoliens, et Attalus, roi de Pergame, devenus alliés des Romains, lui déclarèrent la

guerre. Il eut alors trop d'ennemis pour penser à l'Italie.

Le consulat de Fabius et de Marcellus est l'époque de la décadence d'Annibal. Ce n'est pas, quoi qu'en dise Tite-Live, que les délices de Capoue eussent amolli les soldats, et perdu la discipline, puisqu'Annibal se maintint encore en Italie pendant treize à quatorze ans, qu'il prit des villes, qu'il remporta des victoires, et que lorsqu'il eut des revers, ses troupes, toujours fidelles, s'exposèrent sans murmure à de nouvelles fatigues. Il n'y eut jamais, dit Polybe, de sédition dans son armée.

La vraie raison de sa décadence, c'est que Rome faisoit tous les jours de plus grands efforts. Elle leva cette année jusqu'à dix-huit légions. Elle employa ses meilleurs généraux, et il s'en étoit formé de bons. Annibal, au contraire, étoit sans ressources, parce qu'il ne recevoit presque aucun secours de Carthage; et cependant son armée se trouvoit réduite à vingt-six mille hommes de pied et à neuf mille chevaux. Avec si peu de forces, il

étoit difficile de gagner la confiance des peuples. Il falloit pourtant contenir ceux qui s'étoient déclarés pour lui, conserver ses conquêtes, en faire de nouvelles, et tenir la campagne contre plusieurs armées qui se renouveloient tous les ans.

Je n'entrerai pas désormais dans le détail des expéditions qui ont été faites de part et d'autre. Je me bornerai aux résultats, et je parlerai seulement des principales entreprises. La première qui s'offre, est le siége de Syracuse par Marcellus.

Parfaitement bien fortifiée, Syracuse se défendit, sur-tout par les machines d'Archimède. Ce géomètre déconçerta les assiégeans, qu'il écartoit des murs, et dont il ruinoit tous les ouvrages. Après huit mois, Marcellus se vit réduit à changer le siége en blocus. Il fut trois ans devant cette place; et il désespéroit de s'en rendre maître, lorsqu'il s'établit dans un quartier par surprise, et que la trahison lui livra les autres. Archimède fut tué par un soldat.

En Espagne, les Scipions avoient de nouveaux succès. Ils firent alliance avec

Syphax, roi de Numidie, qui prit les armes contre Carthage. Mais Géla, roi d'une autre partie de la Numidie, envoya au secours de cette république une armée sous les ordres de Massinissa son fils, prince qui deviendra célèbre.

En Italie, la guerre se faisoit avec moins de vivacité qu'ailleurs, parce qu'Annibal étoit trop foible pour former de grandes entreprises. Il se rendoit maître des places par les intelligences qu'il se ménageoit, plutôt que par ses armes : c'est ainsi qu'il le devint de Tarente. Les Romains hâtèrent eux-mêmes la défection de cette ville, parce que les otages, qu'elle leur avoit donnés ayant voulu s'enfuir, ils les battirent de verges et les précipitèrent du haut de la roche Tarpéienne. Ils conservèrent néanmoins la citadelle.

Tarente, sans la citadelle, étoit une conquête peu importante, et un foible dédommagement de la perte de Syracuse, que Marcellus prit cette année. Cependant Annibal se voyoit encore menacé de perdre Capoue, que les Romains assiégeoient. Il vint au secours de cette place : il livra

plusieurs combats : il marcha contre Rome, dans l'espérance de faire une diversion. Rien ne lui réussit. Capoue se rendit l'année suivante. Les Romains firent trancher la tête aux principaux habitans. Ils vendirent ou dispersèrent les autres, et ils crurent avoir usé de clémence, parce qu'ils ne rasèrent pas les murs de cette ville, qu'il étoit de leur intérêt de conserver.

Pendant que Rome reprenoit la supériorité en Italie, elle éprouvoit des revers en Espagne, où Massinissa, vainqueur de Syphax, avoit conduit ses Numides. Cnéus et Publius ayant divisé leurs forces pour attaquer à-la-fois deux armées des Carthaginois, furent défaits, périrent l'un et l'autre, et l'Espagne paroissoit perdue pour les Romains.

Cependant L. Marcius, simple chevalier, rassemble les soldats que la fuite avoit dispersés, et les conduit dans le camp de T. Fontéius, lieutenant de P. Scipion. Il venoit d'être choisi pour les commander, lorsque les Carthaginois s'avancèrent avec le désordre que donne la confiance, ne présumant pas de trouver

de la résistance dans les débris de deux armées, dont les chefs avoient été tués. Mais, assaillis tout-à-coup, ils furent mis en déroute. Rentrés dans le camp, ils ne prévirent pas devoir être attaqués; et cette sécurité acheva de les perdre. Marcius, qui les surprit pendant la nuit, en fit un si grand carnage, qu'ils laissèrent sur la place plus de trente mille hommes. Le sénat cependant reconnut mal ce service, parce que ce capitaine prit dans ses lettres le titre de propréteur. D'ailleurs, il jugeoit d'une dangereuse conséquence que les armées nommassent elles-mêmes leurs généraux.

La prise de Capoue fut suivie du triomphe de Marcellus. Le peuple vit avec curiosité ces machines de guerre, qui avoient effrayé les légions; et, ce qui ne fut pas moins nouveau pour lui, ce triomphe offrit à ses yeux les vases, les tableaux, les statues, tout le luxe, en un mot, d'une ville opulente qui cultivoit les arts. De tant de richesses, le général, qui les étaloit, ne conserva rien pour lui: il les déposa dans les temples, d'où elles furent

dans la suite enlevées. On a regardé ce triomphe comme l'époque du goût des Romains pour les arts des Grecs, et on a reproché à Marcellus de leur avoir, le premier, fait connoître ces superfluités. Il est vrai qu'il n'auroit fallu montrer à ce peuple guerrier que des trophées d'armes: mais il eût fallu aussi que les peuples qu'il subjuguoit, n'eussent jamais été que soldats comme lui.

L'année suivante, le consul M. Valérius Lévinus prit Agrigente sur les Carthaginois, et toute la Sicile passa sous la domination des Romains. Mais le principal théâtre de la guerre étoit alors en Espagne, où P. Scipion commandoit en qualité de proconsul.

Scipion, qui avoit donné des preuves de son courage au combat du Tésin, avoit une pénétration singulière, un jugement sûr, une grande activité et une ame sensible et généreuse. Hardi dans ses projets, prompt dans l'exécution, il se distinguoit sur-tout par sa prudence: elle étoit telle, qu'elle le faisoit passer pour un homme inspiré des dieux. Il laissoit subsister

cette erreur, qui pouvoit contribuer à ses succès.

On ne prévoyoit pas que Scipion ouvriroit la campagne par le siége de Carthagène. Les Carthaginois étoient maîtres de tout le pays au-delà de l'Èbre: ils le défendoient avec trois armées victorieuses, et à peine avoit-il lui-même trente mille hommes. D'ailleurs, Carthagène étoit fort bien fortifiée. C'étoit la place d'armes des Carthaginois. Elle avoit un port assez spacieux pour recevoir une armée navale, et on y arrivoit facilement d'Afrique.

Scipion, considérant que moins une entreprise est prévue, moins l'ennemi la prévient, jugea que la prise de Carthagène n'étoit pas impossible; et aussitôt qu'il fut arrivé à Tarragone, où il prit ses quartiers d'hiver, il s'informa de l'état des choses, de la position des lieux, de la force des armées, et des dispositions des alliés de Carthage. Il apprit que les Carthaginois appesantissoient le joug depuis leurs dernières victoires; que les peuples n'attendoient que l'occasion pour se soulever; que la mésintelligence divisoit les

généraux; qu'ils campoient à une grande distance les uns des autres; et que le plus près de Carthagène en étoit au moins à dix journées.

Cette ville, située au fond d'un golfe, sur une montagne qui forme une presqu'île, est défendue à l'orient et au midi par la mer, au couchant par un étang, et il ne reste au nord qu'une langue de terre qui la joint au continent. Elle étoit fort peuplée: mais les Carthaginois n'y entretenoient que mille hommes de troupes, tant ils étoient éloignés de prévoir qu'elle pût être assiégée. Enfin, l'étang qui la baignoit, sujet à un flux et reflux sensible, devenoit guéable, lorsque la marée se retiroit : circonstance dont Scipion saura tirer avantage.

Instruit de toutes ces choses, il marcha, conduisant lui-même ses troupes de terre, et ayant donné le commandement de la flotte à C. Lélius, à qui seul il avoit confié son projet. Il arriva le septième jour, lorsque sa flotte entroit dans le port. L'importance de son entreprise, les raisons qui la lui faisoient tenter, les récompenses

qu'il promettoit, auroient suffi pour donner de la confiance aux soldats : il ajouta que Neptune lui avoit promis son secours.

Le lendemain matin, ayant commandé deux mille soldats, et des échelles, il donna le signal de l'assaut. Les Carthaginois, qui firent une sortie, furent repoussés, et les soldats appliquèrent leurs échelles contre les murs. Mais comme elles étoient d'autant plus foibles qu'il avoit fallu les faire fort longues, la plupart se brisoient sous le poids des soldats qui montoient à-la-fois; et si quelques-uns parvenoient jusqu'au haut, les assiégés les repoussoient facilement, et les précipitoient. Scipion fit sonner la retraite.

Il se prépare à donner un nouvel assaut le même jour. Il commande des troupes fraîches pour escalader les murs du côté de l'isthme, et il place sur le bord de l'étang cinq cents soldats, auxquels il donne des échelles. Les assiégés qui venoient de repousser l'ennemi, se flattoient de traîner le siége en longueur, lorsqu'ils se virent tout-à-coup assaillis de nouveau. Ils accourent pour défendre les murs du côté de

l'isthme, et ils négligent le côté de l'étang, qu'ils croient suffisamment défendu. Cependant la marée se retire : les soldats, qui voient les eaux s'écouler, ne doutent pas que Neptune ne vienne à leur secours : ils passent, ils escaladent les murs sans obstacle, et ils se rendent maîtres de la place.

Scipion trouva dans Carthagène les otages que les Carthaginois avoient exigés de leurs alliés : il les renvoya chez eux avec des présens. Il rendit la liberté à un grand nombre de prisonniers, et il la fit espérer à tous; et il eut soin, sur-tout, que les femmes fussent respectées. Il y avoit, parmi elles, une jeune personne d'une rare beauté, qui avoit été promise à Allucius, prince des Celtibériens : les soldats l'ayant amenée à Scipion, il se hâta de faire venir Allucius et les parents, et il la leur remit. Avec ces procédés, il s'attacha les anciens alliés, et il en acquit de nouveaux.

Il falloit une victoire aux Carthaginois pour arrêter les progrès de Scipion. Asdrubal la tenta, après avoir tout disposé pour passer en Italie, si la fortune lui étoit con-

traire. Ce dernier parti fut sa seule ressource. Alors Marcellus suivoit de près Annibal, pendant que Fabius assiégeoit Tarente. Il livra trois combats dans trois jours consécutifs. Le premier fut douteux. Dans le second, Annibal eut l'avantage, dans le troisième, il fut défait. Bientôt après un corps de Brutiens, qui faisoit partie de la garnison de Tarente, livra cette ville au consul Fabius.

Cependant si Asdrubal pénétroit en Italie, Annibal se flattoit encore de rétablir ses affaires, parce que les Romains étoient dans le plus grand épuisement. En effet, dans l'espace de dix ans, Rome avoit perdu la moitié de ses citoyens (1). Les pertes des alliés n'étoient pas moins considérables : leurs villes se dépeuploient, et il ne leur étoit pas possible de payer les impôts dont ils étoient surchargés. Plusieurs colonies avoient même déclaré à la république, qu'elles ne fourniroient plus

(1) L'an 220 avant J. C. le dénombrement avoit donné 270213 citoyens, et l'an 209 il ne donna que 137108.

ni argent ni soldats. Sur ces entrefaites, le consul Marcellus tomba dans une embuscade où il fut tué, et où son collègue, T. Quintius, reçut une blessure dont il mourut quelque temps après.

Asdrubal, qui amenoit quarante-huit mille hommes d'infanterie, huit mille chevaux et quinze éléphans, passa les Alpes sans obstacles de la part des Gaulois, qui le reçurent comme allié, et dont un grand nombre le suivit en Italie. Mais cette facilité lui devint funeste, parce que son frère, qui ne l'attendoit pas si tôt, étoit encore dans le Brutium, lorsqu'il auroit dû se rapprocher de la Gaule Cisalpine. Peut-être même Annibal avoit-il trop attendu. Il lui étoit d'autant plus difficile de traverser l'Italie, à la vue d'une armée consulaire de quarante mille hommes, que C. Claudius Néro, qui la commandoit, avoit eu l'avantage dans deux combats, et l'avoit réduit à éviter lui-même d'en venir aux mains. Quand même il auroit pu, malgré Néron, aller au-devant d'Asdrubal, il auroit encore rencontré sur son chemin la seconde armée consulaire,

que M. Livius Salinator conduisoit dans la Gaule Cisalpine. Dans cet état de choses, il paroît que son seul parti étoit d'attendre que son frère vînt lui-même le joindre dans le Brutium.

Asdrubal lui dépêcha des couriers pour lui donner avis de son arrivée : mais ils furent pris, et conduits à Néron, qui, jugeant devoir aller au secours de son collègue, partit aussitôt avec l'élite de ses troupes. C'étoit en apparence livrer à l'ennemi le midi de l'Italie. En effet, si Annibal eût été instruit de l'absence du consul, il eût pu reprendre l'avantage sur une armée affoiblie, qui restoit sans chef. Mais Néron se flatta qu'il n'en auroit aucun soupçon. Et afin de lui cacher plus sûrement son projet, il le cacha même aux soldats qu'il emmenoit avec lui. Ils crurent marcher pour surprendre une ville de Lucanie qui étoit dans le voisinage du camp.

Quand on apprit à Rome cette résolution hardie, on fut dans les plus grandes alarmes. L'événement les dissipa bientôt. Asdrubal, engagé par la trahison de ses guides,

dans un poste désavantageux, perdit la bataille et la vie. Les historiens ne s'accordent pas sur le nombre des morts. Polybe regarde Asdrubal comme un grand capitaine, et rejette les revers qu'il a eus en Espagne, sur les collègues que Carthage lui avoit donnés.

Néron, qui avoit eu la plus grande part à la dernière victoire, rejoignit son armée, avant que les ennemis eussent rien su de son absence. Il fit jeter la tête d'Asdrubal dans leur camp, et c'est ainsi qu'Annibal apprit son malheur.

Sous ce consulat, la flotte des Carthaginois fut défaite par celle des Romains, que commandoit M. Valérius Lévinus. L'année suivante, il ne se passa rien en Italie. Annibal resta tranquille dans le Brutium, et les Romains se bornèrent à l'observer. Le théâtre de la guerre fut en Espagne, d'où Scipion chassa tout-à-fait les Carthaginois, six ans après avoir pris le commandement dans cette province. Alors il projetoit de porter la guerre jusqu'aux portes de Carthage. Il falloit pour cela avoir des alliés en Afrique, et il im-

portoit, sur-tout, d'acquérir les Numides, parce qu'ils faisoient la principale force de la cavalerie ennemie.

Lors de la décadence des affaires des Romains en Espagne, après la mort de Cnéus et de Publius, Syphax étoit rentré dans le parti des Carthaginois. Scipion ayant fait sonder ce prince, partit de Carthagène avec deux vaisseaux pour aller, comme le desiroit Syphax, traiter en personne avec lui. Cette démarche, qui l'exposoit à tomber entre les mains des ennemis, lui réussit, et il renouvela l'alliance avec ce roi numide. De retour en Espagne, il acquit un autre allié : ce fut Massinissa, qui cherchoit depuis quelque temps l'occasion de traiter avec lui. Après avoir négocié avec autant de succès qu'il avoit fait la guerre, il revint à Rome, où il fut fait consul. Il eut pour collègue P. Licinius Crassus.

Pendant ce consulat, il ne se passa rien dans le Brutium, parce que des maladies contagieuses désolèrent également l'armée des Carthaginois et celle des Romains. Mais Magon, frère d'Annibal, descendit

dans la Ligurie avec douze mille hommes de pied et deux mille chevaux. Il s'établit à Gênes, dont il s'empara; et les Gaulois commençoient à se joindre à lui.

Les efforts des Carthaginois pour réparer les pertes qu'ils avoient faites en Italie, étoient une nouvelle raison de porter la guerre en Afrique. Si une diversion en Espagne avoit été utile, que ne devoit-on pas espérer d'une diversion qui porteroit l'alarme jusques dans Carthage? Le danger où Rome, cette république de soldats, s'étoit trouvée, faisoit prévoir l'extrémité où seroit Carthage, qui n'avoit pour sa défense que des troupes mercenaires, des citoyens peu aguerris, et des généraux connus seulement par leurs défaites. Il étoit donc plus facile de vaincre les Carthaginois en Afrique qu'en Italie; et une victoire remportée sur eux, les forçoit à rappeler Annibal, et éloignoit de Rome un ennemi qu'on redoutoit encore.

Voilà les motifs du projet que Scipion avoit médité, et qu'il s'étoit flatté d'exécuter, lorsqu'il seroit consul. Mais quand il le proposa, il trouva de grandes oppo-

sitions. Fabius sur-tout, le désapprouva : il ne vit que des dangers dans cette entreprise, et il employa tout son crédit pour la faire rejeter. Lorsque, malgré ses remontrances et ses intrigues, le sénat eut donné à Scipion le département de la Sicile, avec la permission de passer en Afrique, il ne se désista pas encore. N'ayant pu empêcher la résolution qui avoit été prise, il voulut au moins en traverser l'exécution. Il fit refuser au consul de nouvelles levées, et Scipion vit le moment où il ne pourroit pas même emmener avec lui les volontaires qui le voudroient suivre.

Afin d'occuper les Romains chez eux, les Carthaginois invitèrent le roi de Macédoine à porter la guerre en Italie; et ils envoyèrent à Magon vingt-cinq vaisseaux, six mille hommes de pied, huit cents chevaux, sept éléphans, et des troupes. Ils auroient voulu qu'Annibal eût pu jeter encore la terreur dans Rome, et ils se reprochoient alors de l'avoir si mal soutenu.

Philippe n'étoit pas à redouter. Quant à Magon, on lui opposa deux armées,

une à Rimini, et une en Étrurie. Cependant Scipion continuoit de trouver des oppositions dans les sénateurs, à qui ses projets donnoient de la jalousie, ou qui étoient trop timides pour les adopter; pour lui faire ôter le commandement, ses ennemis le calomnièrent. On l'accusa de vivre dans la mollesse, de corrompre la discipline, d'être, par ses mœurs, plus redoutable aux Romains qu'aux Carthaginois. Les choses vinrent au point, que, si l'avis de Fabius eût été suivi, Scipion auroit été condamné, sans avoir été entendu. Mais le sénat, qui voulut s'assurer de la vérité, fit partir des commissaires pour la Sicile. Scipion fut pleinement justifié. C'est ainsi que se passa l'année de son consulat et une partie de l'année suivante.

Quand il eut achevé ses préparatifs, il partit de Lilibée avec cinquante vaisseaux de guerre, et près de quatre cents bâtimens de charge. On ne sait pas quel étoit le nombre de ses troupes, il campa à un mille d'Utique.

Massinissa vint le joindre avec deux cents chevaux, ou, selon quelques-uns, avec

deux mille. C'est tout le secours qu'il amenoit avec lui. Ce prince avoit été dépouillé de ses états par Syphax, qui étoit rentré dans l'alliance des Carthaginois. Ainsi de deux alliés, sur lesquels Scipion avoit compté, il ne lui en restoit qu'un qui étoit sans forces. Cette révolution dont il avoit été instruit avant son départ de Lilibée, ne changea rien à ses projets. Dans cette première campagne il ravagea les terres des Carthaginois, et défit deux détachemens de cavalerie. Pendant que ces choses se passoient en Afrique, les censeurs C. Claudius Néro et M. Livius Salinator donnoient à Rome une étrange scène.

M. Livius et L. Émilius avoient été collègues dans la guerre d'Illyrie contre Démétrius de Pharos; et après être sortis de charge, ils avoient été accusés l'un et l'autre d'avoir détourné à leur profit une partie du butin. Néron s'étoit porté pour accusateur de Livius; et celui-ci fut condamné par toutes les tribus, excepté la tribu Mécia. Outré de cet affront, il se retira à la campagne, et ne revint à Rome que plusieurs années après, à la sollicita-

tion de Marcellus. Il persistoit dans la résolution de ne prendre aucune part aux affaires, lorsque le peuple, se reprochant le jugement qu'il avoit porté contre lui, le donna pour collègue à Néron, qu'il venoit d'élire censeur. On eut de la peine à lui faire accepter une magistrature, qu'il devoit partager avec son ennemi : cependant il se rendit aux instances qu'on lui fit ; il se réconcilia même avec Néron.

Ces deux censeurs étoient l'un et l'autre de l'ordre des chevaliers. Ils se dégradèrent réciproquement. Néron ôta le cheval à Livius sous prétexte qu'il avoit été condamné par le peuple ; et Livius l'ôta également à Néron, premièrement, parce qu'il avoit porté contre lui un faux témoignage, et en second lieu, parce qu'il l'avoit encore trompé par une fausse réconciliation. Enfin il flétrit trente-quatre tribus, et ne laissa le droit de suffrage qu'à la tribu Mécia, qui ne l'avoit pas condamné. Il disoit que le peuple avoit nécessairement prévariqué, une fois en portant un jugement contre lui, ou deux fois en le créant ensuite consul et puis censeur.

On prorogea le commandement à Scipion, pour tout le temps qu'on auroit la guerre en Afrique. On cessoit alors de le traverser. Les consuls, les préteurs, tous les magistrats vouloient contribuer au succès de son entreprise. Son armée ne manqua de rien, et il n'eut plus à combattre que contre les Carthaginois.

Syphax étoit venu au secours de Carthage avec cinquante mille hommes de pied et dix mille chevaux; et cette république avoit levé trois mille chevaux et trente mille hommes d'infanterie, qu'Asdrubal, fils de Giscon, commandoit. C'étoit un des généraux que Scipion avoit chassés d'Espagne. Ces deux armées campoient à une demi-lieue l'une de l'autre, et à deux lieues environ de celle des Romains. Elles furent dissipées en une nuit. Scipion ayant fait mettre le feu tout-à-la-fois aux deux camps, les Carthaginois et les Numides, croyant que cet incendie étoit un accident auquel l'ennemi n'avoit point de part, coururent pour l'éteindre, et tombèrent sans armes sous les coups des Romains. Asdrubal et Syphax, qui échappèrent, ne sauvèrent

que deux mille hommes de pied et cinq cents chevaux.

Vaincus parce qu'ils avoient été surpris, ils se flattèrent d'un plus heureux succès, lorsque la force décideroit seule du sort du combat : ils levèrent de nouvelles troupes : ils reparurent avec trente mille hommes, et ils furent encore défaits. Alors toutes les villes qui dépendoient des Carthaginois se soumirent aux Romains : Massinissa recouvra ses états : et Syphax, battu, pour la troisième fois, fut fait prisonnier. Vers le même temps, Magon ayant perdu une bataille dans la Gaule Cisalpine, mourut de ses blessures, lorsqu'il retournoit en Afrique. Alors Carthage se vit forcée à rappeler Annibal.

Annibal quitta l'Italie, et les Romains ordonnèrent des prières publiques pour rendre grâces aux dieux qui les délivroient de cet ennemi redoutable. Cependant ils n'étoient pas sans inquiétude. Le succès de la guerre leur paroissoit plus incertain que jamais. Les victoires de Scipion ne les rassuroient pas. Pour avoir vaincu des troupes levées à la hâte, et commandées par des

des généraux tels qu'Asdrubal et Syphax, ils ne jugeoient pas qu'il dût vaincre de vieilles troupes, aguerries, bien disciplinées, et conduites par le plus grand capitaine. C'est Fabius sur-tout qui répandoit ces inquiétudes. Il ne cessoit de présager des malheurs, depuis que le théâtre de la guerre étoit en Afrique. Il mourut sur ces entrefaites.

Annibal arrive à Zama, et nous sommes au moment qui décida du sort des deux républiques : moment funeste à Carthage qui fut vaincue, et la victoire ne dédommagea pas les Romains des pertes qu'ils avoient faites pendant une guerre longue et opiniâtre. Les conditions du traité de paix furent, que les Carthaginois renonceroient à l'Espagne, à la Sicile et à toutes les îles situées entre l'Afrique et l'Italie; qu'ils rendroient tous les prisonniers et tous les transfuges; qu'ils livreroient leurs éléphans et leurs vaisseaux, à l'exception de dix galères; qu'ils paieroient un tribut pendant cinquante ans, et qu'ils n'entreprendroient point de guerres sans l'aveu du peuple Romain. Syphax

orna le triomphe de Scipion : il mourut en prison quelque temps après. On fit présent de ses états à Massinissa, et on donna le surnom d'Africain au vainqueur d'Annibal.

CHAPITRE V.

De la Macédoine et de la Grèce à la fin de la seconde guerre punique.

QUOIQUE la Gaule Cisalpine et l'Espagne eussent été subjuguées, la domination des Romains n'y fut pas entière et paisible. Il fallut pendant long-temps y remporter encore des victoires, et ce ne fut pas sans éprouver des revers. Mais je négligerai ces expéditions. Il ne s'agit pas d'aller avec les Romains de combat en combat. Autant il est inutile de juger de leurs entreprises, lorsqu'elles commencent; autant il est inutile d'en observer scrupuleusement le progrès. Quand elles sont déjà fort avancées, nous pouvons les regarder comme achevées, et passer rapidement à la conclusion. C'est le plan que je crois devoir suivre. Tout autre plan me jetteroit dans des détails qui, se ressemblant suc-

cessivement les uns aux autres, nous donneroient de l'ennui sans utilité. Bornons-nous donc, Monseigneur, à ceux qui peuvent nous instruire.

Après la seconde guerre punique, les Romains furent conduits à la conquête de la Macédoine et de la Grèce. Pour observer cette entreprise dans ses commencemens, il faut connoître quel étoit alors l'état de ces deux provinces.

Les Étoliens, dont le pays s'étendoit depuis le fleuve Achéloüs jusqu'au détroit du golfe de Corinthe et jusqu'au pays des Locres Osoliens, s'étoient emparés de plusieurs villes dans l'Acarnanie, dans la Thessalie et dans d'autres provinces voisines. Cependant, armés moins pour conquérir que pour piller, ils vivoient de brigandage, et ils le regardoient comme la seule profession d'un peuple libre et courageux. Contenus pendant un temps par la crainte d'Antigone Doson, ils se crurent tout permis lorsqu'ils virent un jeune prince sur le trône de Macédoine. Alors ils firent de nouvelles courses dans le Péloponèse : ils ravagèrent les terres des Achéens : ils

pillèrent même celles des Messéniens leurs alliés.

Depuis que Cléomène avoit été chassé de Lacédémone, et qu'Antigone paroissoit avoir pacifié la Grèce, la république d'Achaïe, peu militaire par sa constitution, négligeoit tout-à-fait le métier des armes. Parce qu'elle ne redoutoit plus les Spartiates, elle croyoit n'avoir plus d'ennemis; et elle ne prévoyoit pas que les Étoliens recommenceroient leurs hostilités, dès qu'ils cesseroient de craindre le roi de Macédoine.

Quand il fallut armer pour chasser de la Messénie les Étoliens, Timoxène, alors préteur, s'y refusa. Il ne comptoit pas sur des troupes peu aguerries et levées à la hâte; et comme l'année de préture alloit expirer, il aima mieux laisser le soin de la guerre à son successeur. Ce fut Aratus qui lui succéda, et il fut défait. Les Étoliens continuèrent impunément leur brigandage: ils se retirèrent même sans être inquiétés: et les Achéens ayant besoin des secours de leurs alliés, députèrent en Épire, en Béotie, en Phocide, en Acarnanie et en Macédoine.

Philippe vint à Corinthe, où il convoqua les députés de toutes les villes qui avoient des plaintes à porter contre les Étoliens. On y délibéra sur les intérêts communs, et on prit des mesures pour agir avec rigueur. Le commencement de cette guerre, qu'on nomma sociale, répond au temps où Annibal se disposoit à faire le siége de Sagonte, et où les consuls L. Émilius et Livius Salinator furent envoyés en Illyrie contre Démétrius de Pharos. Philippe, qui se conduisoit par les conseils d'Aratus, montra beaucoup de sagesse, et donna de grandes espérances aux alliés.

Sparte étoit alors déchirée par des factions. Les uns, se souvenant des bienfaits d'Antigone, ne vouloient pas qu'on se séparât de Philippe; les autres par haine pour la république d'Achaïe, vouloient qu'on s'alliât des Étoliens. Ces divisions paroissoient offrir à Cléomène une occasion de recouvrer la couronne. Ptolémée Évergète, chez qui il s'étoit retiré, lui avoit même promis de le rétablir; et les secours de ce souverain paroissoient lui

être d'autant plus assurés, qu'il étoit de l'intérêt des rois d'Égypte de s'opposer à l'agrandissement des rois de Macédoine. Mais Évergète mourut la même année qu'Antigone Doson. Son successeur, Ptolémée Philopator, trop incapable de soins pour se conduire par des vues politiques, ne voulut prendre aucune part aux affaires de la Grèce. Il refusa des troupes à Cléomène : il ne lui permit pas même de retourner à Sparte; et ce roi malheureux, après de vaines tentatives pour recouvrer sa liberté, fut réduit à se donner la mort. Les Spartiates, qui ne lui avoient point encore donné de successeur, disposèrent alors du trône : mais ce fut au gré de la faction favorable aux Étoliens.

Les deux branches des Héraclides subsistoient encore. On choisit, dans l'une Agésipolis; et comme il étoit encore enfant, on le mit sous la tutèle de son oncle Cléomène. L'autre branche fut tout-à-fait oubliée. Lycurgue, simple particulier, obtint la couronne. Elle ne lui coûta qu'autant de talents qu'il y avoit d'éphores : tant, dit Polybe, les grandes

dignités s'achètent quelquefois à vil prix.

La guerre se fit alors avec vivacité: les Étoliens, les Éléens et les Spartiates d'une part et de l'autre, tout le reste du Péloponèse avec les Acarnaniens, les Macédoniens et les Thébains. Les Messéniens refusèrent d'entrer dans l'alliance des Achéens, quoique ce fût pour eux qu'on eût d'abord pris les armes.

Dans toute cette guerre, Philippe fut cher aux alliés et redoutable aux ennemis. Il eût des succès, qu'on attribuoit à la fortune: il en eût qu'on auroit jugé téméraires, s'il eût échoué. Mais il les dut tous à sa conduite. Actif, vigilant, infatigable, il savoit toujours saisir le moment. Par des marches rapides et bien concertées, il arrivoit souvent, lorsqu'on l'attendoit le moins: il enlevoit des places qu'on n'imaginoit pas devoir être attaquées: et les ennemis déconcertés succomboient tantôt sous sa valeur, tantôt sous la hardiesse seule de ses entreprises.

Il est vrai qu'il avoit un bon conseil dans Aratus: mais il pouvoit seul exécuter les projets de ce grand homme. On

le louoit d'autant plus d'avoir donné sa confiance à ce vertueux citoyen, qu'il étoit entouré de gens qui ne cherchoient qu'à le tromper et à perdre Aratus.

Parmi ces traîtres étoient Apelle, Léontius et Mégaléas. Le premier, qui avoit été tuteur de Philippe, en étoit le ministre. Les deux autres, mis en place par Antigone Doson, occupoient deux des principales charges de la cour, et entroient dans toutes les vues d'Apelle, auquel ils étoient dévoués. Ces trois hommes intriguoient sourdement pour faire échouer les entreprises qu'Aratus avoit concertées avec le roi de Macédoine : ils entretenoient même à cet effet des intelligences avec les ennemis. Philippe, qui, malgré l'ascendant qu'ils paroissoient avoir pris sur lui, ouvrit les yeux sur leur conduite, punit de mort Apelle et Léontius. Mégaléas se tua pour échapper au supplice qu'il méritoit. Dans toute cette affaire, le roi se conduisit avec autant de prudence que de fermeté.

Déconcertés par la sagesse de ce prince, les Étoliens desiroient la paix, et on la

négocioit, lorsqu'on apprit la défaite des Romains auprès du lac de Thrasymène.

Ce fut alors que Démétrius de Pharos conseilla au roi de Macédoine de passer en Italie, l'assurant qu'il étoit déjà maître de la Grèce, et que tout l'occident alloit tomber sous sa domination. Philippe, trop jeune pour ne pas se laisser séduire aux discours flatteurs d'un ami inconsidéré, regarda les succès qu'il avoit eus jusqu'alors, comme l'augure de ceux que Démétrius lui promettoit. C'est pourquoi dans l'impatience de marcher contre les Romains, il se hâta de faire la paix avec les Étoliens; et le traité en fut conclu à Naupacte, l'année même de la bataille de Thrasymène.

Ce prince seroit devenu le chef de la Grèce, s'il eût continué de se conduire avec la prudence qu'il avoit montrée jusqu'alors. Réunis sous un général habile, les peuples de cette contrée auroient formé une puissance redoutable; et les Romains, épuisés par les dernières guerres, se seroient trouvés trop foibles pour subjuguer les Grecs par la force des armes. Anni-

bal, pour qui la Grèce seroit devenue un asyle, eût pu s'ouvrir un nouveau chemin par l'Illyrie, et marcher une seconde fois contre Rome. Au contraire, si Philippe abandonnoit les Grecs à leurs divisions, il est évident qu'il les livroit aux Romains, et qu'il s'y livroit lui-même.

A travers les bonnes qualités qu'on admiroit en lui, on commençoit à démêler des vices qu'on auroit voulu excuser, lorsque l'échec, qu'il reçut devant Apollonie, acheva de les dévoiler. Dès-lors, cessant tout-à-fait de ménager les Grecs, il se fit autant d'ennemis qu'il avoit de voisins. Ce n'est pas ainsi qu'il falloit se préparer à la conquête de l'Italie.

Il se rendit à Messène, en apparence pour éteindre une sédition, et il l'alluma de plus en plus, parce qu'il se flattoit de trouver, dans les troubles, l'occasion de se rendre maître de la forteresse d'Ithome. Il fut même sur le point de se saisir de cette place, dans laquelle les Messéniens lui avoient permis d'entrer pour faire un sacrifice. C'étoit l'avis de Démétrius, qui lui représentoit que, s'il ajoutoit Itho-

me à Corinthe qu'il avoit déjà, il mettroit tout le Péloponèse sous sa domination. Mais Aratus lui rappelant ses premières années, lui fit voir que l'affection des peuples assuroit bien mieux sa puissance, que des forteresses enlevées par trahison. Philippe, retenu par un reste de respect pour ce citoyen vertueux, n'osa exécuter son projet. Il s'en repentit bientôt. Il porta ses armes sur les terres des Messéniens, et parce qu'Aratus désapprouvoit hautement sa conduite, il le fit empoisonner.

C'est environ deux ans après, qu'il eut tout-à-la-fois pour ennemis les Étoliens, les Illyriens, les Éléens, Attalus, roi de Pergame, et les Romains. Si pour lors les Achéens, qui le méprisoient, ne l'abandonnèrent pas, c'est qu'ils avoient les mêmes ennemis. Philippe s'allia du roi de Bithynie, comptant sur une diversion qui empêcheroit Attalus de passer dans la Grèce. Cette alliance lui fut d'un foible secours.

Attaqué de tous les côtés, à peine a-t-il remporté deux victoires en Étolie, qu'il est obligé de passer dans le Péloponèse,

pour secourir ses alliés contre les Éléens, soutenus des Romains. Encore victorieux, il n'a pas le temps de suivre ses avantages. Les Dardaniens ont fait une irruption dans la Macédoine, et il vole à la défense de ses propres états. Il revient dans la Grèce, lorsqu'Attalus repassoit en Asie, parce que Prusias, roi de Bithynie, venoit d'armer contre lui. Peu après, les Romains se retirèrent encore. Les Étoliens abandonnés de ces secours, demandèrent la paix, et Philippe la leur accorda.

Quelque temps auparavant, un autre ennemi s'étoit déclaré. Machanidas, successeur de Lycurgue sur le trône de Sparte, ravageoit l'Achaïe, et se flattoit de contribuer à la ruine du roi de Macédoine. Mais Philopémen étoit préteur. Vous m'avez demandé, Monseigneur, pourquoi je vous ai si peu fait connoître Philopémen, puisque c'étoit un grand homme. Je vais aujourd'hui satisfaire votre curiosité.

Cassandre, illustre par sa naissance et par l'autorité dont il jouissoit à Mantinée, ayant été exilé, se retira à Mégalopolis, chez son ami Craüse, père de Philopé-

men. Peu après, Craüse étant mort, Philopémen trouva dans Cassandre un second père.

Il y avoit alors à Mégalopolis deux citoyens éclairés et vertueux, Ecdémus et Démophane. Disciples l'un et l'autre d'Arcésilas, ils n'avoient pas étudié la philosophie pour se perdre dans de vaines disputes. Ils avoient rendu la liberté aux Mégalopolitains. Ils étoient avec Aratus, lorsqu'il délivra Sicyone. Dans la suite, ayant été appelés par les Cyrénéens, ils dissipèrent les troubles qui les divisoient, leur donnèrent des lois, et les gouvernèrent avec beaucoup de sagesse. C'est à ces deux hommes que Cassandre confia le jeune Philopémen.

D'une constitution forte, et propre aux exercices de toute espèce, Philopémen joignoit à ces avantages une conception prompte, une grande activité, un desir vif de se distinguer, et une exactitude scrupuleuse jusques dans les petites choses. C'étoit une ame qui se portoit au vrai et au bien, rapidement et comme par instinct.

Sous ses maîtres, il étudia la guerre dans les ouvrages qui traitoient de cet art. Il l'étudia sur-tout dans la vie des grands capitaines. Il lut Homère, le poète le plus propre à élever l'ame; et il ne négligea ni l'éloquence ni la philosophie morale : études absolument nécessaires aux hommes destinés à gouverner les républiques.

Les talens et les vertus se formèrent dans Philopémen, comme les plantes croissent dans un sol qui leur est propre. Ses premières études lui furent toujours chères, parce qu'il en sentit toujours l'utilité. Les exercices du corps étoient les seuls délassemens de son esprit. Il s'endurcissoit aux fatigues. Il cultivoit lui-même un bien qu'il avoit à la porte de Mégalopolis; partageant les travaux avec ses esclaves, se nourrissant comme eux, dormant comme eux sur la paille, toujours le premier à l'ouvrage et le dernier. Vous voyez, Monseigneur, combien les grands hommes sont au-dessus des préjugés des grands. Ce n'est pas le besoin qui forçoit Philopémen à cette vie dure. Il étoit inutile qu'il fût riche

pour lui : mais il vouloit l'être pour les autres, et il rachetoit ses citoyens qui avoient été faits prisonniers à la guerre.

Il étoit dans la trentième année, lorsque Mégalopolis fut livrée à Cléomène par trahison. Il déroba ses concitoyens au vainqueur, et les ayant conduits à Messène, il leur persuada de se refuser aux offres du roi de Sparte qui les invitoit à revenir dans leur patrie. Il jugeoit que ce prince abandonneroit Mégalopolis, lorsqu'elle seroit sans habitans. Il ne se trompoit pas. Peu de temps après, il ramena les Mégalopolitains dans leur ville, ruinée à la vérité, mais libre.

C'est dans cette même campagne que se donna la bataille de Sélasie, entre Cléomène et Antigone Doson. La gauche du roi de Macédoine, repoussée, fuyoit en désordre, et il étoit temps de la soutenir. Philopémen qui le représenta, voyant qu'on ne l'écoutoit pas, prit sur lui de faire marcher la cavalerie mégalopolitaine qu'il commandoit, et ce mouvement, fait à propos, ramena la victoire. Antigone ayant ensuite demandé pourquoi la cavalerie

avoit attaqué, avant d'avoir reçu ses ordres : tous ses officiers s'excusèrent, et rejetèrent sur le jeune Mégalopolitain, une faute dont ils n'avoient pas été capables. Antigone leur répondit que ce jeune homme s'étoit conduit en grand capitaine. Il tenta inutilement de se l'attacher.

Pendant la paix qui suivit l'expulsion de Cléomène, Philopémen alla faire la guerre en Crète. Il y acquit une grande réputation, et à son retour les Achéens le nommèrent général de la cavalerie.

Ce commandement ouvroit la préture aux généraux, lorsqu'ils savoient ménager les suffrages des citoyens. C'est à quoi on n'avoit réussi jusqu'alors, qu'en usant de beaucoup d'indulgence, et la cavalerie achéenne étoit tout-à-fait tombée. Sous Philopémen, elle fut supérieure à celle des ennemis, parce qu'il rétablit la discipline. Cependant il parvint à la préture, et il n'en fut pas moins sévère. Les Achéens, dociles aux leçons de ce grand maître, devinrent d'excellens soldats.

C'est pendant sa préture que Macha-

nidas prit les armes. Une bataille, qui se donna près de Mantinée, termina cette guerre. Après un combat opiniâtre, l'aile gauche de Philopémen, composée d'étrangers, fut mise en déroute. Le reste de l'armée n'avoit point encore donné, et Machanidas, qui pour lors débordoit l'ennemi, auroit pu tout-à-la-fois l'attaquer de front et le prendre en flanc : mais il poursuivit les fuyards; et cette faute, dont Philopémen sut profiter, lui coûta la victoire et la vie.

La paix, que les Étoliens obtinrent deux ans après, lorsque Scipion passoit en Afrique, devint générale. Tous les alliés de part et d'autre furent compris dans le traité, et les Romains y accédèrent eux-mêmes, parce qu'ils avoient alors besoin de toutes leurs forces contre Carthage. Mais il paroît que Philippe, qui se portoit par inquiétude à de nouveaux projets, n'avoit voulu que se débarrasser d'une partie de ses ennemis. En effet, il continua de faire la guerre au roi de Pergame, il la déclara aux Athéniens, il attaqua les Rhodiens, et il menaça l'Égypte. Toutes ces

uissances ayant porté leurs plaintes à
lome, lorsque Scipion venoit de vaincre
Innibal, la république déclara la guerre
u roi de Macédoine.

CHAPITRE VI.

De la première guerre de Macédoine et de ses suites.

La *Macédoine*, remarque Mr. de Montesquieu, *étoit presque entourée de montagnes inaccessibles. Les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéissans, industrieux, infatigables.*

La Grèce, dit le même écrivain, *étoit redoutable par sa situation, sa police, ses mœurs, ses lois : elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art* (1).

Alors, de tous les peuples de la Grèce, les plus puissans étoient les Étoliens et les Achéens. Les Étoliens, endurcis aux fatigues, intrépides dans les combats, capables des entreprises les plus hardies,

(1) De la grandeur et de la décadence des Romains. Chap. 5.

aimoient que la guerre. Les Achéens, oins belliqueux, mais également jaloux e leur liberté, étoient puissans par la saesse de leur gouvernement, et ils deveoient soldats sous Philopémen. Enfin les artiates, quoiqu'asservis sous des tyrans, faisoient encore redouter, parce qu'ils conrvoient leur premier courage. Les autres uples n'étoient rien par eux-mêmes. Les acédoniens, les Étoliens, les Achéens les Spartiates décidoient donc du sort e la Grèce.

Le Consul P. Sulpicius Galba aborde en yrie avec deux légions. Pendant qu'il se adoit maître de quelques places sur les ontières de Macédoine, vingt vaisseaux, l'il avoit détachés de sa flotte, se joignint à celle d'Attale, chassèrent les Madoniens de l'Attique, enlevèrent Chal-s, subjuguèrent les Cyclades, et bientôt rès toute l'île d'Eubée. Philippe mit le ége devant Athènes, le leva, et ravaa l'Attique. Cependant plusieurs princes oisins de la Macédoine armoient cone lui.

Les Étoliens, sollicités par les deux par-

tis, ne se déclaroient pas encore. Philippe fut défait, et ils armèrent pour les Romains. C'est avec leurs secours que Rome vaincra. La campagne suivante fut moins féconde en événemens, parce que P. Villius la commença dans l'arrière-saison.

Les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir par eux-mêmes un grand nombre de troupes. Ils avoient besoin que la Grèce leur fournît de l'argent, des vivres, des munitions et même des soldats. Pour terminer promptement la guerre, il falloit donc enlever ces secours à Philippe, et, par conséquent, détacher les Grecs de son alliance. C'est-à-dire, qu'il ne suffisoit pas de vaincre, il falloit négocier. Rome trouva dans T. Quintius Flaminius, qui remplaça P. Villius, un bon général et un habile négociateur.

Il eut une entrevue avec Philippe, qui parut désirer la paix, et on tint des conférences pendant trois jours. Il prévoyoit sans doute quelle en seroit l'issue. Mais il vouloit faire croire qu'en armant contre le

roi de Macédoine, Rome n'avoit pas dessein de faire la guerre aux Grecs, et qu'au contraire, elle s'intéressoit à leur liberté.

En effet, il mit pour condition à la paix, que Philippe retireroit ses garnisons de toutes les villes grecques ; et parmi ces villes, il comprit celles de Thessalie, qui, depuis Philippe, père d'Alexandre, avoient toujours été soumises aux Macédoniens. *Quand vous m'auriez vaincu*, dit le roi, *vous ne m'imposeriez pas des lois plus dures ;* et il rompit les conférences.

Les Grecs eurent la simplicité de croire que Rome, dont toutes les entreprises avoient été terminées par des conquêtes, et qui sortoit à peine d'une guerre longue et dispendieuse, reprenoit les armes uniquement pour assurer leur liberté. Cette illusion fut l'ouvrage de Quintius : il saura l'entretenir.

Il ne falloit plus que des succès pour détacher tout-à-fait de Philippe des peuples qu'il aliénoit, et qui croyoient voir leur sûreté dans la protection des Romains. Quintius, campé dans l'Épire, étoit sé-

paré de l'ennemi par des défilés qui paroissoient inaccessibles. Il les força : le roi s'enfuit dans le fond de la Macédoine, et la victoire soumit aux Romains l'Épire et la Thessalie. Leur flotte, celle d'Attale et celle des Rhodiens, s'étant réunies, prirent Erétrie et Cariste, deux villes principales de l'Eubée, où il y avoit garnison macédonienne. Elles mirent ensuite le siége devant Corinthe. Dans le dessein de gagner les Achéens, Quintius publia qu'il ne prendroit cette ville que pour la leur rendre.

Les Achéens se trouvoient dans une situation, où ils ne pouvoient éviter un inconvénient, que pour tomber dans un autre. S'ils avoient des obligations à Philippe, ce prince leur étoit suspect : d'ailleurs il paroissoit trop foible pour les défendre. Cependant il n'y avoit pas de milieu : il falloit avoir les Romains pour amis ou pour ennemis ; et il falloit opter, lorsque leur flotte assiégeoit Corinthe, et que le consul approchoit avec ses légions. L'alliance des Romains fut acceptée. Voilà donc les principaux peu-

ples

ples de la Grèce, déclarés contre Philippe.

C'est ainsi que Quintius termina sa première campagne. On lui continua le commandement avec le titre de proconsul. Il y avoit de l'inconvénient à donner chaque année la conduite de la guerre à de nouveaux généraux, qui, ayant à peine le temps de prendre connoissance des lieux, étoient révoqués au moment qu'ils pouvoient agir avec plus de vigueur.

Pendant l'hiver, Nabis qui avoit usurpé le trône de Sparte après la mort de Machanidas, fit alliance avec les Romains, et remit à Quintius la ville d'Argos que Philippe lui avoit confiée. Le traité que fit le proconsul avec ce monstre, auroit suffi pour faire voir aux Grecs qu'il s'intéressoit peu à leur liberté. Mais ils n'ouvroient pas les yeux, et d'ailleurs il n'étoit plus temps de les ouvrir.

Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales. Uniquement conduits par le sentiment présent du bien et du mal, ils n'avoient

pas assez d'esprit, pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter ; et, ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république se maintenoit dans l'anarchie (1). Cette république étoit une association des villes de la Béotie.

Incertains par caractère, et comme engourdis, les Béotiens, pour prendre un parti, avoient besoin d'y être forcés. Il étoit peu avantageux pour les Romains de les acquérir : mais il leur importoit de les enlever à Philippe, parce que la défection de tous les peuples de la Grèce achevoit de ruiner la réputation de ses armes, et décourageoit les Macédoniens. Quintius et Attale se rendirent à Thèbes, suivis d'un corps de troupes, qui, ne laissant pas la liberté des suffrages, ne permit pas aux Béotiens de rester dans leur incertitude. L'alliance avec les Romains fut arrêtée tout d'une voix. Sur ces entrefaites Attale mourut. Fidelle à ses alliés, juste envers ses sujets, ami des lettres, ce prince généreux fut généralement regretté. Il

(1) Montesquieu, *ibid.*

laissa la couronne à Eumène, l'aîné de ses fils.

Quintius, assuré des Grecs dont les troupes fortifièrent son armée, tourna tous ses efforts contre la Macédoine. Une victoire qu'il remporta dans les montagnes de Cynocéphale en Thessalie, força Philippe à demander la paix, et il la lui accorda aux conditions suivantes : qu'il se renfermeroit dans les limites de la Macédoine; qu'il évacueroit toutes les villes grecques où il avoit garnison ; qu'il livreroit tous ses vaisseaux, et qu'il payeroit mille talens en dix années.

Dans l'assemblée où les alliés traitèrent des conditions de cette paix, les Étoliens avoient proposé de détrôner Philippe, comme le seul moyen d'assurer la liberté de la Grèce. Mais le proconsul jugea qu'il étoit de l'intérêt des Romains de conserver un monarque, dont l'ambition inquiète affoiblissoit les Grecs en les divisant. D'ailleurs les Étoliens, alors le peuple le plus puissant de la Grèce, seroient devenus trop redoutables, si on eût anéanti l'unique puissance qui pouvoit leur résister. Ils

avoient eu la plus grande part à la dernière victoire ; et parce que, dans leur aveuglement, ils s'imaginoient avoir vaincu pour eux, ils s'étoient flattés de donner la loi. Ce fut une raison de les humilier. Ils apprirent qu'en armant pour Rome, ils avoient armé contre eux-mêmes.

Cependant les peuples de la Grèce, soustraits à la domination d'un roi qui ne les avoit pas pu subjuguer, se voyoient à la discrétion d'un vainqueur qui alloit disposer de leur sort. Ils ne pouvoient recevoir la liberté que comme un don; et la liberté qui se donne, n'est qu'une servitude deguisée. Les Étoliens ne cessoient de dire qu'on n'avoit fait que changer de maître.

Il y avoit dans la Grèce trois places, qui paroissoient avoir été élevées pour l'asservir, Démétriade dans la Thessalie, Chalcis dans l'Eubée, et Corinthe dans l'Achaïe. Philippe les appeloit les *entraves* de la Grèce. Lorsque le sénat envoya des commissaires pour régler les affaires de cette province avec le proconsul, il

fut assez peu politique pour ordonner de laisser des garnisons dans ces trois places.

A l'arrivée de ces commissaires, les Grecs paroissoient inquiets, soit qu'ils soupçonnassent les ordres du sénat, soit que la crainte les leur fît pressentir. Mais un héraut ayant proclamé aux jeux Isthmiques la liberté de toutes les villes, ils *se livrèrent*, dit Mr. de Montesquieu *à une joie stupide, et crurent être libres en effet parce que les Romains les déclaroient tels.*

Quintius les avoit rassurés. Si, conformément aux ordres du sénat, il eût laissé garnison dans les trois places dont nous avons parlé, tous les Grecs auroient reconnu avec les Étoliens qu'ils n'avoient fait que changer de maître. Il eut au contraire la sagesse de déclarer que ces villes se gouverneroient par leurs lois, et qu'il en seroit de même de toutes celles qui avoient appartenu à Philippe ou à quelqu'autre prince. Par ce réglement, qui en faisoit autant de petites républiques, il les retenoit chacune dans la dépendance de la puissance qui les protégeoit; et la Grèce

se trouvoit assujettie, parce qu'il l'avoit divisée. Il étoit facile de prévoir que les Étoliens, Philippe, Nabis et les Achéens ne manqueroient pas de former de nouvelles entreprises ; que les peuples opprimés porteroient leurs plaintes au sénat ; qu'en leur donnant des secours, on affoibliroit les oppresseurs ; que la Grèce, en un mot, se livreroit d'elle-même, et que les Romains auroient à peine besoin de prendre les armes.

Nabis offroit déjà une occasion d'armer contre lui, et Quintius ne la laissa pas échapper. Ayant assemblé les alliés à Corinthe, il s'agit, leur dit-il, de décider si Argos sera libre comme les autres villes, ou si elle restera au tyran de Sparte qui s'en est emparé. Cette affaire, ajouta-t-il, vous regarde uniquement : Rome n'ambitionne que la gloire de délivrer toute la Grèce. La guerre fut déclarée.

Les flottes des Romains, des Rhodiens et du roi Eumène formèrent le siége de Githium, port de mer des Lacédémoniens, et cette place se rendit, lorsque le proconsul assiégeoit Sparte avec une armée

de cinquante mille hommes. Nabis fut forcé d'évacuer Argos et toutes les villes de l'Argolide. Il eût été au pouvoir du proconsul de le détrôner, et de rendre la couronne aux descendans d'Hercule; mais un tyran, odieux aux Grecs, et entreprenant, convenoit mieux aux vues des Romains.

Il y avoit néanmoins de la contradiction à se déclarer les protecteurs de la liberté, et à laisser Sparte dans la servitude. Cette conduite paroissoit d'autant plus suspecte, que Chalcis, Démétriade et Corinthe n'étoient pas encore évacuées. Les Étoliens, sur-tout, se plaignoient hautement de la mauvaise foi du proconsul. Quintius se justifia dans une assemblée qu'il avoit convoquée à Corinthe. Il évacua toutes les places, quitta la Grèce, et emmena les légions.

Une faction avoit forcé Philopémen à se retirer en Crète. Il revint, lorsqu'elle fut dissipée : on faisoit alors la guerre au tyran de Sparte. La gloire de ce général ne fut point obscurcie par l'enthousiasme des Grecs pour Quintius.

Les Romains s'étoient à peine retirés,

que Nabis mit le siége devant Githium, se proposant de recouvrer toutes les places qu'on lui avoit enlevées. Les Achéens députèrent aussitôt à Rome, et le sénat promit d'envoyer incessamment une flotte à leur secours. Cependant ils équipèrent à la hâte quelques vaisseaux : ils les chargèrent de soldats et de matelots peu versés dans la marine ; et Philopémen, alors préteur, quoiqu'il ne connût la mer que pour avoir été en Crète, eut l'imprudence de prendre le commandement de cette flotte.

Il fut vaincu : mais il répara bientôt sa défaite. Comptant sur la sécurité que la victoire donnoit aux ennemis, il prit terre, tomba tout-à-coup sur eux, et en fit un grand carnage. Les Achéens marchoient à Sparte, lorsque Nabis, qui venoit de se rendre maître de Githium, accourut avec toutes ses forces, et les surprit dans des défilés. Effrayés lorsqu'ils considéroient combien le lieu leur étoit peu favorable, ils ne se rassurèrent que par la confiance qu'ils avoient dans les ressources de leur général. En effet, Nabis perdit presque toute son armée, et eut peine à se sauver

lui-même à Lacédémone. L'année suivante, ce tyran périt par la trahison d'un Étolien, et Philopémen associa les Spartiates à la république d'Achaïe. Alors commençoit la guerre de Syrie.

CHAPITRE VII.

Des royaumes de l'Orient avant la guerre de Syrie.

Des débris de l'empire d'Alexandre, nous avons vu plusieurs monarchies se former parmi les discordes, les trahisons, les meurtres et les forfaits. Elles ont duré, comme elles ont commencé, c'est à-peu-près toute leur histoire. Il faut néanmoins observer quelle étoit la puissance de ces monarchies, si nous voulons juger des causes qui ont contribué aux succès des Romains, lorsqu'ils passèrent en Asie.

Philétère, eunuque qui avoit appartenu à un officier de l'armée d'Antigone, passa avec son maître au service de Lysimaque, qui lui confia la ville de Pergame avec ses trésors. Depuis plusieurs années, il servoit le roi de Thrace avec fidélité, lorsque son attachement pour le fils aîné de ce prince, Agathocles, que les intrigues d'Arsinoé

avoient fait périr, le rendit suspect à cette princesse, qui prit des mesures pour le perdre. Il se révolta, et avec le secours de Séleucus, il conserva la ville de Pergame. Trois ou quatre ans après, le roi de Thrace et celui de Syrie étant morts, il sut profiter des querelles qui s'élevèrent entre leurs successeurs; et il se maintint avec d'autant plus de facilité, que les rois de Macédoine, alors chancelans sur le trône, ne pouvoient pas conserver les provinces éloignées. Après un règne de vingt ans, il eut pour successeur Eumène, qui étoit son frère ou son neveu. Celui-ci en régna vingt-deux, et laissa la couronne à Attale, fils d'Attale, frère de Philétère. C'est celui que nous avons vu allié des Romains.

Le royaume de Bithynie, plus ancien, avoit eu ses rois particuliers sous la domination des Perses. Il les eut encore sous les successeurs d'Alexandre, et il fit partie de la monarchie de Lysimaque. Les troubles qui survinrent après la mort de Séleucus, furent favorables à l'agrandissement des rois de Bithynie, et c'est à cette époque qu'ils commencent à devenir puissans. Ni-

comède I régnoit alors, et son règne a été long.

La puissance des rois de Cappadoce est de la même époque. Auparavant ils étoient sous la domination des Perses. Le premier dont l'histoire fait mention, est un Pharnace à qui Cyrus avoit donné ce royaume. Ainsi que les rois de Bithynie, ceux de Cappadoce ont pris peu de part à la guerre de Syrie.

En Égypte, Ptolémée Soter, fils de Lagus, a conservé sur le trône l'amour de la simplicité et l'éloignement du faste. Philadelphe eut aussi des vertus. Il protégea les arts et le commerce. Il répandit l'abondance dans ses états. Mais il s'amollit dans le luxe, et il flétrit les commencemens de son règne par la mort de Démétrius de Phalère. Démétrius avoit conseillé à Soter de laisser la couronne à l'aîné de ses fils.

Ptolémée Évergète aima les lettres, attira les savans et agrandit ses états. Ses successeurs furent des ames lâches, livrées aux débauches et aux forfaits.

Les Gaulois venoient de s'établir dans

la Thrace, lorsqu'Antiochus, qui succédoit sur le trône de Syrie à Séleucus, déclara la guerre à Nicomède I, roi de Bithynie. Nicomède ouvrit l'Asie aux Gaulois, qu'il appela à son secours ; et Antiochus remporta sur eux une victoire, qui lui fit donner le surnom de Soter ou de Sauveur. Les Gaulois cependant restèrent maîtres d'une partie de l'Asie mineure, qu'on a nommée Gallo-Grèce, ou Galatie, et Nicomède ajouta de nouvelles provinces à son royaume.

A la mort de Philétère, Antiochus Soter ayant voulu s'emparer de Pergame, Eumène le vainquit près de Sardes, et lui enleva aussi plusieurs provinces. Comme la Macédoine et la Thrace étoient exposées à des révolutions continuelles, les rois de Bityhnie et de Pergame avoient encore plus de facilité à faire des conquêtes dans les parties de l'Asie mineure, qui avoient appartenu à Lysimaque.

Ainsi, des quatre monarchies formées par les successeurs d'Alexandre, celle de Thrace, ne subsistoit déjà plus, celle de Macédoine se soutenoit à peine, et celle

de Syrie, qui paroissoit la plus puissante, commençoit à se démembrer. Dans ces circonstances, Antiochus Soter arma sans succès contre l'Égypte. Il vouloit soutenir Magas, gouverneur de la Cyrénaïque et de la Libye, qui s'étoit soulevé contre Philadelphe. Cette guerre continua sous son fils Antiochus, auquel les Milésiens donnèrent le surnom de *Théos* ou *Dieu*. Mais pendant que ce prince rassembloit toutes ses forces contre l'Égypte, Arsace, homme d'une basse naissance, souleva les Parthes, et jeta les fondemens d'un nouvel empire. Ses successeurs ont été nommés Arsacides. Peu d'années après, Théodote, gouverneur de la Bactriane, prit le titre de roi. D'autres gouverneurs se soulevèrent à son exemple, et Antiochus perdit toutes les provinces au-delà du Tigre. Il fit alors la paix avec Philadelphe, dont il épousa la fille Bérénice.

Mais Laodice, sa sœur et sa femme, qu'il avoit répudiée, l'empoisonna, mit sur le trône Séleucus II, son fils aîné, surnommé Callinicus ou Victorieux, et se hâta de faire périr Bérénice et un fils que

cette princesse avoit eu d'Antiochus Théos. Ptolémée Évergète, qui montoit alors sur le trône, arma pour venger la mort de sa sœur. Il conquit plusieurs provinces, il fit mourir Laodice, et il eût détrôné Séleucus, si une sédition ne l'eût pas forcé à revenir dans ses états. Avec un butin immense, il remporta les idoles que Cambyse avoit autrefois enlevées à l'Égypte, et il les replaça dans leurs anciens temples. Ce fut à cette époque que les Égyptiens lui donnèrent le surnom d'Évergète, c'est-à-dire, Bienfaiteur.

Antiochus, surnommé Hiérax, Oiseau de proie, commandoit dans l'Asie mineure. Il arma sous prétexte de donner des secours à Séleucus, son frère, qu'il vouloit détrôner. Le roi de Syrie, ayant découvert ses desseins, fit la paix avec l'Égypte, marcha contre lui, et fut vaincu près d'Ancyre en Galatie.

Les Gaulois, qui servoient dans l'armée d'Antiochus, se soulevèrent; et ce prince, bien loin de recueillir le fruit de sa victoire, continua la guerre sans succès, et périt enfin, après avoir erré de pro-

vince en province. Eumène, qui profita de ces troubles, recula ses frontières, et Attale, qui lui succéda, et qui prit le premier le titre de roi de Pergame, poussa ses conquêtes jusqu'au mont Taurus. Sur ces entrefaites, Séleucus ayant tourné ses armes contre Arsace qui lui avoit enlevé l'Hyrcanie, perdit une grande bataille, dans laquelle il fut fait prisonnier. Il mourut quelques années après chez les Parthes.

Il eut pour successeur son fils Séleucus III, auquel on donna le surnom de Céraunus ou de Foudre, quoiqu'il eût un corps foible et un esprit plus foible encore. Ce prince eût perdu la couronne, si Achéus, son oncle maternel, n'eût pris les rênes du gouvernement. Il le conduisit contre Attale, et il avoit recouvré toutes les provinces que ce roi avoit enlevées à Callinicus, lorsque Séleucus mourut empoisonné. Achéus punit les coupables, refusa le trône qui lui fut offert par l'armée, et le conserva au frère du dernier roi, Antiochus le Grand. Trois ans après mourut Évergète, auquel succéda son fils Ptolémée,

surnommé Philopator, c'est-à-dire, qui aime son père.

Nous voici aux événemens contemporains aux préparatifs d'Annibal pour passer en Italie. C'est le temps où trois jeunes souverains commencent à gouverner les trois principales monarchies; Philippe, la Macédoine: Antiochus III, la Syrie : Ptolémée Philopator, l'Égypte. Nous avons vu comment Philippe a livré la Grèce aux Romains : il nous reste à considérer la conduite de Philopator et d'Antiochus.

Leurs monarchies, formées des débris d'un empire qui ne pouvoit subsister, ont eu, dès leurs fondateurs, tous les vices qui préparent la chûte des états. Aux révolutions qu'a éprouvées la Syrie, nous voyons quelle étoit sa foiblesse. Si l'Égypte s'est mieux conservée, c'est que jusqu'à Philopator ses souverains ont eu quelques vertus. D'ailleurs, les Égyptiens et les Macédoniens, confondus parmi eux, avoient pris leurs mœurs.

Ces deux monarchies, également foibles, ne se défendoient l'une contre l'autre, que parce qu'elles étoient chacune dans

l'impuissance de conquérir. L'Égypte n'avoit à redouter que les Séleucides; et par cette raison, elle se maintenoit mieux. La Syrie, au contraire, étoit entourée d'ennemis. Puissans par les provinces qu'ils lui avoient enlevées, tous se faisoient craindre à-la-fois; parce que, pour se conserver, tous avoient le même intérêt à se réunir contre elle.

Incapable de soins, Philopator laissoit le gouvernement du royaume à Sosibe, ministre, qui avoit des vices et des talens, et qui faisoit servir à son ambition les foiblesses de son maître. Jamais cour ne fut plus corrompue. Les honneurs étoient prostitués : les forfaits paroissoient des titres à la faveur; et le souverain donnoit lui-même l'exemple de la scélératesse. Il fit mourir Magas son frère, Bérénice sa mère, Arsinoé sa sœur et sa femme; on l'accuse d'avoir empoisonné Évergète son père. Mais il est inutile de compter les victimes que ce monstre immoloit à sa rage.

Hermias, mis en place par Séleucus Céraunus, gouvernoit la Syrie. Cruel, lâ-

e, ignorant, tout son art étoit de se
ndre nécessaire en flattant les goûts du
ince, de l'entourer de ses créatures, et
fermer tout accès aux hommes de mé-
e. Les courtisans corrompus lui étoient
ndus par les grâces qu'ils en avoient re-
es, ou qu'ils en attendoient; les autres
doutoient son crédit.

La haine qu'on avoit pour cet homme,
casionna des soulèvemens. Alexandre et
olon, deux frères, dont l'un avoit le
uvernement de la Perse, et l'autre ce-
i de la Médie, armèrent contre Antio-
hus, sous prétexte d'armer contre le
inistre. Ils comptoient sur l'incapacité
Hermias. Cette révolte arriva la qua-
ième année du règne d'Antiochus, lors-
ue ce prince se proposoit de déclarer la
uerre au roi d'Égypte.

Alexandre et Molon n'étoient que de-
uis trois ans dans leurs gouvernemens.
ls ne pouvoient pas y être encore bien
ffermis; et il y avoit lieu de présumer
que, si le roi marchoit contre eux, les peu-
ples, à son approche, les abandonneroient.
C'est ce que pensoit Épigène, sujet fidelle

et capitaine expérimenté. Mais Hermia qui craignoit de se compromettre dans cet expédition, l'accusa de vouloir livrer An tiochus aux rebelles. Il conseilla donc a roi de charger de cette guerre quelques uns de ses généraux, et de marcher lui même contre Philopator. Il comptoit l conduire à des succès plus assurés, et ga gner sa confiance de plus en plus.

Mais les généraux qu'il employa, ayant été vaincus dans plusieurs combats, Alexan-dre et Molon se rendirent maîtres de la Babylonie et de la Mésopotamie. Leurs progrès ne furent pas une raison pour Epigène, de changer d'avis. Au contraire, il représenta qu'il étoit plus nécessaire que jamais que le roi se montrât à la tête des armées qu'on enverroit contre eux. Comme Antiochus en fut convaincu lui-même, Hermias cessa de s'y opposer. Il feignit même de se réconcilier avec Epigène : mais ce fut pour le perdre plus sûrement. Bientôt après, il lui sup-posa des intelligences avec les rebelles, et le fit mourir. Tout le public savoit com-bien cette condamnation étoit injuste;

ais personne n'osoit parler contre le mi-
stre.

Anthiochus eut le succès qu'Épigène lui
oit promis. Alexandre et Molon, aban-
nnés de leurs troupes, se tuèrent l'un
l'autre, et toutes les provinces se sou-
irent. On s'apperçut, pendant cette cam-
gne, que le roi commençoit à souffrir
patiemment la dépendance où il étoit
Hermias. A ce changement qui se fai-
it en lui, on jugea que la haine prenoit
place de la confiance, et que par con-
quent, son ame s'ouvriroit facilement
x soupçons. Hermias se rendoit suspect
i-même. Toute sa conduite déceloit une
nbition qui n'étoit pas encore satisfaite,
le public le croyoit capable d'attenter
la vie du roi. Il paroissoit néanmoins
fficile et dangereux de parler : car jus-
'alors le ministre étoit seul écouté, et
immoloit à sa vengeance tous ceux qu'il
geoit lui être contraires. Ce fut le mé-
ecin d'Antiochus qui perdit Hermias.
'accès qu'il avoit auprès de ce prince, lui
ermit de saisir le moment où il pouvoit
arler sans danger, et il parla. Le roi

crut devoir, pour sa sûreté, faire as-
siner son ministre.

Lorsqu'Antiochus eut rétabli l'ordre da
l'orient, il déclara la guerre à Philopat
En une campagne, il recouvra presque e
tièrement la Célesyrie, que Ptolémée Éve
gète avoit enlevée à Séleucus Callinic
L'Égypte paroissoit s'ouvrir à lui, et e
étoit sans défense. Sosibe entama une n
gociation.

L'art d'avancer les négociations, c'e
de négocier en marchant à l'ennemi. Cell
ci n'étoit qu'un artifice de la part de S
sibe. Elle n'avança point, et Antioch
ne recommença la guerre, que lorsque l
Égyptiens s'y furent préparés. Il n'av
que deux chemins pour pénétrer en Égy
te : l'un par des déserts impraticable
parce qu'ils sont sans eau et sans four
ges : l'autre par les défilés du mont l
ban, et par des places maritimes qui étoie
sous la puissance de Philopator. Son a
mée de terre prit cette route, et sa flo
la soutenoit.

Sosibe, qui avoit prévu ce plan, av
également deux armées ; une sur te

pour défendre les défilés, et une sur mer pour repousser la flotte ennemie. Nicolas commandoit la première, et Périgène la seconde.

Nicolas étoit campé entre la mer et le mont Liban, dans un chemin étroit, le seul par où l'ennemi pouvoit passer. Dans cette position, tout dépendoit, pour les Égyptiens comme pour les Syriens, du succès d'un combat naval, parce que les deux armées ne tiroient leur subsistance que de la mer. Antiochus jugea devoir former en même temps plusieurs attaques, persuadé que si une lui réussissoit, elle feroit réussir les autres. Ainsi, pendant que l'action s'engageoit sur mer, un corps de troupes marcha contre les défilés, un autre chargea l'ennemi qui étoit au pied du mont Liban, un troisième entreprit de s'ouvrir un chemin par les hauteurs, et le roi resta dans un lieu d'où il voyoit les quatre combats, prêt à porter des secours par-tout où ils seroient nécessaires. Il vainquit. Plusieurs gouverneurs lui livrèrent leurs places, il soumit toute la Samarie, l'Arabie se souleva en sa faveur, et après

avoir assuré ses conquêtes, il vint prendre ses quartiers d'hiver à Ptolémaïs.

L'année suivante, Sosibe arracha Ptolémée à la mollesse, et le mit à la tête de l'armée. Les deux rois se rencontrèrent dans les plaines de Raphia. Les Syriens, plus aguerris, avoient encore l'avantage du nombre. Mais Antiochus ne fut pas le même qu'aux défilés du mont Liban. Il parut craindre d'en venir aux mains. Les Egyptiens, qui eurent le temps de se rassurer, demandèrent à être conduits à l'ennemi, et remportèrent la victoire. Le roi de Syrie fit la même faute que Machanidas.

Il y avoit deux ans qu'Achéus s'étoit revolté, parce que ses ennemis qui entouroient le roi, l'avoient rendu suspect, et ne lui permettoient pas de se justifier. Antiochus craignit que le mauvais succès de ses armes n'enhardît d'autres gouverneurs à se soulever, et que pendant qu'il contineroit de faire la guerre au roi d'Égypte, Achéus ne s'affermît dans son gouvernement. C'est pourquoi il se hâta de demander la paix; et, quoiqu'après sa défaite il

fût

fût encore supérieur en forces, il rendit à Philopator toutes les provinces qu'il avoit conquises.

Attale arma pour Antiochus, parce qu'il étoit avantageux pour les rois de Pergame, que les provinces de l'Asie mineure fissent partie d'une grande monarchie, sur laquelle il paroissoit plus facile d'en faire la conquête que sur un prince particulier. Trop foible pour tenir la campagne, Achéus se renferma dans Sardes, et s'y maintint pendant plus d'un an. Mais ayant été trahi, il fut livré au roi de Syrie, qui lui fit trancher la tête.

Pendant cette guerre, Arsace II, fils du fondateur de l'empire des Parthes, entra dans la Médie, et s'en rendit maître. Il importoit d'autant plus de recouvrer cette province, qu'elle étoit une des plus considérables de la monarchie; mais il paroissoit difficile d'en chasser les Parthes. Antiochus néanmoins les chassa. Il avoit d'abord résolu de recouvrer aussi la Bactriane, qu'Euthydème avoit enlevée au fils de Théodote : cependant il reconnut ce prince pour roi, et fit alliance avec lui. Il

parcourut ensuite les autres provinces orientales, et il y rétablit son autorité. Après sept ans que durèrent ces expéditions, il revint à Antioche. Ce fut alors qu'on lui donna le surnom de Grand. Il s'étoit en effet conduit avec autant de prudence que de courage.

L'année suivante, mourut Philopator. Ce prince, livré à la débauche, avoit usé, par son intempérance, un corps vigoureux et robuste. Agatoclia, musicienne qu'il aimoit, et Agatocle frère de cette femme, le gouvernoient depuis quelques années. Odieux l'un et l'autre au peuple, ils osèrent aspirer à la régence : ils furent massacrés avec toute leur famille.

Philopator laissoit la couronne à son fils Ptolémée Épiphane ou l'illustre. Ce prince n'avoit que cinq ans. Antiochus et Philippe s'unirent pour le dépouiller. En deux campagnes, le roi de Syrie conquit la Célesyrie et la Palestine. Philippe devoit avoir pour son partage la Carie, la Libye, la Cyrénaïque et l'Égypte. Mais les guerres qu'il eut avec les Rhodiens et avec Attale, ne lui permirent pas de tourner ses armes contre Épiphane.

Dans cette conjoncture, le conseil du jeune roi d'Égypte ayant eu recours à la protection des Romains, ces républicains acceptèrent la régence du royaume, et ils confièrent l'éducation du jeune prince et l'administration des états à Aristomène, acarnanien qui avoit vieilli à la cour d'Égypte.

Quelques années après, Antiochus, considérant les progrès des Romains dans la Macédoine, jugea que l'alliance de Philippe lui seroit d'un foible secours. Il abandonna donc ses desseins sur l'Égypte; et formant d'autres projets, il résolut de recouvrer toutes les provinces que Séleucus avoit conquises sur Lysimaque. C'étoit armer tout-à-la-fois contre le roi de Pergame, contre Philippe, et contre des villes libres, qui étoient sous la protection des Romains, ou qui s'y mettroient aussitôt qu'elles seroient menacées. Avant de s'engager dans cette guerre, il voulut s'assurer de ses voisins. Dans cette vue, il maria sa fille Cléopâtre avec Épiphane, et il rendit à ce prince la Célesyrie et la Palestine. Il donna une autre de ses filles à Aria-

rathe, roi de Cappadoce. Eumène, qui venoit de succéder à Attale, refusa son alliance.

Antiochus se rendit maître d'Éphèse et de plusieurs autres villes de l'Asie mineure ; et, pendant qu'une partie de ses troupes assiégeoit Smyrne et Lampsaque, deux villes libres qui implorèrent la protection des Romains, il passa l'Hellespont, et conquit toute la Chersonèse de Thrace. Il y donna audience aux ambassadeurs que Rome lui envoya. Cette république exigeoit qu'il abandonnât ses dernières conquêtes, et qu'il cessât de former des entreprises sur les peuples qu'elle protégeoit. Elle n'obtint rien.

CHAPITRE VIII.

De la guerre de Syrie.

Le roi de Syrie avoit passé l'hiver à Antioche. Au printems, il vint à Éphèse, où Annibal arriva presque aussitôt. Ce général cherchoit un asyle contre les Romains qui le poursuivoient. Antiochus, jusqu'alors incertain sur la conduite qu'il tiendroit avec Rome, ne balança plus. Avec Annibal, il se crut assuré de vaincre, et il employa cette année et la suivante aux préparatifs de la guerre.

Il sembloit que sous ce roi, la monarchie eût recouvré une partie de sa puissance. Mais les ennemis qu'il alloit combattre, étoient bien différens de ceux qu'il avoit vaincus; et s'il ne comptoit sur des succès, que parce qu'il en avoit eus, sa confiance pouvoit lui être funeste.

S'il attendoit les Romains en Asie, ou s'il se bornoit à tourner ses armes contre

la Grèce, Rome, sans presque faire usage de ses forces, pouvoit l'accabler du poids de ses alliés. En Italie, au contraire, elle paroissoit épuisée : elle n'y avoit que des alliés, épuisés comme elle : et Antiochus pouvoit lui-même trouver des alliés dans les Gaulois. La république n'étoit donc nulle part plus foible qu'en Italie. D'après ces considérations, persuadé qu'on ne vaincroit Rome que dans Rome, Annibal demandoit au roi cent galères, dix mille hommes de pied et mille chevaux ; et pendant qu'avec cette flotte il aborderoit en Italie, où il se flattoit de susciter bien des affaires aux Romains, il vouloit qu'Antiochus conduisît une puissante armée dans la Grèce, d'où il menaceroit de marcher contre Rome.

Le roi approuvoit ce plan. Cependant, comme la guerre n'étoit pas encore déclarée, on parut de part et d'autre vouloir entrer en négociation, et les ambassadeurs du sénat arrivèrent en Asie. Mais ils repartirent sans avoir rien conclu. Ils n'avoient eu d'autre dessein que d'observer les préparatifs qui se faisoient. On

dit qu'un d'eux, P. Villius, réussit à rendre Annibal suspect, parce qu'il affecta de le voir beaucoup. Il est vrai que ce général ne fut plus consulté, ou que du moins on ne fit rien de ce qu'il conseilloit. Antiochus craignoit sans doute de partager avec lui la gloire du succès; et cette raison, à laquelle les courtisans applaudissoient, fut suffisante pour lui faire rejeter le plan qu'il avoit d'abord approuvé.

Il renonçoit donc à porter la guerre en Italie, et il se proposoit la conquête de la Grèce qu'il regardoit comme assurée. Thoas, qui lui fut envoyé par les Étoliens, le confirma dans cette résolution. Il lui représenta que toute la Grèce l'attendoit; qu'elle étoit sans défense; que les Étoliens qui l'avoient ouverte aux Romains, la lui livroient. Il le pressa si fort, qu'Antiochus, sans attendre les troupes qui lui arrivoient d'Orient, partit avec dix mille hommes de pied et cinq cents chevaux, laissant derrière lui Lampsaque, Troas et Smyrne, trois places dont il auroit dû se rendre maître avant de passer en Europe. Il avoit compté sur Nabis et sur Philippe.

Le premier venoit de mourir : le second se joignit aux Romains, à qui Ptolémée, Massinissa et les Carthaginois offrirent des secours d'hommes, de vivres et d'argent.

Comme les Grecs ne payoient point d'impôts, et qu'ils n'avoient reçu garnison dans aucune de leurs villes, ils ne comprenoient pas qu'Antiochus fût venu pour les délivrer. D'ailleurs, il avoit été appelé par les Étoliens qui leur étoient odieux, et il avoit trop peu de forces pour inspirer quelque confiance. Il voulut engager dans son alliance les Achéens et les Béotiens. Les premiers lui déclarèrent la guerre, les autres lui répondirent que, lorsqu'il seroit en Béotie, ils délibéreroient sur le parti qu'ils auroient à prendre. Il venoit d'échouer dans une tentative qu'il avoit faite sur Chalcis. Une première expédition, mal concertée, ne donnoit pas de la réputation à ses armes. Peu après cependant une faction lui livra cette place, et il se rendit maître de toute l'Eubée.

Il étoit à Démétriade, dont les Étoliens s'étoient emparés. Il y délibère sur les

opérations de la campagne suivante. Annibal insista sur la nécessité de détacher Philippe de l'alliance de la république. En effet, si le roi de Macédoine avoit, pendant plusieurs années, soutenu seul tout le poids de la guerre contre les Étoliens et les Romains, il paroissoit que la Grèce s'ouvriroit difficilement aux légions, si Antiochus et Philippe se réunissoient, lorsqu'ils avoient pour eux les Étoliens, à qui Rome devoit ses victoires. Au reste, Annibal persistoit toujours dans son premier plan de porter la guerre en Italie ; et il demandoit qu'Antiochus se hâtât de faire venir toutes ses flottes et toutes ses troupes. Ses conseils ne furent pas suivis.

Après avoir pris quelques places en Thessalie, Antiochus alla passer l'hiver à Chalcis. Il y épousa la fille de son hôte : il y donna des fêtes, et il oublia les Romains.

Cependant le consul Manius Acilius partit de Rome avec vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux et quinze éléphans, joignit Philippe dans la Thessalie, et se rendit maître de toutes les places,

dans lesquelles le roi de Syrie avoit laissé garnison. Antiochus n'avoit pas encore reçu les troupes qu'il attendoit d'Asie, et les Étoliens ne lui amenèrent que quatre mille hommes. Réduit à défendre les défilés des Thermopyles, il campa au même endroit où les Spartiates avoient autrefois combattu contre les Perses. Les Romains passèrent par les mêmes sentiers, par où Xerxès et Brennus après lui s'étoient ouvert un passage. Le roi de Syrie fut défait, s'enfuit à Chalcis, où il ne ramena que cinq cents hommes, repartit pour l'Asie, et toute l'Eubée se soumit au consul.

Après la seconde guerre punique, ce fut une grande entreprise pour les Romains de passer dans la Grèce, et le peuple s'opposa d'abord à cette nouvelle guerre. Mais quand Philippe eut été humilié, quand les Grecs, qui se croyoient libres, furent en effet asservis, et quand Antiochus eut été chassé honteusement, le passage en Asie devenoit d'autant plus facile, que la république n'avoit à faire que la moindre partie des frais de la guerre. Elle armoit pour elle Philippe, Eumène, les Rhodiens,

et il ne lui falloit que quelques victoires pour assujettir l'Orient.

Antiochus cependant croyoit n'avoir rien à craindre, parce qu'il laissoit la mer entre les Romains et lui, et il fallut qu'Annibal lui ouvrît les yeux sur le danger qui le menaçoit. Alors songeant à fermer l'Hellespont, il fortifia Lysimachie, Sestos, Abyde et plusieurs autres places, et il se hâta de rassembler toutes ses forces. Il étoit temps: car la flotte des Romains, qui paroissoit déjà, remporta bientôt après une victoire. Cette action termina la campagne.

L. C. Scipio, nommé consul, obtint le département de la Grèce, parce que son frère, Scipion l'Africain, offrit de servir sous lui en qualité de lieutenant. Le sénat leur permit de passer en Asie, s'ils jugeoient que le bien de la république le demandât.

Jusqu'alors les Étoliens avoient demandé la paix sans pouvoir l'obtenir. Les deux Scipions, qui vouloient marcher contre Antiochus, leur accordèrent une trève de six mois. L'armée romaine traversa la Macédoine. Philippe se fit un devoir de

fournir aux troupes tout ce qui leur étoit nécessaire. Ce prince, qui ne pouvoit plus se relever, se flattoit d'obtenir au moins quelques-unes des places qu'on enleveroit aux Étoliens et au roi de Syrie. Dès que les ennemis de la république croient pouvoir s'agrandir en armant pour elle, tous armeront les uns contre les autres, et tous seront subjugués.

Antiochus ouvrit la campagne par une victoire navale, que Polixénidas remporta sur les Rhodiens. Mais ceux-ci ayant équipé une nouvelle flotte, battirent Annibal, qui amenoit, de Phénicie à Éphèse, une escadre de trente-sept vaisseaux. Ils le poussèrent dans le port de Mégiste, où ils le tinrent bloqué. Bientôt après la flotte de Polixénidas fut battue par celle des Romains; et les Syriens abandonnèrent l'empire de la mer.

Alors au lieu de défendre l'Hellespont, Antiochus retira de Lysimachie et des autres villes, toutes les troupes qu'il y avoit mises en garnison. Ces places qui auroient pu soutenir de longs siéges, il les livra avec toutes les munitions qu'il y avoit

amassées. Les Romains, qui se trouvèrent dans l'abondance, passèrent en Asie sans obstacle, et vainquirent à Magnésie. Le roi n'obtint la paix qu'en abandonnant tout ce qu'il possédoit en Europe et en Asie en-deçà du mont Taurus. Annibal et Scipion l'Africain ne se trouvèrent pas à la bataille : le premier étoit encore à Mégiste, et le second étoit malade à Élée.

Eumène, en considération des services qu'il avoit rendus, obtint du sénat la Lycaonie, les deux Phrygies, la Mysie et la Chersonèse. On donna aux Rhodiens une partie de la Carie et de la Pisidie. On déclara libres toutes les villes qui l'avoient été avant la bataille de Magnésie, et on nomma dix commissaires pour régler sur les lieux les intérêts de ces villes et ceux des alliés. L. Scipion prit le surnom d'Asiatique, et son triomphe surpassa en magnificence tous ceux qu'on avoit vus jusqu'alors.

Le consul Cn. Manlius, qui prit après lui le commandement, défit et soumit les Gaulois, nommés Gallo-grecs, qui jusqu'alors avoient mis à contribution presque

toute l'Asie mineure. Il condamna Ariarathe, roi de Cappadoce, à payer deux cents talens, parce qu'il avoit donné des secours au roi de Syrie. Mais en considération d'Eumène qui épousa la fille de ce prince, le sénat remit une partie de cette somme : il accorda à Ariarathe le titre d'allié et d'ami du peuple romain.

Manlius, à la fin de son consulat, quitta l'Asie, et ramena les légions. Il eut de la peine à obtenir le triomphe, parce qu'il avoit fait la guerre aux Gallo-grecs, sans y être autorisé. La même année on accorda la paix aux Étoliens.

CHAPITRE IX.

Jusqu'à la seconde guerre de Macédoine.

PAR le traité que les Romains conclurent avec Antiochus, non seulement, ils lui enlevèrent plusieurs provinces, ils lui ôtèrent encore le droit de la guerre, comme ils l'avoient ôté aux Carthaginois. Il livra tous ses vaisseaux : on ne lui laissa que dix petits bâtimens ; et on lui marqua les limites, au-delà desquelles il ne lui seroit pas permis de naviguer.

Il lui étoit défendu d'avoir des éléphans, de s'allier avec les alliés de la république et de faire chez eux des levées de soldats. Si quelque peuple allié des Romains armoit contre lui, il pouvoit repousser la force par la force : mais il devoit se borner à la défensive, et on lui interdisoit toute conquête. Or tous ses voisins étoient alliés des Romains, ou le deviendroient,

lorsqu'ils lui déclareroient la guerre: tous pouvoient donc l'attaquer impunément, et il ne lui restoit d'autre ressource que de porter ses plaintes au sénat, qui devenoit son juge.

Enfin on le condamna à payer en douze ans et en douze paiemens égaux, douze mille talents. Ce tribut, qui épuisoit ses finances, achevoit de le mettre hors d'état de faire la guerre. Comme il n'avoit pas même de quoi faire le premier paiement, il pilla un temple de Bélus et il fut assommé par le peuple avec toute sa suite. Il eut pour successeur, son fils, Séleucus Philopator.

Les rois de Pergame, de Bithynie, de Cappadoce et d'Égypte, intéressés à l'humiliation des Séléucides, assuroient la domination des Romains sur la Syrie; et comme alliés de la république, ils lui étoient soumis eux-mêmes, parce qu'ils ne pouvoient être puissans, qu'autant qu'ils restoient dans son alliance. Ainsi Rome commandoit à tous, quoiqu'elle n'eût en Asie ni places ni troupes. Cette puissance, qui livroit à l'avidité des Romains toutes

les richesses de l'Orient est l'époque de la décadence des mœurs. On commence à s'en appercevoir aux dissentions qui s'élevèrent. Scipion l'Africain fut accusé d'avoir vendu la paix au roi de Syrie. Si cette calomnie, démentie par le caractère de Scipion et par l'état où Antiochus avoit été réduit, parut avoir quelque fondement, il falloit qu'il y eût dès-lors bien des Romains capables de malversations.

Depuis quelques années, les sénateurs assistoient aux spectacles dans un lieu séparé. Cette distinction, établie pour la première fois sous le second consulat de Scipion l'Africain, l'an de Rome 560, déplut au peuple. On se plaignit des censeurs qui l'avoient approuvée. Ce grand homme, à qui, lorsqu'il triompha de Carthage, on avoit voulu prodiguer des honneurs extraordinaires, et qui les avoit tous refusés, vit que ses services étoient oubliés et que le peuple, qui passe subitement de l'enthousiasme à l'indifférence, se plaît à humilier ceux qu'il a élevés. Ce fut-là la vraie cause de l'accusation intentée contre lui. Ses ennemis crurent avoir trouvé le mo-

ment de se venger de la considération dont il jouissoit.

Parmi eux étoit M. Porcius Cato. Il s'étoit déclaré ouvertement contre lui, dès le tems qu'on porta la guerre en Afrique. Uni alors avec Fabius, il désapprouvoit hautement cette entreprise ; et depuis, quoiqu'elle eût réussi, ou peut-être parce qu'elle réussit, il ne cessa d'outrager Scipion. C'étoit un homme nouveau qui avoit eu de la peine à se faire remarquer, et qui cherchoit à se faire une réputation, en déchirant la réputation des premiers citoyens. Il est vrai qu'il étoit simple dans sa manière de vivre, et rigide jusqu'à l'excès; et il jouissoit de la considération qu'on obtient toujours, quand, avec une conduite qui affiche les anciennes mœurs, on déclame contre les mœurs qui se corrompent. Mais quelles qu'aient été ses vertus, il a été jaloux d'un grand homme, et ce vice flétrit les vertus mêmes. Ce fut à sa sollicitation, que deux tribuns, nommés l'un et l'autre Q. Pétilius, citèrent Scipion devant le peuple.

Le hasard fit que le jour où Scipion

comparut, étoit celui où Annibal avoit été vaincu à Zama. Il n'eut pas à se justifier. *Romains,* dit-il, *à pareil jour je vainquis Annibal, et soumis Carthage : allons en rendre grâces aux dieux.* Il monte alors au Capitole, et tout le peuple le suit. Il triomphoit des tribuns. Mais prévoyant que leurs poursuites recommenceroient, il se retira à Literne, bien déterminé à ne prendre plus aucune part aux affaires publiques.

Il y étoit à peine, qu'il fut encore cité. Un des tribuns, Tib. Sempronius Gracchus, quoique son ennemi, fit cesser cette procédure. Plus généreux que Caton, il réprésenta combien elle étoit humiliante pour le peuple même. Ce procédé lui mérita l'estime des honnêtes gens, et quelques années après, il épousa la fille de Scipion, Cornélia, qui sera la mère des Gracques.

Les Pétilius ne se désistèrent pas. Ils cessèrent, à la vérité, d'attaquer personnellement Scipion l'Africain : mais ils demandèrent qu'il fût informé en général contre tous ceux qui avoient reçu de l'argent d'Antiochus. Caton, qui les

faisoit agir, harangua lui-même le peuple à ce sujet, et la loi passa. Mais le préteur, chargé par le sénat de faire les informations nécessaires, devint l'objet de la haine publique; parce que, sans avoir trouvé aucun indice de péculat, il condamna Scipion l'Asiatique à restituer au trésor public, une somme à laquelle tous ses biens ne suffirent pas. Un peuple est déjà bien corrompu, quand on porte à son tribunal des affaires de cette espèce : et quand ces accusations tombent sur des citoyens qui ne sont pas coupables, il doit se corrompre encore; car il s'accoutume à regarder comme autant de calomnies les malversations dont on accuse ceux-mêmes qui en commettent, et on s'en prévaudra.

Les comices, qui se tinrent pour l'élection des censeurs, firent cesser ces procédures scandaleuses, parce qu'ils donnèrent lieu à de grandes brigues. Caton s'étoit mis sur les rangs.

Une dignité, qui mettoit la condition des citoyens à la disposition de ceux qui l'exerçoient, paroissoit réservée pour la noblesse, c'est-à-dire, pour les patriciens ou pour des

plébéiens dont la famille avoit été illustrée par des magistratures curules. Les nobles, indignés de voir Caton parmi les candidats, se réunirent pour lui donner l'exclusion. Les citoyens riches, qui commençoient à goûter le luxe, ne vouloient pas d'un censeur qui affichoit l'austérité; et plusieurs qui l'avoient offensé, craignoient de se voir sous l'autorité d'un homme qui n'oublioit pas les offenses. Mais le luxe des grands étoit odieux au peuple, qui ne le partageoit pas; et la haine qu'ils montroient pour Caton, lui assuroit la faveur de la multitude. Non seulement il obtint la censure : il désigna même parmi les patriciens celui qu'il vouloit pour collègue, et on lui donna, comme il le demandoit, L. Valérius Flaccus. Il s'acquittoit envers lui : car c'est Valérius qui l'avoit fait connoître, et qui lui avoit ouvert l'entrée aux honneurs. Il le fit prince du sénat. Il chassa de ce corps plusieurs sénateurs : il ôta le cheval à Scipion l'Asiatique, et il mit de grosses impositions sur toutes les choses de luxe. Cette censure a été célèbre par la sévérité des censeurs.

Pendant que ces choses se passoient à Rome, la Grèce et la Macédoine offroient d'autres scènes. Philippe comparoissoit devant des commissaires, que la république avoit envoyés pour juger des plaintes que faisoient contre lui, Eumène, les Thessaliens et d'autres peuples. Il s'agissoit surtout de quelques places que le roi de Macédoine occupoit, et que le roi de Pergame prétendoit faire partie de la Chersonèse qui lui avoit été donnée. Philippe, quoiqu'humilié, montra néanmoins assez de fermeté pour étonner les commissaires. Ils n'osèrent prendre sur eux de porter un jugement définitif, et ils renvoyèrent l'affaire au sénat.

J'ai dit qu'après la mort de Nabis, Philopémen réunit Sparte à la ligue des Achéens. Or il y avoit dans cette ville un parti qui étoit contraire à cette réunion. Il en porta ses plaintes au sénat, et le sénat avoit pour maxime de favoriser tous ceux qui lui portoient des plaintes. Il donna ses ordres en conséquence, et les commissaires les portèrent aux Achéens : mais les chefs de la république n'y eurent au-

cun égard : ils refusèrent de convoquer l'assemblée de la nation, et déclarèrent qu'on ne pouvoit rien changer à ce qui avoit été réglé au sujet des Spartiates.

Les commissaires retournèrent à Rome, où ils furent suivis des députés de toutes les puissances qui avoient à se plaindre ou à se justifier. Le sénat ordonna que Philippe évacueroit toutes les places qu'Eumène avoit revendiquées : il invita les Achéens à convoquer leur assemblée toutes les fois qu'on l'exigeroit, et il nomma une nouvelle commission dont Ap. Claudius fut le chef.

Sur ces entrefaites, Philippe eut la cruauté de se venger sur les habitans d'une des villes qu'il devoit évacuer. Cassandre les fit égorger par son ordre. On ne conçoit pas comment ce prince se portoit à une cruauté dont il ne pouvoit retirer aucun fruit, et qui autorisoit les Romains à l'humilier de plus en plus. Appius ne lui dissimula pas qu'il connoissoit l'auteur de ce massacre; et il lui ordonna d'envoyer Cassandre à Rome pour être interrogé. Le roi obéit. En même temps, il fit partir son

fils Démétrius, qu'il jugeoit propre à faire recevoir ses justifications. Ce jeune prince qui avoit été en otage à Rome, avoit mérité l'estime des Romains. Il arriva seul. Cassandre mourut en chemin, et on accusa Philippe de l'avoir fait empoisonner.

Après avoir réglé les affaires de la Macédoine, les commissaires passèrent dans l'Achaïe. Lycortas, père de Polybe l'Historien, étoit alors préteur. Pourquoi, leur demandoit-il, les Achéens, s'ils sont libres, ont-ils quelque compte à rendre au sénat? Nous ne nous informons pas du traitement que vous avez fait à Capoue après l'avoir prise: de quel droit vous informez-vous du traitement que nous avons fait aux Spartiates après les avoir vaincus? Appius, sans entrer dans aucune discussion, conseilla aux Achéens de prévenir les ordres de la république, et de faire d'eux-mêmes ce qu'elle ne commandoit pas encore. On sentit que ce conseil étoit un ordre, et on obéit.

L'humiliation des Achéens enhardit plusieurs villes à se retirer de la ligue, et le sénat s'applaudit des troubles qu'il avoit fait

fait naître. Alors il affecta de n'y vouloir prendre aucune part, et il répondit aux plaintes des peuples du Péloponèse, qu'il ne vouloit plus se mêler de leurs affaires. Ces troubles enlevèrent Philopémen à la république d'Achaïe. La même année, Scipion l'Africain mourut à Literne, et Annibal en Bithynie.

Par le traité honteux qu'Antiochus fit avec les Romains, il s'étoit engagé à leur livrer Annibal. Ce général se réfugia chez Prusias, roi de Bithynie, auquel il rendit de grands services dans une guerre contre Eumène. Les Romains le poursuivirent dans cet asyle; et Annibal, pour échapper à la trahison de son hôte, fut réduit à s'empoisonner.

Il y avoit encore dans toutes les villes des Achéens, un parti qui se déclaroit hautement pour la liberté, et il y en avoit un autre qui ne connoissoit d'autres lois que les ordres du peuple romain. Le premier, auquel la multitude applaudissoit, attiroit à lui toute la considération: mais le second ne pouvoit manquer de prévaloir bientôt, si ceux qui le suivoient, devenoient

l'objet des bienfaits du sénat. *Tant que la considération sera le partage de ceux qui vous sont contraires*, disoit aux sénateurs, Callicrate, député des Achéens, *et que vous n'accorderez pas des distinctions à ceux qui vous sont dévoués, ne comptez pas sur une obéissance prompte à vos ordres. Protégez donc ceux qui se déclarent ouvertement pour vous. Alors les chefs vous seront soumis, et ils vous soumettront les peuples.* Le sénat suivit ce conseil, et toutes les villes se remplirent de délateurs. Callicrate fut sans doute un des premiers dont la trahison fut récompensée. Il est étonnant que le sénat ait eu besoin que ce traître lui indiquât un moyen, qu'il auroit pu lui-même trouver facilement.

Démétrius, ayant réconcilié son père avec les Romains, revint en Macédoine. Son retour dissipoit la crainte d'une nouvelle guerre, et paroissoit assurer la paix pour long-tems. Seul fils légitime de Philippe, il devoit naturellement lui succéder. On ne doutoit pas que les Romains, qui l'estimoient, ne fissent valoir ses droits,

et ne donnassent l'exclusion à Persée, son frère aîné, qui étoit né d'une concubine, et qui passoit même pour supposé. Cependant Philippe voyoit avec inquiétude les marques de considération que son fils avoit reçues du sénat. Persée, qui démêla ses sentimens, eut soin de les entretenir. Il tendit à Démétrius des piéges, que ce prince, sans artifice, ne sut pas éviter. Il mit dans ses intérêts ceux qui avoient le plus de part à la confiance du roi; et lorsqu'il eut répandu des soupçons sur la conduite de son frère, il suborna des témoins et l'accusa de trahison. Philippe fit mourir Démétrius. Deux ans après, il reconnut l'innocence de ce prince; et il mourut, lorsqu'il vouloit assurer le trône à Antigone, neveu d'Antigone Doson. Persée lui succéda.

CHAPITRE X.

De la seconde guerre de Macédoine et de ses suites.

PHILIPPE, lorsqu'il mourut, se préparoit à secouer le joug des Romains. Persée renouvela l'alliance avec eux, parce qu'il songeoit d'abord à s'affermir sur le trône.

Un des projets de Philippe avoit été de donner le pays des Dardaniens, ennemis naturels de la Macédoine, aux Bastarnes, Gaulois établis sur les bords du Boristhène. Ces barbares qui ne connoissoient ni l'agriculture ni le commerce, portoient la guerre par-tout où le butin les appeloit. Ils s'étoient engagés à servir dans les armées du Roi de Macédoine, et en même temps ils devoient faire une irruption en Italie; ils étoient même déjà en chemin, lorsqu'ils apprirent la mort de ce prince, et ce contre-temps les dissipa. Une partie néanmoins

tomba sur les Dardaniens. Ceux-ci députèrent à Rome, et accusèrent Persée d'avoir armé les Bastarnes.

Persée s'excusa sur ce que ce n'étoit pas lui qui avoit appelé ces barbares. Cependant il recherchoit l'alliance des Grecs; il avoit ouvert une négociation avec les Carthaginois; et il refusa, sous divers prétextes, de donner audience aux ambassadeurs, que le sénat lui envoya pour lui demander raison de sa conduite.

Dans le dessein d'engager le sénat à le prévenir, Eumène vint lui-même à Rome. Il représenta que le roi de Macédoine, outre le revenu immense qu'il tiroit de ses mines, avoit de grands trésors amassés par son père : que ses arsenaux étoient remplis d'armes de toute espèce; que son pays, réparé par une longue paix, fournissoit beaucoup de soldats; qu'il avoit actuellement trente mille hommes de pied et dix mille chevaux ; qu'il étoit allié de Prusias, à qui il avoit donné sa sœur, et qu'il avoit épousé la fille de Séleucus; que les Béotiens et les Étoliens s'étoient déclarés pour lui, et que les Achéens lui seroient favo-

rables, si les chefs de leur ligue n'étoient pas dévoués aux Romains.

Il vint encore à Rome des députés de toutes les puissances auxquelles la conjoncture présente donnoit de l'inquiétude; et après quelques négociations inutiles, le sénat déclara la guerre à Persée. Voyons quelles étoient les dispositions des différens peuples.

Séleucus Philopator avoit succédé à Antiochus-le-Grand, son père. Ce prince, dans la onzième année de son règne, rappela son frère Antiochus qui étoit en otage à Rome, et envoya en échange son fils Démétrius, âgé de douze ans. Aussitôt que Démétrius fut parti, Héliodore empoisonna le roi, et usurpa la couronne. Ainsi finit Séleucus, prince méprisable, dont le règne peut être ignoré. Antiochus, instruit sur sa route de cette révolution, eut recours au roi de Pergame, qui l'établit sur le trône, au préjudice de Démétrius. Il y avoit alors trois ans que Persée régnoit. Antiochus, surnommé Épiphane, plus méprisable encore que Séleucus, ne se distingua que par ses persécutions contre les Juifs.

En Égypte, Ptolémée Épiphane, après un règne obscur de vingt-quatre ans, avoit laissé la couronne à son fils Ptolémée Philométor, prince encore mineur, dont le règne commença deux ans avant celui de Persée.

La Célesyrie et la Palestine continuoient d'être un sujet de contestation entre la Syrie et l'Égypte. Philométor, livré à l'indolence et à la mollesse, avoit pour ministre un eunuque sans capacité, qui avoit été son gouverneur, et qui l'avoit rendu incapable de soins. Ce règne paroissoit donc favorable à l'ambition d'Antiochus. Il est vrai que l'Égypte étoit sous la protection des Romains. Mais Antiochus ne présumoit pas qu'ils entreprissent de la secourir, parce qu'il arma contre Philométor l'année même que Rome déclara la guerre à Persée. Croyant néanmoins devoir ménager le sénat, il fit en même temps partir des ambassadeurs pour représenter ses droits, et pour déclarer que ses forces étoient au service de la république. La guerre de Macédoine pouvoit être une diversion pour lui, et son intérêt demandoit

qu'elle occupât long-temps les Romains. D'ailleurs il n'y prit point de part, non plus que le roi d'Égypte.

Quant au roi de Pergame, il tint une conduite si équivoque, qu'il se rendit suspect aux Romains. On accusoit néanmoins le roi de Macédoine de l'avoir voulu faire assassiner : mais peut-être Eumène commençoit-il à craindre que la ruine de Persée n'entraînât la sienne.

Prusias se proposoit d'être neutre, et d'attendre l'événement, comptant que le sénat ne le forceroit pas à prendre les armes contre le frère de sa femme. Quant au roi de Cappadoce, il suivoit le parti d'Eumène son gendre.

Massinissa fournissoit aux Romains du blé, des troupes et des éléphans : secours qu'il ne donnoit, que parce qu'il ne les pouvoit pas refuser; il ne desiroit pas l'agrandissement des Romains. Leur politique mettoit alors des bornes à son ambition; et s'ils éprouvoient des revers en Macédoine, il se flattoit de subjuguer, malgré eux, toute l'Afrique.

Cotès, roi des Odryses, peuples de Thra-

ce, se déclaroit ouvertement pour le roi de Macédoine, et Gentius, roi d'Illyrie, eût pris le même parti ; mais il vouloit vendre son alliance, et Persée étoit trop avare pour l'acheter.

C'est ainsi que les rois, sans prévoir le danger qui les menaçoit, hâtoient la chûte de Persée, ou la voyoient avec indifférence. Les peuples, qu'on nommoit libres, jugeoient mieux de leurs intérêts. L'événement leur avoit appris que la liberté, publiée aux jeux Isthmiques, n'étoit qu'une vraie servitude.

Si Persée succomboit, les Romains, déjà maîtres de la Grèce, en devenoient les tyrans. Au contraire, ils se voyoient forcés à la protéger, s'il étoit vainqueur ; et elle n'avoit rien à craindre du roi de Macédoine, trop foible pour l'assujettir.

La multitude, qui raisonne mal, mais qui sent ses besoins, se déclaroit dans toutes les villes pour ce prince ; et parloit de le secourir, sans juger de ses forces, ni de l'usage qu'elle en pouvoit faire. Parmi ceux qui la conduisoient, les uns, pour lui plaire, applaudissoient à son aveuglement ;

les autres, vendus aux Romains, vouloient l'armer contre le roi de Macédoine. Les meilleurs esprits, voyant le danger sans voir comment il seroit possible de le prévenir, faisoient des vœux pour Persée, et attendoient l'événement.

Si ce monarque, moins avare, eût employé une partie de ses trésors à se faire des créatures dans toutes les villes; s'il eût été capable d'éclairer les peuples et les rois sur leurs vrais intérêts; s'il eût eu assez de génie, assez de courage, assez de probité, pour mériter leur confiance, il auroit réuni des forces qui ne pouvoient rien séparément, il seroit devenu l'ame d'une ligue puissante, et il auroit mis les Romains hors d'état de faire de nouvelles conquêtes. Il n'étoit pas nécessaire d'armer contre eux tous les peuples; il suffisoit qu'aucun n'armât pour eux: car ils ne pouvoient plus conquérir qu'avec les secours de leurs alliés.

Persée n'avoit aucune des qualités qu'exigeoit la conjoncture où il se trouvoit. Les villes de la Grèce ne pouvant donc former une confédération, celles qui auroient osé

les premières se déclarer pour lui, n'auroient fait que hâter leur ruine. Divisées d'ailleurs chacune par des factions, elles ne savoient à quoi se résoudre; et on voit que, dans cet état des choses, les Romains n'avoient qu'à paroître pour les entraîner dans leur parti, les unes après les autres.

Telles étoient leurs dispositions, lorsque Rome leur envoya ses ambassadeurs; les Achéens promirent tout ce qu'on exigea d'eux. Il en fut de même des Béotiens, auxquels on ne permit pas de délibérer dans leur assemblée générale. Comme on se proposoit de détruire leur ligue, on traita séparément avec chacune de leurs villes. Les Rhodiens affectèrent sur-tout d'autant plus de zèle, qu'Eumène les avoit rendus suspects. Ils montrèrent une flotte toute équipée, qui n'attendoit que les ordres du sénat.

Les légions ne paroissoient pas encore. Cependant Persée, qui avoit achevé ses préparatifs, auroit pu commencer la guerre avec avantage, et des succès auroient enhardi les Grecs à se déclarer pour lui. Mais lorsqu'il prenoit les armes, il sem-

bloit craindre de les tourner contre ses ennemis. Il négocia comme s'il eût voulu la paix. Son incertitude ne lui permit pas de se faire des alliés. Les Grecs armèrent contre lui, la plupart malgré eux; et il se vit réduit à ses seules forces. C'est ainsi que, par le pouvoir des circonstances, tous les peuples se trouvoient dans la necessité de concourir à l'agrandissement de Rome, et d'avancer eux-mêmes le moment de leur servitude.

Pendant que ces choses se passoient, la république étoit gouvernée, pour la première fois, par deux consuls plébéiens, C. Popilius Lénas et P. Élius. Ils eurent pour successeurs P. Licinius Crassus et C. Cassius Longinus, sous qui la guerre commença.

Après s'être rendu maître de plusieurs places dans la Thessalie, Persée s'arrêta auprès du mont Ossa. Il auroit pu marcher contre le consul Licinius, qui, étant parti des environs d'Apollonie, avoit trouvé dans l'Épire des chemins presque impraticables, et dont l'armée fatiguée paroissoit offrir une victoire facile. Pendant qu'il laissoit échapper cette occasion, les

Romains, qui se remirent de leurs fatigues s'approchèrent de Larisse, et vinrent camper sur le fleuve Pénée, où ils furent joints par Eumène qui leur amenoit cinq mille hommes. Il leur arrivoit encore quelques troupes des autres alliés, mais en un petit nombre.

Le consul restoit dans l'inaction. Il ne paroissoit pas même s'informer des desseins de l'ennemi. Cependant Persée, qui approchoit, parut tout-à-coup à la tête de sa cavalerie et de ses armés à la légère, ayant laissé à cinq cents pas derrière lui son infanterie en ordre de bataille. Licinius, averti par les cris de ses soldats, fit sortir sa cavalerie et ses armés à la légère, les rangea devant ses retranchemens, et fut défait. Il rejeta la faute sur les Étoliens.

De part et d'autre l'infanterie avoit vu ce combat sans y prendre part. Si Persée, profitant de l'ardeur de ses troupes et de l'effroi des ennemis, eût fait avancer la phalange macédonienne, il est vraisemblable qu'il auroit remporté une seconde victoire. Mais il se retira.

Pendant la nuit, Licinius transporta son camp de l'autre côté du Pénée, et fit de ce fleuve un rempart à ses troupes effrayées. Il décampa sans être inquiété par l'ennemi, qui campoit à quelques pas. Persée qui se disposoit à l'attaquer le lendemain, put se reprocher les fautes qu'il avoit faites.

Aux applaudissemens que les Grecs donnèrent à sa victoire, on connut les dispositions où ils étoient à son égard. Mais il n'étoit pas fait pour conserver leur confiance. Il envoya des ambassadeurs au consul qui fuyoit devant lui, et demanda la paix aux mêmes conditions qui avoient été imposées à son père après la journée de Cinocéphale. Pourquoi donc avoit-il pris les armes? Quoique Licinius paroisse un mauvais général, il répondit avec toute la fermeté d'un romain, que Persée n'obtiendroit la paix, que lorsqu'il laisseroit à la disposition du sénat son royaume et sa personne.

Quelques expéditions peu importantes terminèrent cette première campagne. L'année suivante, Licinius remit les légions au consul A. Hostilius Mancinus, qui fut

battu, et qui ne fit que des fautes. Celui-ci laissa le commandement à Q. Martius.

Les Romains étoient toujours dans la Thessalie. Le nouveau consul résolut de porter la guerre dans la Macédoine Il falloit franchir des montagnes difficiles, et forcer des défilés que les Macédoniens occupoient. Il y avoit de la témérité à tenter ce passage. Aussi, après quelques jours de marche, les Romains se trouvèrent enfermés de tous côtés. Ils ne pouvoient plus retourner sur leurs pas, qu'en s'exposant au risque de périr, et il leur eût été impossible d'avancer, si Persée eut soutenu les troupes qu'il avoit mises dans les défilés. Mais ce prince s'effraya, abandonna tous les postes, se retira précipitamment à Pidna, et laissa son royaume ouvert à l'ennemi.

Cependant Martius, qui s'étoit exposé à de grands périls, en retiroit peu d'avantages. Persée, revenu de sa frayeur, se saisit des lieux les plus avantageux. Il se retrancha de manière qu'on ne pouvoit ni le forcer dans ses lignes, ni le contraindre à en sortir, et les Romains furent réduits

à prendre leur quartier d'hiver dans un pays, où ils pouvoient difficilement subsister.

Tel étoit l'état des choses, lorsque les Rhodiens, las d'une guerre qui interrompoit leur commerce, et dans laquelle ils s'étoient engagés malgré eux, crurent pouvoir agir auprès du sénat en faveur du roi de Macédoine. Fiers des services qu'ils avoient rendus aux Romains contre Philippe et contre Antiochus, ils crurent qu'on ne pouvoit plus se passer de leur secours; et ils s'imaginèrent que, pour forcer Rome à la paix, ils n'avoient qu'à la menacer de leurs armes. Mais par cette démarche ils ne firent qu'aigrir le sénat, qui étoit déjà prévenu, et qui dès-lors se proposa de les humilier.

Le peu de progrès des consuls employés contre Persée, donnoit à la guerre de Macédoine plus d'importance qu'elle n'en avoit par elle-même; et on s'occupoit avec inquiétude des moyens de la terminer. Comme tout dépendoit du choix du général, on jeta les yeux sur L. Émilius Paulus.

Paul Émile, c'est ainsi que nous le

nommons, avoit été consul quatorze ans auparavant, et avoit triomphé. Depuis il demanda le consulat sans pouvoir l'obtenir, parce qu'auprès du peuple, la brigue ordinairement pouvoit plus que les titres. Il vivoit retiré, occupé de l'éducation de ses enfans, et préférant le repos au tumulte des affaires. Les besoins de la république le tirèrent de sa retraite. Prévenu par les vœux de ses concitoyens, il se rendit à leurs instances. Il fut proclamé consul d'un consentement unanime, et on lui assigna le département de la Macédoine; il jugea qu'il ne pouvoit faire un plan de campagne, qu'autant qu'il connoîtroit parfaitement l'état des choses, et il demanda qu'on envoyât des commissaires sur les lieux. Ils partirent avec les instructions qu'il leur donna.

L'Égypte imploroit alors la protection du peuple romain. Dans une première campagne, Antiochus avoit conquis la Célesyrie et la Palestine, et dans une seconde, toute l'Egypte à la réserve d'Alexandrie. Maître de la personne de Philométor qu'il avoit fait prisonnier, il faisoit ser-

vir le nom de ce prince à établir son autorité. Il paroissoit n'avoir armé contre lui que pour le prendre sous sa tutelle, et le roi d'Égypte, qui lui abandonnoit volontairement tous les soins de l'administration, lui livroit lui-même son royaume.

Après les deux premières campagnes, Antiochus revint dans ses états. Il y faisoit des préparatifs pour achever la conquête de l'Égypte, lorsqu'il apprit que les Alexandrins avoient déposé Philométor, et mis sur le trône le frère cadet de ce prince, Évergète II, surnommé Physcon. Alors il arma sous prétexte de rétablir le roi déposé.

Physcon, réduit à la seule ville d'Alexandrie, entra en négociation. Ce fut sans succès. Après avoir employé inutilement la médiation des principales puissances de la Grèce, il eut enfin recours à la protection du sénat. Ses ambassadeurs arrivèrent à Rome au commencement du consulat de Paul Émile.

Peu après leur départ d'Alexandrie, Antiochus, désespérant de forcer cette place, rendit à Philométor la liberté et

tout ce qu'il avoit conquis. Il ne garda que Péluse, qui lui ouvroit l'Égypte. Il comptoit que la concurrence, qui devoit armer les deux frères l'un contre l'autre, lui livreroit ce royaume. Mais Cléopâtre, leur sœur, les réconcilia, et ils convinrent de régner conjointement. Alors Antiochus, dont cette réconciliation déconcertoit toutes les mesures, arma ouvertement contre les deux rois.

Persée, instruit des nouveaux préparatifs que faisoient les Romains, rechercha l'alliance d'Antiochus, d'Eumène, des Rhodiens, de Gentius et des Bastarnes. Il eût été plus sage de s'assurer de ces puissances, avant de commencer la guerre.

Ses ambassadeurs n'obtinrent rien d'Antiochus. Ce prince, à qui son séjour à Rome auroit dû faire connoître les Romains, ne voyoit pas qu'ils menaçoient tous les rois.

Eumène mettoit un prix à son alliance, et Persée ne la vouloit pas acheter. Ces deux rois qui marchandoient, comme si leur cause n'eût pas été commune, ne purent pas s'accorder.

Persée compta trois cents talens aux am-

bassadeurs de Gentius : mais le roi d'Illyrie ayant commencé les hostilités avant de les avoir reçus, Persée les retint.

Vingt mille Bastarnes, sur les promesses qui leur avoient été faites, passèrent le Danube. Le roi de Macédoine leur manqua de parole, et ils s'en retournèrent après avoir ravagé la Thrace.

Enfin les Rhodiens persistèrent dans les dispositions qu'ils avoient montrées pour ce monarque. C'étoit s'associer à sa ruine.

Les Romains avoient donné le commandement de leur flotte au préteur Cn. Octavius, et à L. Anicius le département de l'Illyrie. Ils partirent l'un et l'autre en même temps que Paul Émile.

L'Illyrie ne fit point de résistance. Toutes les villes se soumirent à l'arrivée du préteur ; et Gentius, assiégé dans Scodra sa capitale, fut réduit à se livrer lui, sa mère, sa femme, ses enfans, son frère, avec toute sa suite.

Cette guerre ne dura que trente jours. La nouvelle des succès d'Anicius fut portée dans le camp de Paul Émile, que l'Énipée séparoit des ennemis. Persée, campé

près de la mer, au pied du mont Olympe, dans des lieux qui paroissoient inaccessibles, se flattoit de consumer les Romains par la difficulté qu'ils auroient à subsister. Paul Émile ne lui laissa pas long-temps cette illusion. Il le chassa de son camp, le poursuivit jusques sous les murs de Pidna, et le vainquit. La déroute fut entière. Persée, abandonné de toutes ses troupes, passa dans l'île de Samothrace, où il chercha un asyle dans le temple de Castor et Pollux. Bientôt après il se rendit au préteur, qui arriva avec toute sa flotte. La Macédoine se soumit au vainqueur.

Au commencement de la campagne, le sénat avoit envoyé trois ambassadeurs auprès d'Antiochus, pour lui ordonner de cesser la guerre qu'il faisoit aux Ptolomées. Lorsqu'ils arrivèrent en Égypte, la nouvelle de la victoire de Paul Émile les avoit précédés; et Antiochus, qui se disposoit à mettre le siége devant Alexandrie, se voyoit menacé de toutes les forces de la république. C'est dans cette circonstance qu'il reçut les ordres du sénat, et que C. Popilius Lénas, chef de l'ambassade, ayant

tracé un cercle autour de lui, le somm
de répondre avant d'en sortir. Il fallu
obéir sur-le-champ, et il évacua l'Égypte
Tous les trônes s'ébranloient par la chûte
d'un seul.

Sous le consulat suivant, on conserva le
commandement à Paul Émile et à L
Anicius. En même temps on nomma des
commissaires pour régler, conjointement
avec eux, les affaires de la Macédoine et
celles de l'Illyrie.

Conformément aux instructions qui leur
furent données, on déclara que les Illy-
riens et les Macédoniens seroient libres,
qu'ils conserveroient leurs villes, leurs lois,
qu'ils choisiroient eux-mêmes leurs magis-
trats; et qu'ils ne payeroient au peuple ro-
main que la moitié des tributs qu'ils avoient
payés à leurs rois.

Mais pour affoiblir ces deux nations,
on divisa la Macédoine en quatre provin-
ces, l'Illyrie en trois; et on en fit autant
de républiques, qui se gouvernèrent sépa-
rément. Chacune eut un conseil général,
formé des députés de ses villes; et il ne
fut permis à personne de se marier, ni

d'acquérir des biens hors de la république dont il étoit membre.

Il arriva de toutes parts à Rome des ambassadeurs qui venoient féliciter le sénat sur le succès de la dernière guerre. Tous les rois s'humilièrent au point, qu'on eût dit qu'ils étoient jaloux de paroître avec Persée, à la suite du char de Paul Émile. Les peuples libres eurent à se justifier. S'ils n'avoient pas donné des secours à Persée, ils avoient paru s'intéresser à lui. Dans toutes les villes de la Grèce les délateurs se multiplièrent plus que jamais. Les citoyens furent cités devant le sénat pour des discours dont on leur faisoit des crimes, et que souvent ils n'avoient pas tenus. Les Rhodiens perdirent la Lycie et la Carie. Un grand nombre fut condamné à mort, et ils se crurent heureux de n'être pas tous exterminés. Callicrate, ce traître qui avoit déjà vendu sa patrie, dénonça plus de mille Achéens, des principaux de la république. Ils vinrent à Rome, et le sénat, sans avoir voulu les entendre, les relégua dans l'Étrurie, où la plupart finirent leurs jours.

Parce que les Épirotes avoient donné quelques secours à Persée, on livra au pillage soixante-dix de leurs villes, on en rasa les murs, et on fit esclaves cent cinquante mille citoyens. En Étolie, une faction, vendue aux Romains, fit périr par le fer cinq cent cinquante des principaux de la nation. Un grand nombre fut banni. On abandonna aux délateurs les biens des uns et des autres. Bébius, qui commandoit dans cette province, prêta son ministère à ces horreurs. Quoique les Étoliens eussent porté leurs plaintes à Paul Émile, les meurtriers furent renvoyés absous, et on déclara que ceux qui avoient été tués ou bannis, l'avoient été justement. Tout leur crime néanmoins étoit d'avoir paru former des vœux pour Persée. Nous voici aux temps où Rome ne sent plus le besoin de montrer une apparence de justice.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Jusqu'à la ruine de Carthage.

ROME avoit répandu la terreur, et les Grecs furent quelque temps sans oser remuer. Cependant l'Asie s'agitoit encore : mais elle avançoit le moment de son esclavage.

De tous les rois, aucun ne s'avilissoit autant que Prusias. Lorsque la république lui envoyoit des ambassadeurs, il se présentoit devant eux, la tête rasée et avec le bonnet d'affranchi. *Vous voyez*, leur disoit-il, *un de vos affranchis, prêt à faire tout ce que vous ordonnerez.* C'est ainsi qu'il parut devant le sénat, se tenant à la porte, se prosternant, baisant le seuil. *Je vous salue, dieux sauveurs.* Ce fut le commencement de son discours. Polybe dit qu'il auroit honte de le rapporter tout entier.

A peine Prusias fut parti, qu'on apprit

qu'Eumène arrivoit. Le sénat lui fit signifier un décret par lequel il défendoit à tous les rois de venir à Rome. Il ne vouloit pas traiter, comme ami, un prince qui lui étoit suspect ; et il ne vouloit pas le déclarer ennemi, parce qu'il auroit fallu s'engager dans une nouvelle guerre. C'est pourquoi il parut adresser à tous les rois un décret qu'il portoit contre Eumène seul. Personne n'y fut trompé.

Ce prince parut d'autant plus sensible à cet affront, qu'en perdant la faveur du sénat, il restoit en butte à ses ennemis. En effet, Prusias et les Gallo-Grecs l'accusèrent d'avoir des intelligences secrètes avec Antiochus; et quoique ses frères, Attale et Athénée, fussent venus à Rome pour le justifier, Sulpicius Galba, envoyé par le sénat, se rendit à Sardes où il éleva un tribunal. Toutes les villes furent invitées à porter des plaintes contre le roi de Pergame.

Ariarathe Philopator, ayant succédé à son père sur le trône de Cappadoce, fut détrôné par Holopherne, un de ses frères, qu'on disoit supposé. Comme il avoit renouvelé l'alliance avec les Romains, il crut qu'il en

obtiendroit des secours, et il vint à Rome. Le sénat, qui ne pensoit qu'à saisir l'occasion d'affoiblir les puissances de l'Asie, partagea la Cappadoce entre les deux frères.

Vers ce temps mourut Eumène. Il avoit inutilement tenté de soutenir Ariarathe contre les entreprises d'Holopherne. Il laissa la couronne à son fils Eumène, qui ne régna qu'un an, et auquel succéda Attale Philadelphe. Celui-ci donna de nouveaux secours à Ariarathe, et chassa Holopherne qui se réfugia auprès du roi de Syrie. La guerre continuoit entre le royaume de Bithynie et celui de Pergame. Le sénat la termina par un traité auquel Prusias survécut peu. Ce prince lâche, bas, perfide et cruel, fut détrôné par son fils Nicomède, qu'il voulut faire périr; et on le tua dans un temple où il s'étoit réfugié. Alors la Syrie offroit d'autres scènes.

Antiochus Épiphane étoit mort, et sous son fils Antiochus Eupator, Lysias, gouverneur de ce jeune prince, s'étoit saisi de la tutelle. Démétrius, qui continuoit d'être en otage à Rome, représenta ses droits au

sénat, et demanda d'être rétabli sur le trône de son père Séleucus Philopator. On n'eut aucun égard à sa demande. Le sénat reconnut Eupator, et lui confirma la couronne par un décret. Il jugeoit la minorité du monarque favorable au dessein qu'il formoit d'affoiblir la monarchie ; et, pour exécuter ce projet, il envoya en Syrie Cn. Octavius, Sp. Lucrétius et L. Aurélius. Leurs instructions portoient, entre autres choses, de brûler tous les vaisseaux qui passeroient le nombre stipulé dans le traité fait avec Antiochus-le-Grand.

En Égypte, la mésintelligence avoit armé les deux frères qui régnoient conjointement ; et Philométor, chassé par Physcon, étoit venu à Rome implorer les secours de la république. Le sénat, conformément à la maxime qu'il s'étoit faite d'affoiblir les monarchies, porta un décret par lequel il donnoit à Philométor l'Égypte et l'île de Chypre, et à Physcon la Cyrénaïque et la Lybie, déclarant qu'ils seroient indépendans l'un de l'autre. Il chargea de l'exécution de ses ordres deux sénateurs, qui reconduisirent Philométor. Les deux frères, forcés

d'obéir, conclurent le traité qu'on leur dicta, et le scellèrent, suivant l'usage, par des sacrifices et par des sermens.

Mais bientôt après Physcon vint à Rome. Il pensa que, lorsqu'il se plaindroit, il seroit écouté favorablement. Il ne se trompoit pas. Sur ce qu'il représenta l'inégalité du partage qui avoit été fait, le sénat ordonna qu'il seroit mis en possession de l'île de Chypre. Ces ordres cependant ne furent pas exécutés. Physcon tomba entre les mains de son frère, qui eut la générosité de lui pardonner ; et il se crut trop heureux de conserver la Cyrénaïque et la Lybie.

Pendant que ces choses se passoient entre les deux Ptolémées, les ambassadeurs romains, envoyés en Syrie, soulevèrent le peuple par les violences qu'ils commirent, et Octavius fut assassiné.

Le sénat renvoya sans réponse les députés qui lui apportèrent les justifications de Lysias. A ce mécontentement, Démétrius jugeoit qu'il obtiendroit la permission de passer en Asie. Ses amis pensoient au contraire, qu'il en feroit inutilement la demande. Ils savoient que le sénat aimoit à voir la cou-

ronne sur la tête d'un prince qui fournissoit des prétextes contre lui. En effet, Démétrius fut refusé. Il prit le seul parti qui lui restoit : il s'échappa furtivement.

A son arrivée en Syrie, il répandit que le sénat l'envoyoit pour prendre possession de ses états. Ce bruit fit déclarer tout le peuple pour lui. On lui livra Eupator et Lysias qu'il fit mourir, et il monta sur le trône sans opposition. Les Babyloniens lui donnèrent le surnom de Soter, parce qu'il les délivra de la tyrannie d'un gouverneur, qui fut puni de mort, moins pour avoir vexé les peuples, que pour s'être révolté.

Lorsqu'Antiochus Épiphane, forcé d'obéir aux ordres du sénat, eut abandonné l'Égypte, il parut vouloir se venger sur ses propres sujets de l'humiliation qu'il venoit d'essuyer. Il tourna sur-tout ses armes contre les Juifs. Eupator continua cette guerre, et elle duroit encore. Les Juifs, qui l'avoient soutenue par une suite de victoires miraculeuses, songèrent à se mettre sous la protection des Romains. La circonstance étoit d'autant plus favorable, que la république n'avoit pas encore reconnu Démétrius pour

roi de Syrie. D'ailleurs, elle ne refusoit pas de protéger les peuples, lorsque l'oppression dont ils se plaignoient, pouvoit être un prétexte d'abaisser les rois. Le sénat donna un décret par lequel il déclara les Juifs amis et alliés du peuple romain, et Démétrius cessa les hostilités. Peu après, il fut reconnu par la république.

Se croyant alors assuré sur le trône, il ne s'occupoit plus des soins du gouvernement. Tout languissoit dans le royaume, pendant que le monarque, inaccessible au fond de son palais, se livroit à des excès de toute espèce. Il fut retiré de son inaction par les conspirations qui se tramèrent contre lui. La première eut pour chef Holopherne, qu'il avoit lui-même établi sur le trône de Cappadoce, et auquel depuis il avoit donné asyle. Il le fit mettre en prison; mais il lui conserva la vie, parce qu'il vouloit s'en servir contre le roi de Cappadoce.

Attale et Ariarathe, qui soupçonnoient les desseins du roi de Syrie, formèrent une nouvelle conspiration, dans laquelle entra Philométor. Le roi d'Égypte vouloit se venger de Démétrius, qui, pendant son séjour

à Rome, avoit appuyé auprès du sénat les demandes de Physcon. Ces trois souverains confièrent l'exécution de leur projet à Héraclide, frère du gouverneur de Babylone, dont j'ai parlé, et coupable comme lui.

Héraclide s'étoit retiré à Rhodes. Il y choisit un jeunehomme, nommé Alexandre Bala, qu'il donna pour fils d'Antiochus Épiphane, et il lui apprit à jouer ce personnage. Comme il avoit eu beaucoup de part à la confiance d'Antiochus, il lui fut facile de donner quelque vraisemblance à cette imposture. Les trois rois reconnurent Bala, et Héraclide le conduisit à Rome.

Cette fable n'en imposa point au sénat. Mais parce qu'il lui importoit de susciter des guerres, il fit un décret pour mettre Bala en possession du royaume de Syrie. Tout réussit à cet imposteur. Démétrius fut tué dans un combat, et Alexandre, maître de l'empire, épousa Cléopâtre, fille de Philométor. Il régna cinq ans avec le mépris et la haine des peuples : sentimens dûs à ses débauches et à ses cruautés.

Démétrius Soter, lors de la révolution qui le menaçoit, avoit envoyé à Cnide

ses deux fils, Démétrius Nicanor et Antiochus Sidètes. Le premier voyant le mécontentement des Syriens, arma, vainquit; et Bala se réfugia chez un prince arabe, qui lui fit trancher la tête.

Des imprudences, des débauches, des violences, des cruautés : voilà le règne de Nicanor. Diodote, surnommé Triphon, qui avoit servi sous Alexandre Bala, entreprit de faire valoir les prétentions d'Antiochus, fils de cet imposteur. Il le fit proclamer à Antioche, et il vainquit Démétrius Nicanor qui s'enfuit à Séleucie.

Triphon n'avoit donné la couronne au fils de Bala, que pour la lui enlever. Il le tua, monta sur le trône, et fut maître de la plus grande partie de la monarchie.

Retiré à Laodicée, Nicanor oublioit ses droits, et s'abandonnoit aux plus infâmes débauches, lorsque tout-à-coup il marcha contre les Parthes, se flattant, s'il réussissoit dans cette expédition, de retomber sur Triphon avec de plus grandes forces. Mais il fut fait prisonnier, et finit ses jours en Hyrcanie. L'empire des Parthes s'étendoit alors depuis l'Euphrate jusqu'au

Gange. Il deviendra formidable aux Romains.

Triphon ne resta pas long-temps maître du trône. Antiochus Sidètes, qui épousa la femme de Démétrius son frère, chassa cet usurpateur, s'en saisit et le fit mourir. C'est pendant les troubles dont je viens de parler, que les Juifs secouèrent le joug des rois de Syrie. Dans une assemblée qui se tint à Jérusalem, ils assurèrent à Simon et à ses descendans la souveraineté et le sacerdoce.

Ptolémée Philométor étoit mort la même année qu'Alexandre Bala. Cléopâtre, sa sœur et sa femme, avoit voulu mettre la couronne sur la tête du fils qu'elle avoit eu de lui. Forcée de la céder à Physcon, elle fut encore réduite à épouser ce prince; et le jour même des nôces, son fils périt entre ses bras par les coups de ce monstre. Physcon portoit la débauche et la cruauté jusqu'au délire. Il régna seul en Égypte.

D'après l'idée sommaire que je viens de vous donner d'un petit nombre de règues, vous voyez, Monseigneur, que les

monarchies de l'Orient tombent d'elles-mêmes. Il est inutile de les étudier davantage. Faudroit-il souiller notre mémoire des noms de ces souverains, qui ne laissent après eux que le souvenir de leurs débauches, de leur cruauté, de leur scélératesse? Pour s'autoriser à tout, ils vouloient faire taire les lois; et elles se taisoient devant les forfaits, dont ils devenoient les victimes. Ils sont égorgés par leurs confidens, par leurs frères, par leurs fils, par leurs femmes, même par leurs mères. Voilà les horreurs qui enveloppoient le trône. Jugez par elles des calamités qui se répandoient sur les peuples, et vous imaginerez toute l'histoire de ces temps malheureux.

Les dernières révolutions dont je viens de parler, sont postérieures à la troisième guerre punique. Mais comme mon dessein étoit de vous faire prévoir la chûte prochaine des monarchies de l'Orient, j'ai cru devoir, sans m'interrompre, suivre ces révolutions jusqu'au temps où je viens de les laisser. Désormais je ne reviendrai à l'Asie qu'autant que j'y serai forcé par

la suite de l'histoire romaine. Il s'agit maintenant d'observer ce qui se passoit en Espagne, en Afrique, en Macédoine et dans la Grèce.

Prêts à descendre du trône, les souverains de l'Orient paroissoient n'attendre que les ordres du sénat; et les peuples, de tout temps asservis, prévoyoient avec indifférence la révolution : ils pouvoient même se flatter que leur joug en deviendroit plus léger.

Il n'en étoit pas de même des peuples de l'Espagne. Ils avoient des chefs, mais ils n'avoient pas des monarques. Ils formoient de petites cités, dont les citoyens, endurcis aux fatigues, et jaloux de leur liberté, étoient autant de soldats. Rome, après les avoir vaincus plusieurs fois, forcée à les vaincre encore, désespéroit de les subjuguer.

La guerre continuoit donc toujours, ou elle n'étoit interrompue que par intervalles. Cependant l'amour de la liberté n'étoit pas le seul motif qui armoit les peuples. Si, sous la protection de la république, ils avoient joui de leurs lois, les soulèvemens

auroient été plus rares; et peut-être que comparant alors la domination des Romains à celle des Carthaginois, ils se seroient fait peu-à-peu une habitude de l'obéissance. Mais on les opprimoit, et ils prenoient les armes, moins pour défendre leur liberté, que pour se mettre à l'abri des vexations.

Une victoire que les Lusitaniens remportèrent sur le préteur Calpurnius Piso, fut le commencement d'une guerre, où les Romains éprouvèrent de grands revers, et où leurs généraux se couvrirent de honte par leur perfidie, autant que par leurs défaites. La jeunesse romaine parut avoir dégénéré de ses ancêtres. Elle s'effrayoit au seul récit des combats qu'on avoit livrés aux Celtibériens. Elle refusoit de servir dans les légions qu'on destinoit pour l'Espagne, et le découragement étoit au point, que le sénat n'osoit user ni de douceur ni de sévérité. Dans cette conjoncture, Scipion Emilien, fils de Paul Emile, et petit-fils par adoption de Scipion l'Africain, offrit de servir dans tel grade qu'on voudroit lui donner. Cet exemple rendit

le courage aux plus lâches, et les consuls firent les levées.

Le département de l'Espagne échut par le sort au consul L. Licinius Lucullus. Quand il arriva, le proconsul Marcellus venoit de faire la paix avec les Celtibériens. Il n'avoit pas voulu laisser à son successeur la gloire de terminer une guerre qu'il avoit faite avec peu de succès. Lucullus, dont l'ame avide n'ambitionnoit le commandement que pour s'enrichir des dépouilles des provinces, parut néanmoins respecter le traité qui venoit d'être fait. Peut-être redoutoit-il les Celtibériens, et il aima mieux tourner ses armes contre les Vaccéens, quoiqu'il n'eût point ordre de les attaquer, et qu'ils n'eussent donné aucun prétexte aux hostilités. Il les assiégea dans une de leurs villes. Ils capitulèrent, et malgré la foi jurée, il en égorgea vingt mille, et vendit les autres. Il mit ensuite le siège devant deux places, dont il ne put se rendre maître; et il passa dans la Lusitanie, où le préteur Ser. Sulpicius Galba venoit d'être battu. Il porta le fer et le feu par-tout.

Galba, devenu supérieur en forces par la diversion du consul, ravagea aussi de son côté la Lusitanie. Alors quelques peuples, croyant trouver leur salut dans l'alliance de la république, s'adressèrent au préteur qui parut les écouter favorablement : mais quand il les eut fait donner dans le piége qu'il leur tendoit, il les enveloppa, et les fit égorger. La nouvelle de ce massacre excita dans Rome même une indignation générale. Cependant Galba, cité à son retour devant le peuple, fut renvoyé absous. Vous commencez à voir dans les Romains, ce que deviennent les peuples conquérans : à mesure qu'ils s'agrandissent, ils perdent tout sentiment d'humanité, et ils sont tous les jours plus féroces.

Les Romains payèrent de leur sang cette perfidie. Dès l'année suivante, Viriathus vengea les Lusitaniens par une victoire qu'il remporta sur Vétilius, successeur de Galba ; et pendant dix ans, il soutint avec succès une guerre, qui dura encore après lui. Ce général n'avoit été jusqu'alors que le chef d'une troupe de montagnards, qui vivoient de brigandages.

La troisième guerre punique commença l'année même où Viriathus devint le général des Lusitaniens, et alors les Romains perdoient la Macédoine.

Les limites qui séparoient les états des Carthaginois de ceux de Massinissa, roi de Numidie, avoient été marquées par Scipion l'Africain. Mais ce prince comptant sur l'alliance de Rome, ne craignit pas de les franchir. Les Carthaginois en portèrent souvent leurs plaintes au sénat. Ils demandoient que Massinissa s'en tînt au dernier traité, ou qu'il leur fût permis de repousser la force par la force.

Rome envoya des commissaires à plusieurs reprises, toujours en apparence pour rendre justice, et en effet, pour susciter la guerre entre Carthage et le roi de Numidie, si elle pouvoit être avantageuse à la république. Caton le Censeur, qui fut le chef d'une de ces députations, remplit parfaitement les vues du sénat. Général, homme d'état, orateur, historien, il avoit des talens. Mais personne n'étoit plus fait pour une négociation, où on ne vouloit montrer que les dehors de la justice. L'u-

tilité de la république étoit son unique règle.

Les Carthaginois lui montrèrent le traité fait par Scipion, et lui représentèrent que le moindre changement seroit une injure à la mémoire du plus grand des Romains. Cet éloge ralluma la jalousie qu'il avoit toujours eue pour le vainqueur d'Annibal; et il songea dès ce moment à se venger sur Carthage de n'être pas plus grand que Scipion. A son retour, il ne parla que des richesses de cette ville, de ses magasins, de ses ports, de ses vaisseaux; et il en conclut qu'il la falloit détruire. Cette conséquence lui parut si juste, que toutes les fois qu'il opinoit, quoiqu'il fût question de toute autre chose, il terminoit toujours son avis par ces mots : *il faut détruire Carthage.*

Dans la prospérité de la république, le peuple commençoit à ne plus connoître de subordination; et il sembloit que, pour prévenir de plus grands désordres, il eût été avantageux aux Romains d'être arrêtés dans leurs progrès. C'est pourquoi plusieurs sénateurs jugeoient que la destruction de Carthage seroit funeste à Rome

même. Scipion Nasica, fils de Cnéus, combattoit sur-tout le sentiment de Caton. Il avoit été reconnu dans une occasion pour le plus honnête homme de la république. On ne dit pas néanmoins qu'il ait représenté que cette guerre seroit injuste. Les Romains consultoient moins que jamais les lois de l'équité.

L'avis de Caton devoit prévaloir, et prévalut. Après avoir refusé de rendre justice aux Carthaginois, et les avoir mis par-là dans la nécessité de repousser les hostilités de Massinissa, il fut arrêté qu'on leur déclareroit la guerre, parce qu'ils la faisoient à un prince allié de la république, et on la leur déclara en prenant les armes. Les consuls embarquèrent les légions, et mirent à la voile.

Carthage avoit prévu la résolution du sénat, et pour la prévenir, elle envoyoit des ambassadeurs avec les pouvoirs les plus amples. Ils arrivèrent trop tard. La flotte étoit déjà partie. Jugeant alors qu'il n'étoit plus temps d'ouvrir une négociation, ils crurent que, s'ils se soumettoient, ils obtiendroient la paix, et ils déclarèrent

que les Carthaginois s'abandonnoient à la discrétion du peuple romain. C'étoit, suivant l'interprétation du sénat, livrer le pays, les villes, les habitans, les rivières, les ports, les temples, les tombeaux, tout en un mot. Les ambassadeurs n'avoient pas connu sans doute toute la force de cette expression.

On leur répondit que, puisqu'ils avoient pris le parti le plus sage, on leur accordoit la liberté, leurs lois et leurs terres; à condition, seulement, qu'ils enverroient trois cents otages à Lilibée, et qu'ils feroient ce qui leur seroit ordonné par les consuls. On ne parloit point des villes, parce qu'on croyoit, par cette réticence, s'autoriser à détruire Carthage. Les ambassadeurs en eurent de l'inquiétude. Ils ne savoient d'ailleurs quels seroient ces ordres qu'on n'expliquoit pas. Cependant ils se retirèrent sans oser répliquer.

Les otages furent livrés, et le consul L. Marcius Censorinus les ayant reçus à Lilibée, mit à la voile pour Utique, où il débarqua avec environ quatre-vingt mille hommes. Aussitôt les magistrats de Car-

thage se présentèrent devant lui, et lui demandèrent ses ordres. Il leur commanda d'apporter toutes leurs armes et toutes leurs machines de guerre, disant, que désormais ces choses leur étoient inutiles, puisqu'ils seroient sous la protection de la république. Ils obéirent. Alors Marcius, après avoir loué leur obéissance, leur dit: Le sénat vous ordonne de sortir de Carthage qu'il a résolu de détruire, et il veut que vous vous établissiez à dix milles dans les terres.

Cette perfidie, aussi cruelle que lâche, porta le désespoir dans l'ame des Carthaginois, et le désespoir leur fit trouver des armes. En peu de jours Carthage fut en état de défense. Lorsque Marcius et M. Manilius, son collègue, s'en approchèrent, ils furent étonnés de se voir forcés à faire un siége dans les formes. A la résistance qu'ils trouvèrent, ils eurent lieu de se reprocher de n'avoir pas marché sur-le-champ, et d'avoir été perfides, sans retirer le fruit de leur perfidie. Ils tentèrent inutilement de prendre la place d'assaut. Ils firent plusieurs fautes: ils reçurent

plusieurs échecs: Asdrubal brûla la plus grande partie de leurs vaisseaux, et la peste se mit dans leur armée.

Pendant que ces choses se passoient en Afrique, Andriscus, homme de néant, se rendoit maître de la Macédoine. Il avoit pris le nom de Philippe, et se faisoit passer pour le fils de Persée. Quelques années auparavant, ayant échoué dans cette entreprise, il s'étoit retiré chez Démétrius Soter, qui le fit arrêter, et l'envoya à Rome. Démétrius, à qui Alexandre Bala faisoit alors la guerre, s'imagina que ce service lui procureroit la protection des Romains. Mais Andriscus parut si méprisable, que, non seulement on ne témoigna aucune reconnoissance au roi qui l'avoit livré, on ne parut pas même occupé du soin de le garder. Il s'échappa, leva une armée dans la Thrace, se fit reconnoître par les Macédoniens, et soumit une partie de la Thessalie.

Cette affaire parut alors sérieuse; Scipion Nasica, député par le sénat pour en prendre connoissance, et pourvoir aux moyens de recouvrer la Macédoine, leva

des troupes chez les alliés, et marcha contre Andriscus, qu'il chassa de la Thessalie. Peu après les légions passèrent la mer, furent taillées en pièces et le préteur qui les commandoit perdit la vie. L'année suivante, Q. Cécilius Métellus remporta deux victoires, et Andriscus se sauva chez un roi de Thrace, qui le livra. Le mauvais succès de cet imposteur n'empêcha pas deux autres aventuriers de tenter la même entreprise. Ils n'y réussirent ni l'un ni l'autre.

Dans ce temps-là une nouvelle guerre commençoit entre les Achéens et les Spartiates, quoique ces deux peuples, avant de l'entreprendre, eussent invité le sénat à terminer leurs différends. Mais les Achéens, alors, de tous les peuples de la Grèce, celui que Rome avoit le plus d'intérêt à humilier, n'attendirent pas un jugement, qu'ils prévoyoient devoir leur être peu favorable, et ils prirent les armes. Ils ravageoient la Laconie, lorsque des commissaires arrivèrent avec un décret, par lequel le sénat détachoit de la ligue achéenne Sparte, Corinthe, Argos et plu-

sieurs autres villes, sous prétexte qu'il avoit été un temps où elles n'étoient pas du nombre des confédérés. Lorsque ce décret fut publié dans l'assemblée qui se tenoit à Corinthe, il excita une indignation générale. Le peuple se souleva. Il se jeta sur les Spartiates, qui étoient alors dans cette ville, et il eût maltraité les commissaires mêmes, s'ils ne se fussent pas dérobés à sa violence.

Viriathus se rendoit redoutable en Espagne, et le siége de Carthage duroit encore : c'est pourquoi le sénat, quoique vivement offensé, crut devoir traiter les Achéens avec quelque ménagement. Les nouveaux commissaires qu'il envoya, affectèrent de parler avec beaucoup de modération. Ils ne se plaignirent point du dernier soulèvement : ils parurent plutôt l'excuser; ils ne firent aucune mention du décret qui en avoit été la cause. Ils demandèrent seulement qu'on cessât de faire la guerre aux Spartiates; et ils invitèrent les Achéens à ne pas encourir, par leur obstination, la disgrace de la république.

Quoiqu'ils ne parlassent pas du décret,

Ils ne révoquoient pas ; et cet acte seul étoit une preuve du dessein formé de détruire la ligue achéenne. C'en étoit assez pour soulever les villes confédérées. La modération apparente des commissaires ne rassuroit pas. On la regardoit comme un effet de la foiblesse des Romains, et on disoit que, dans le mauvais état de leurs affaires en Afrique et en Espagne, ils craignoient que les Achéens ne se déclarassent contre eux. Peut-être le sénat vouloit-il, par une conduite timide en apparence, enhardir les Achéens, et avoir un prétexte pour faire marcher en Achaïe les légions qui étoient alors en Macédoine. Il paroissoit d'autant plus facile de les faire tomber dans ce piége, qu'ils étoient alors gouvernés par le caprice aveugle de la multitude, et par des magistrats qui sacrifioient l'état à leur avidité. La chose arriva comme le sénat l'avoit pu prévoir. Les Achéens continuèrent la guerre contre les Spartiates; et ils y engagèrent les Béotiens, qui étoient également mécontens du sénat.

Le préteur Q. Métellus, alors occupé à rétablir

rétablir l'ordre dans la Macédoine, tenta inutilement de les porter à la paix. Il marcha contre eux, et les défit. L'année suivante, il les défit encore; il s'avança vers Corinthe, où Diéus, chef des Achéens, s'étoit enfermé avec les débris de ses troupes. Métellus auroit voulu terminer cette guerre avant l'arrivée du consul L. Mummius. Le Péloponèse, épuisé et ruiné, demandoit la paix : mais Diéus et ceux de sa faction s'y refusoient, parce qu'ils prévoyoient qu'ils seroient livrés aux Romains. Sur ces entrefaites Mummius arriva, et Métellus retourna en Macédoine.

Diéus, aussi mauvais général que mauvais magistrat, eut la témérité de sortir des murs et d'offrir le combat au consul. Il fut entièrement défait. Il pouvoit se retirer dans la ville, s'y défendre quelque temps, et obtenir une capitulation : il s'enfuit à Mégalopolis, où il se tua. Les Achéens, sans chefs, désertèrent Corinthe. Mummius y entra sans résistance, fit main basse sur les hommes qui s'y trouvèrent, vendit les femmes et les enfans; et après avoir fait enlever les vases, les statues, les tableaux, et tout ce

qu'il y avoit de précieux, il fit mettre le feu aux maisons. L'incendie dura plusieurs jours. Ainsi finit Corinthe. La liberté parut se perdre dans ses ruines. Toute la Grèce fut réduite en province romaine, sous le nom de province d'Achaïe.

Nous avons vu que les consuls Marcius et Manilius conduisoient le siége de Carthage avec peu de succès. L. Calpurnius Piso, qui leur succéda, ne montra pas plus de capacité. Les Carthaginois faisoient de nouveaux efforts. Ils négocioient avec les rois, qu'ils invitoient à se soulever : ils songeoient même à fournir de l'argent et des vaisseaux au faux Philippe, et Rome commençoit à montrer de l'inquiétude. Tel étoit l'état des choses, lorsque Scipion Émilien, qui servoit en Afrique avec distinction, et qui avoit même souvent réparé les fautes des généraux, vint à Rome pour demander l'édilité. On lui donna le consulat qu'il ne demandoit pas; et sans tirer au sort, on lui assigna l'Afrique pour département. Tout cela étoit contre les règles. Mais, à sa réputation, et peut-être encore à son nom, le peuple crut qu'il étoit destiné à terminer

cette guerre. En effet, Carthage se rendit l'année suivante. On la rasa, et le peuple romain défendit, sous d'horribles imprécations, de rebâtir dans le même lieu. Cette ville a été détruite la même année que Corinthe.

FIN DE CE VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Carthaginois, jusqu'à leur alliance avec Xerxès, page 2.

Didon conduit en Afrique une colonie d'hommes industrieux. Carthage peut avoir été fondée vers le temps où Lycurgue donna ses lois. Didon paroît s'être établie sans obstacle. Les Phéniciens dont les Carthaginois étoient une colonie. Nous ne savons pas l'histoire des premiers temps de Carthage. Carthage a fait des progrès rapides. Nous en connoissons mal le gouvernement. Avec quelle facilité

CHAPITRE II.

Thrasybule, frères de Gélon. Confédération des villes grecques de Sicile pour la liberté commune. Pétalisme. Deucétius ennemi des Syracusains. Les Syracusains veulent subjuguer la Sicile. Les Athéniens, appelés par les Léontins, envoient une flotte sur les côtes de Sicile. Ils portent la guerre en Sicile. Les généraux ne s'accordent pas sur le plan qu'ils veulent se faire. Syracuse assiégée, et réduite à l'extrémité. Secours qui lui arrivent. Nicias, général des Athéniens, demande des secours. L'armée des Athéniens est exterminée.

CHAPITRE III.

De la Sicile et de Carthage, jusqu'à la mort de Denis l'Ancien, page 37.

Guerre des Carthaginois en Sicile. Denis, citoyen de Syracuse, aspire à la tyrannie. Denis s'assure la couronne. Fin de la guerre. Les Syracusains se soulèvent contre Denis. Ils se soumettent. Denis se rend maître de plusieurs villes. Ses préparatifs de guerre contre Carthage. Sa conduite pour intéresser les peuples à ses succès. Mot de Dion à Denis. Trahison de Denis envers les Carthaginois. Il arme ouvertement. Il est assiégé dans Syracuse. Cette ville est délivrée. Soulèvement des Africains contre Carthage. Denis fait la guerre aux habitans de Rhège. Denis veut remporter le prix aux jeux Olympiques. Il se piquoit d'être poëte. Pirateries de Denis. Peuples qui se révoltent contre Carthage. Denis remporte le prix aux fêtes de Bacchus et

CHAPITRE IV.

De la Sicile et de Carthage, jusqu'à la mort de Timoléon, page 58.

CHAPITRE V.

Considérations sur le gouvernement de Syracuse, page 77.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Sardaigne et en Corse. Nouvelle victoire des Romains dans un combat naval. Autre victoire après laquelle ils passent en Afrique. Régulus y reste. Il force les Carthaginois à demander la paix. Propositions dures qu'il leur fait. Les Carthaginois donnent le commandement de leurs troupes à Xantippe. Xantippe défait Régulus. Les consuls remportent deux victoires. Leur flotte est ruinée par la tempête. Les Romains équipent une flotte, et prennent Palerme. Ils paroissent renoncer à l'empire de la mer. Grande victoire des Romains. Ils se refusent à la paix. Siège de Lilibée. Imprudence du consul Claudius, qui est vaincu. Sous Junius, son collègue, la flotte des Romains est abymée. Junius se rend maître d'Érix. Claudius, après avoir abdiqué, est condamné à l'amende. Les Romains sont sans flotte. Amilcar Barcas commande en Sicile. Les Romains équipent une nouvelle flotte. Création d'un second préteur. Les Romains remportent une victoire qui force les Carthaginois à demander la paix. Conditions de la paix. Pertes des Romains pendant cette guerre. Considérations sur la puissance des Romains.

CHAPITRE II.

De l'intervalle jusqu'à la seconde guerre punique, pag. 165.

La Sicile devient province romaine. Gouvernement de ces sortes de provinces. Guerre des mercenaires à Carthage. Carthage forcée d'abandonner

CHAPITRE III.

confiance des Gaulois. Sempronius, qui devoit passer en Afrique, a ordre d'aller au secours de P. Scipion. Scipion, vaincu sur le Tésin, abandonne aux Carthaginois tout le pays au-delà du Pô. les Gaulois donnent des secours à Annibal. Scipion passe la Trébie. Tibérius Sempronius le joint. Il se résout à livrer bataille. Dispositions que fait Annibal. Bataille de la Trébie. Préparatifs des Romains pour la campagne suivante. Succès de Cnéus en Espagne. Conduite scandaleuse du consul Flaminius. Passage d'Annibal dans l'Etrurie. Sa conduite pour engager Flaminius à en venir aux mains. Bataille de Trasimène. Courses d'Annibal dans plusieurs provinces d'Italie. Il semble qu'il auroit dû s'établir dans les provinces du Nord. Q. Fabius, nommé dictateur, se propose de n'engager aucune action générale. Annibal ne le peut faire changer de résolution. La sage lenteur de Fabius est blâmée. Ruse avec laquelle Annibal se tire d'un mauvais pas. Succès des Romains en Espagne. Minucius, général de la cavalerie, remporte un avantage sur Annibal. Il partage le commandement avec Fabius. Il est défait. Après l'abdication du dictateur, les deux consuls suivent le même plan. C. Térentius Varro nommé consul avec L. Emilius. Armées envoyées en Sicile et dans la Gaule Cisalpine. Annibal se rend maître de la citadelle de Cannes. Levées que fait la République. Les armées en présence. Bataille de Cannes. La défaite de Varron répand l'alarme à Rome. Elle paroissoit livrer cette ville aux Carthaginois. Rome se rassure. Ses ressources. Précautions superstitieuses et barbares. Le sénat

CHAPITRE IV.

Jusqu'à la fin de la seconde guerre punique,

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


Princeton University Library
32101 065976290

